

Henri GREGOIRE

COMPTES RENDUS

Extrait de *Byzantion*, tome IV (1927-1928).



LIÈGE
IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE
4, PLACE SAINT-MICHEL, 4

F744

1929

IMPRIMÉ EN BELGIQUE

Bibliothèque Maison de l'Orient



135722

A. M. S. Reinach

having expected

DL
Henri Grignon

Histoire, Littérature
Epigraphie byzantines

(1927-1929)

I Georgina BUCKLER, *Anna Comnena*, A study. Oxford University Press, London, Humphrey Milford, 1929. 558 pages et un tableau généalogique.

II. *The Alexiad of the Princess Anna Comnena*, being the History of the Reign of her Father, Alexius I, Emperor of the Romans, 1081-1118, A. D., translated by ELISABETH A.-S. DAWES, M. A. D. L. T. (London). 439 pages.

Nous avons reçu, à quelques jours de distance, deux livres anglais sur Anne Comnène. Les auteurs sont deux femmes, et l'un et l'autre volume ont fort belle apparence, surtout l'*Anna Comnena* de Mme Georgina Buckler, dont le papier et la typographie sont admirables. Le second ouvrage nous a aidé à lire le premier, puisque ce second ouvrage n'est autre qu'une traduction complète de l'*Alexiade* en langue anglaise, la première qui ait vu le jour, et que le grec de la savante Porphyrogénète a grand besoin d'une exégèse en langue vulgaire. Nous parlerons d'abord du livre de Mme Georgina Buckler.

I. Nous en parlerons avec enthousiasme, car depuis longtemps, nous n'avons pas pris en main un livre sur Byzance qui nous ait autant ravi. C'est certainement le meilleur, dans tous les sens, qu'on ait jamais écrit sur un écrivain byzantin, au moins depuis le mémoire nonagénaire de Parisot : *Cantacuzène, homme d'Etat et historien*.

Mrs Georgina Buckler avait toutes les qualités requises pour faire ce livre avec succès. Femme d'un érudit infiniment distingué et sympathique (1), l'archéologue et épigraphiste W. Buckler, excellente helléniste et humaniste elle-même, elle s'est éprise depuis longtemps de cette noble et charmante figure de femme savante et passionnée qu'est la fille et panégyriste d'Alexis Comnène.

Elle connaît son œuvre comme personne; mais elle connaît aussi tout ce qu'on a écrit sur son héroïne; et elle trahit à chaque page, à chaque ligne, d'immenses lectures dépassant le cadre de la littérature et de l'histoire byzantines. Elle sait ses classiques grecs aussi bien, et même mieux qu'Anne. Elle écrit beaucoup mieux qu'elle, et son goût littéraire lui suggère à chaque instant

(1) Nous ne croyons pas nous tromper en attribuant à l'influence de M. Buckler, la méthode exhaustive, l'érudition patiente et généreuse, dont témoignent les notes admirables de ce livre.

de piquants rapprochements qui font de son brillant essai, une lecture attachante, émouvante, amusante, vivante (1).

Mrs Georgina Buckler a voulu nous faire connaître et aimer Anne Comnène, et elle y est parvenue. Son livre est surtout une contribution à l'étude psychologique d'une Byzantine tout à fait représentative, une analyse de ses idées, de ses mœurs, et des idées et des mœurs de son siècle.

La composition est très originale : 75 chapitres ou paragraphes, de sept pages en moyenne, qui sont comme autant d'articles à la fois brillamment écrits et solidement documentés : il suffit de parcourir les notes pour prendre une idée de la consciencieuse érudition de l'*authoress*. Ces courts chapitres sont groupés sous une demi-douzaine de rubriques : *Introduction, La personnalité d'Anne, Le caractère d'Anne, Anne et l'Education, Anne historien, Anne écrivain.*

Dès les premières pages, nous trouvons *the key-note* du livre (p. 5) : « Western Europe in Anna's day was torn with fighting and dark with ignorance. When we read the *Alexias* we find ourselves in a pleasant, cultured, and courteous world, where Court ceremonial is stately yet not excessive, where family affection is at least in theory greatly esteemed, and where, though games and sports and banquets have their place and fighting is often unfortunately necessary, yet learning and literature are man's truest and brightest interest ».

Mais la vive sympathie de Mrs Buckler pour Anne ne lui fait jamais donner dans le panégyrique. Mrs Buckler est trop critique, trop érudite, trop clairvoyante pour cela. Elle a trop d'*humour* aussi. Elle est loin de considérer Anne comme une personne parfaite. Mais il est vrai qu'elle a pour ses défauts et ses faiblesses une charmante indulgence. Rien d'amusant comme le spirituel chapitre *Her Self-pity*. Ici nous sommes au cœur de la question de caractère. Anne se plaint sans cesse de « ses maux », de ses malheurs. Qu'étaient-ce aux juste que ces chagrins qui l'assaillirent « dès sa huitième année », et sur lesquels elle revient en neuf passages de son œuvre ? Il y a bien la mort de son époux, et la mort de son père. Il y a sans doute aussi la déception, survenue deux fois, des ambitions qu'elle avait pu fonder sur ses fiançailles avec le jeune Constantin

(1) Cf. le curieux parallèle entre la mort de Robert Guiscard, dans Anne, et Shakespeare, *King Henry IV*, Part. II, art. IV, x. IV.

Ducas, plus tard sur son mariage avec le César Nicéphore Bryennios. Il y a surtout, la réclusion à laquelle la condamna la méfiance justifiée de son frère abhorré, Jean Comnène. Mais nulle part Anne ne s'exprime là-dessus avec clarté, par prudence sans doute. Mrs Buckler étudie avec soin tous ces passages, et conclut qu'Anne a eu surtout des blessures d'amour-propre. Mais elle ajoute, fort équitablement : « We can pity her for her life in enforced retirement, but when between the lines we read her implacate hatred, we feel that in John's place we should have insisted on the same »... « It is nearly certainly to him that his sister attributes the intolerable ills stirred up in the Palace by men against her, and though she deprecates bitterness (μὴ πλέον ἐμπικραϊνοίμεθα), it is with a vivid sense of her vitriolic resentment against someone or something that we lay her pages down ».

Cent soixante-deux pages sur 522 sont consacrés à la « psychologie » d'Anne Comnène, et en même temps de toute la société de son temps. Les chapitres les plus neufs sont intitulés *Feeling about aristocracy* (p. 51-57), *Feeling about beauty* (p. 57-61). Mrs Buckler a eu l'idée originale d'étudier les « sept vertus » d'Anne, d'abord les trois théologiques, foi, espérance et charité, puis les quatre cardinales, tempérance, courage, sagesse et justice. Anne eût approuvé le plan ; elle n'eût pas été trop mécontente de l'exécution.

La rubrique de la *Foi* comprend plusieurs chapitres (religion, superstition). Anne était-elle très superstitieuse ? Pas plus que ses contemporains, Mrs Buckler ajoute même : pas plus que beaucoup de nos contemporains « surtout de race celtique ». Page 77, une allusion d'Anne au miracle habituel de Notre-Dame des Blanches nous vaut, dans une note, un très long *excursus* sur cet oracle byzantin. Mrs Buckler n'a pas connu le texte tout récemment publié par M. J. Bidez ; elle n'a eu à sa disposition que les extraits de Bezobrazov : elle n'en a que plus de mérite à avoir très bien vu que l'arbitrage invoqué par le spathaire Léon et les moines de Callias, au temps de Psellos, était « an extra unveiling, so to speak, not the ordinary miracle of every Friday ». Comme tous ses contemporains, comme son maître le grand Psellos, Anne condamne sans appel l'astrologie...

Si par *foi* on entend *confiance*, Anne comme tous les siens, pratiquait surtout la vertu contraire. Dans ce siècle de perfidie

et de complots, « like the Red Indian with his curious mixture of suspicion and careless ness, they would have thought a man who trusted his neighbour a fool ». « A wary incredulity seems to have been their ideal ». L'habile Alexis n'avait confiance en personne, et sa sagesse politique était faite surtout de soupçonneuse prudence.

Le meilleur chapitre de cette section est celui de la *Charité* (89-129). Anne vante à chaque instant la clémence d'Alexis et il semble que l'empereur n'ait pas été prodigue de la peine capitale. Il ne punit qu'à contre-cœur et pardonne fréquemment même à des rebelles dangereux. Il a horreur du sang versé, même à la guerre. Anne nous le dépeint comme un pacifiste qui n'a jamais « voulu » aucun conflit armé ; elle-même, sauf quelques passages où elle chante les exploits de son père et d'autres héros byzantins, n'« idéalise » nullement la guerre, et la voit tout autrement que les Occidentaux. Les prélats belliqueux de l'armée des Croisés lui font horreur... Tout cela est finement analysé par Mrs Buckler, avec de doctes *excursus* sur les questions controversées (la peine de l'emprisonnement, p. 95-96, le clergé militant des Latins, p. 99 sqq.).

La parfaite helléniste qu'est Mrs Buckler se garde bien, dans ces premiers chapitres comme dans les autres, de confondre ce qui est proprement d'Anne Comnène et ce qui est allusion, imitation littéraire ; peu de citations des anciens leur ont échappé, mais peut être n'a-t-elle pas reconnu toutes les citations de Psellos.

Du chapitre *Anna and Education* admirablement informé de la littérature la plus récente sur l'enseignement byzantin, les conclusions ne sont pas très nettes, du moins en ce qui concerne le niveau moyen de l'« éducation ». Les connaissances d'Anne elle-même sont finement étudiées. Elle n'est ni artiste, ni musicienne ; elle n'a aucun sens de la nature ; elle est faible, très faible en zoologie, bonne en météorologie, assez forte en géographie, et passionnée pour la médecine. Il est vrai que cette dernière partie, on le sent, intéresse au plus haut point Mrs Buckler. C'est en femme du métier, ou tout au moins en « nurse » expérimentée, que la savante anglaise apprécie ici la savante Byzantine, et voici quelques paragraphes extraordinairement précis sur la dernière maladie d'Alexis (p. 221) : « It is hardly necessary to point out the truly remarkable feature of the last chapter of the *Alexias*, namely that a death-bed of 1118 should be made so real to us of 1928,

and by a woman not a doctor. It is indeed startlingly modern to find Anna discussing whether heredity, or loose living, or an accident, or over-exertion of mind and body, or poison, or a cold, had caused her father's gout ; and to read of Irene's skilful massage, and his own attempts to cure himself by exercise whenever the pain allowed him. We come across such human touches as « we could not believe (Callicles in his diagnosis) because we did not wish to do so » or, « the Empress... learning from [Alexius] what he was suffering, felt as if hers were the pains » ; or again that the doctors dissembled over the crisis... and suggested hopes that did not appear sound : we can almost see the poor Emperor, naturally a strong man (« indeed he was altogether unused to drinking medicine ») fighting against the « halter » of oppressed breathing, and demanding almost angrily to know the cause. In his distress he found one refreshment, that of motion, as many an asthmatic patient has found to-day, and the Empress gets his attendants to carry him about on a litter, in the attempt to soothe his restlessness. Round his bed stand his devoted daughters plying him with liquid food and sprinkling him with rosewater. His wife forgoes food and sleep, and with tears streaming down her face holds the patient up to relieve his breathing. Every doctor was summoned by her in her desperation, and when they fail she resorts no less desperately to prayer, her own and that of others, though curiously enough there is no mention of calling in priests or procuring the last rites for the dying man. Finally Irene is so utterly unable to control her grief as to call forth from Alexius « valiant and many exhortations though his last ». Just so do patients and their families behave to-day, and there is no new thing under the sun ».

De la page 225 à la page 478, le titre courant de la page de gauche est *Anna as Historian* ; il est très difficile de résumer ce long exposé, fragmenté en quantité d'études approfondies portant sur des questions de détail. L'une des plus courtes est celle qu'un autre écrivain aurait le plus développée (34. *Oral and written sources*, p. 229-234) ; et la plus instructive est le n° 38 : *Omissions and Inconsistencies* (p. 251-256). Ici la conclusion est nette et certaine : « In short, the whole composition of the work inclines us to believe first that it was not written, as the French would say, *tout d'un trait*, and that the different parts were not necessarily composed in their chronological order ; secondly, that the revision was never

completely carried out, for what reason, whether in difference or the inertia of old age or death itself, we do not know ».

Le chapitre 43 : *Disaffection* est neuf ou tout au moins original. Il est frappant, en effet, que pendant tout son règne, Alexis, cet empereur finalement heureux dans toutes ses entreprises, ait eu tant d'ennuis intérieurs : rébellions, conspirations, mécontentements et « malaises » de toute sorte, actes d'indiscipline et d'insubordination étaient vraiment à l'ordre du jour de la monarchie. Anne a le mérite de ne rien dissimuler de tout cela ; il lui plaît sans doute de montrer combien son père a « vécu dangereusement ». Elle a bien fait : si le « pouvoir central » nous paraît extraordinairement faible sous ce règne, nous n'en admirons que plus sincèrement la géniale habileté d'Alexis, qui conduit à la victoire finale des troupes souvent exécrables, des généraux désaffectionnés (1), et qui retient malgré tout sous son sceptre des provinces et des villes sans cesse prêtes à passer au Normand, au Turc, au Pseudo-Diogène ou à d'autres usurpateurs et « tyrans ». Sa fameuse « clémence », son amour si chrétien du pardon, sa libéralité envers amis et ennemis, sont des aspects de sa politique, qui sans doute s'accordait avec son tempérament, mais qui lui était plus certainement encore imposée par le malheur des temps.

Les chapitres militaires sont excellents (notamment, *Battles and Ambuscades*). Le siège de Durazzo par Bohémond donne lieu à une minutieuse étude topographique et à une convaincante étude de chronologique (*order of events*, p. 413, et le point de vue d'Anne, comme la conduite d'Alexis, dans les relations extérieures, sont longuement discutés sous la rubrique *Foreign affairs*. Jamais, il est superflu de le dire, on n'avait examiné avec cette précision les idées politiques d'Anne et ses sentiments à l'égard de tous les Barbares, envisagés séparément. Ceci nous amène au long chapitre sur les *Croisés* et au portrait en pied de Bohémond, qui termine *Anna as Historian*.

Enfin, dans *Anna as a Writer*, Mrs Buckler, au lieu de nous donner de vagues considérations sur le style, préfère condenser une foule de faits précis de l'ordre lexicographique et syntaxique, ce qui montre la familiarité de l'auteur avec toutes les périodes de l'histoire de la langue. Cela n'empêche que ces pages ne soient

(1) Voyez aussi le paragraphe 57 : *Alexis as Commander-in-Chief*, pages 369-375.

frères insuffisantes, mais ce n'est pas la faute de Mrs Buckler : nous touchons au point faible, et même au point douloureux de notre discipline. A vrai dire, nous ignorons profondément la langue d'Anne Comnène, comme celle des autres historiens byzantins, même celle de Psellos, malgré les immenses travaux de M. Renauld. Qui oserait dire, à propos d'une expression « nouvelle » même fréquente et caractéristique, si elle est vraiment d'Anne ? D'où viennent ἐξορχεῖσθαι, ἀνύστακτος, ποδοκοπεῖν, ἐναγκαλιζέσθαι avec le sens qu'elle donne à ses mots ? Quelle est, d'ailleurs, la vraie signification d'ἐξορχεῖσθαι, de χαρακηνός et de tant d'autres vocables ? Qu'est-ce que notre Porphyrogénète doit exactement à Plutarque ? à Psellos ? Mrs Buckler nous a fait sentir une fois de plus, notre immense ignorance et la nécessité d'études qui devraient bien tenter nos philologues classiques : la philologie byzantine manque de « bras », encore plus que de cerveaux. Seulement, des statistiques américaines n'avanceront pas la question...

Ce compte rendu est déjà bien long, et nous n'avons rien dit des chapitres touffus sur les « affaires religieuses » qui ont probablement donné le plus de peine à l'auteur. Les spécialistes trouveront tout à fait méritoire l'effort de Mrs Buckler pour s'initier aux problèmes hérésiologiques (iconomaques, monophysites, manichéens, manaliens, Bogomiles), ou pour nous marquer avec toute la précision possible, l'attitude d'Anne envers la papauté et les Latins.

Mrs Buckler n'a pas « conclu ». Son livre à la fois touffu et lumineux n'a aucune prétention à la synthèse. Ayant longtemps vécu avec Anne Comnène et ses contemporains, elle nous a parlé d'eux pendant cinq cents pages, avec une gracieuse abondance, avec une sympathique chaleur ; elle a noté mille détails dont beaucoup ne pouvaient frapper qu'elle, Mrs Georgina Buckler, parce qu'elle est femme, qu'elle connaît l'Orient, qu'elle sait beaucoup de grec, qu'elle est curieuse d'histoire, qu'elle aime Byzance, qu'elle est pleine de goût, de raison et d'indulgence, et que toutes ces qualités ne se trouvent jamais réunies en une même personne. En terminant, elle n'a pas cherché une formule finale, qui eût pu être élégante, mais qui eût été fautive. Elle a préféré relire l'*Alexiade*, qu'elle doit savoir à peu près par cœur ; et elle nous en fait une sorte d'anthologie, énumérant, résumant parfois les plus beaux passages. A l'avant-dernière page, elle nous a même traduit l'admirable et

horrible scène du bûcher de Basile le Bogomile, ce Savonarole ou ce Jean Huss byzantin. Et cette version est un chef d'œuvre, comme d'ailleurs les nombreux extraits d'Anne que Mrs Buckler a traduits chemin faisant. Et nous dirons de Mrs Buckler ce qu'elle a dit d'Anne Comnène : « [She] certainly has excellent means of knowledge, she certainly has literary skill; her characters live for us, and she shows the « infinite capacity for taking pains » with which genius has been identified ».

Un mot encore de l'Index (p. 529-556) : c'est une merveille de richesse et d'exactitude. On l'aura sans cesse sous les yeux, en lisant Anne Comnène; il permettra de tirer de cet admirable livre un commentaire à peu près complet de l'*Alexiade*.

II. La traduction de l'*Alexiade* par Miss Dawes rendra de très grands services et ne saurait être trop louée. Elle n'a pas la couleur et la vie des fragments de version que nous donne Mrs Georgina Buckler dans son grand ouvrage. Mais je l'ai soigneusement comparée avec l'original pour un grand nombre de chapitres des livres XI XI et XIII et je l'ai trouvée partout très sûre. Miss Dawes connaît bien la langue d'Anne Comnène et n'a pas suivi aveuglément la traduction latine qui accompagne l'édition de Bonn. Je n'y ai nulle part relevé de véritables contresens, tout au plus des omissions, comme par exemple, celle du mot ἐνσημηνάμενος (X, 2) qui empêchera le lecteur anglais de comprendre la procédure oraculaire à laquelle recourt Alexis partant en guerre contre les Comanes. « The question written on two writing-tablets whether he should go and attack the Comans or not, the Emperor showed to the chief of all and bade him place them on the Holy Table ». Le texte dit : ἐν δυσὶ δὲ πυκτίοις τὴν ἐπερώτησιν περὶ τοῦ, εἰ δεῖ ἐξελθῆναι τοῖς Κομάνοις ἐπιθέσθαι ἢ μὴ, ἐνσημηνάμενος τῷ κορυφαίῳ πάντων παρεκελεύσατο καταθέσθαι εἰς τὴν ἱερὰν τράπεζαν. Le mot ἐνσημηνάμενος qui signifie « après les avoir scellés » est très important, car il explique pourquoi, quand le patriarche va chercher l'un des deux papiers et en donne lecture, l'empereur et les assistants peuvent voir en cela une révélation divine. On remarquera aussi que Miss Dawes a traduit littéralement τῷ κορυφαίῳ πάντων. C'est le patriarche qu'Anne veut dire. N'aurait-on pas bien fait de l'expliquer dans une note? Une traduction littérale, absolument littérale de l'*Alexiade* ne devrait pas aller sans un bref commentaire exégétique. Or les rares notes qu'on

trouve au bas de quelques pages sont insuffisantes. J'aurais voulu aussi que la traductrice, non contente de transcrire purement et simplement les termes géographiques, daignât parfois les identifier. Ça et là, de petites inexactitudes : X, 2, 15 : « Alexis envoya au lieu dit Therma Cantacuzène et Tatikios, avec quelques ἔθνικοί, Scaliarios fils d'Elchan et d'autres hommes d'élite, μετὰ καὶ τινῶν ἔθνικῶν, τοῦ τε Σκαλιαρίου τοῦ Ἐλχάν καὶ ἑτέρων τῶν ἐκκρίτων. Ἐθνικοί désigne les auxiliaires d'origine barbare, et spécialement les Turcs, puisque Scaliarios et Elchân sont des officiers turcs. De plus, il est probable comme le propose Mrs Buckler, qu'il faut corriger τοῦ τε Σκαλιαρίου καὶ τοῦ Ἐλχάν. Dans tous les cas, la traduction n'est ni tout à fait fidèle, ni tout à fait explicite : « He at once dispatched Cantacuzenus and Taticius to the village called Therma with a few natives, and Scaliarius, the son of Elchan, and some other picked men... ». X, 2, p. 3 (Bonn) Miss Dawes rend χάραξ par *guller* (ὄρμώμενος ἐκ τοῦ χάρακος, *sprung from the guller*), « sorti du ruisseau » (cf. plus loin χαρακηνός, p. 7, 5, Bonn) Je sais que le mot est difficile et obscur. Du Cange croit que χάραξ = ici « camp » et χαρακηνός « miles gregarius ». Mrs Buckler prend Χάραξ pour un nom de lieu, Χαρακηνός pour un ethnique. Une note n'étant pas superflue.

Mais ce sont là des vétilles et la traduction de l'*Alexiade* par Miss Dawes est, en général, remarquable par sa fidélité.

Henri GRÉGOIRE.

W. M. CALDER, *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, vol. I, 1928, Manchester University Press (Publications of the American Society for archæological Research in Asia Minor). xxviii + 239 in-4° avec un schéma topographique et un itinéraire, et plus de 400 fac-simile photographiques.

M. Calder fait tous les ans, pour le compte de l'« American Society for Archæological Research in Asia Minor », une expédition en Anatolie. Le plan de l'Association, dont M. John D. Rockefeller Junior est le mécène, est à peu près celui qu'avait élaboré jadis John Sitlington Sterrett : une exploration de surface, exhaustive si l'on peut dire, bien qu'elle exclue toute espèce de fouilles. Il s'agit de relever, d'inventorier, de copier et de photographier tous les monuments, par région. Le volume que nous avons sous les yeux contient 440 textes (dont l'un, important, dans l'introduction). Une introduction de 28 pages nous entretient de bien des choses : des membres de

l'expédition dont M. Calder était le chef, de leur reconnaissance envers leurs auxiliaires indigènes, des régions parcourues : la Phrygie montagneuse (n^o 384-439), Dokimion, Amorion, Polybotos et la frontière phrygo-lycaonienne : Laodicea Combusta (n^{os} 1 à 285) et l'Axylon (n^{os} 285 à 383). M. Calder, dans cette intéressante introduction, marque la véritable unité de ce volume : les 440 textes appartiennent à différentes parties de la Phrygie antique, bien qu'à des époques diverses ces régions aient appartenu à des provinces nommées autrement : Lycaonie, Pisidie, Galatie, Asie proconsulaire. Or, dans toute la région, à l'Ouest jusqu'à une ligne allant de Dorylée à Apollonia, la langue phrygienne était parlée par la population jusqu'à la fin du III^e siècle, et l'influence du phrygien sur le grec des épitaphes est presque aussi forte que l'influence du copte sur la grécité de beaucoup d'inscriptions et de papyrus d'Égypte. M. Calder, dans cette espèce de *Corpus*, a voulu nous donner non seulement des textes sûrs, mais encore, grâce à la photographie, la forme même des monuments, qu'il soient inédits ou depuis longtemps publiés. Il y a un certain nombre d'inscriptions phrygiennes (32, 33, 335, 340, 341, 384, 385, 391, 405, 406, 413). Mais naturellement l'immense majorité est en grec. Pp. XIII-XIV, on trouvera des détails intéressants sur les domaines impériaux de la Phrygie de l'est ; pp. XIV-XV, sur Laodicea Combusta, son territoire et ses limites. P. XVII, M. Calder essaye de classer ses inscriptions et rend compte de la disposition du volume.

Comme il fallait s'y attendre, quatre-vingt-dix pour cent de ces monuments sont des *funéraires* : catégorie jadis bien méprisée des épigraphistes, si nous en croyons les vieilles traditions de l'École française d'Athènes. Mais l'épigraphie phrygienne est *sui generis*. Et les *funéraires* de ce pays sont depuis longtemps réhabilitées puisqu'elles ont fourni les plus précieux témoins de l'expansion du christianisme. Ce que disait M. Franz Cumont en 1895 reste vrai plus que jamais. C'est seulement dans les catacombes et dans les cimetières à ciel ouvert du plateau d'Asie Mineure qu'on trouve un nombre considérable d'inscriptions chrétiennes antérieures à la paix de l'Église. Mais ces inscriptions datées appartiennent à la Phrygie du Nord et à la Phrygie centrale. Dans ce volume nous n'avons en fait de *paléo-chrétiennes* que trois ou quatre inscriptions, et encore elles se réfèrent aux dernières persécutions. Presque aucun symbole chrétien n'apparaît sur les anciens mo-

numents pré-nicéniens de Phrygie. Quant à la croix, M. Calder admet qu'on la trouve sur quelques pierres du début du IV^e siècle, mais il reconnaît qu'en général on ne rencontre pas la croix simple en Phrygie avant le milieu du IV^e siècle.

Nous sommes heureux de constater que M. Calder, une des plus hautes autorités en ces matières, rend hommage à M. Sulzberger pour l'excellent et définitif mémoire sur le symbole de la croix publié dans *Byzantion* (1).

Sulzberger, in his cautious and sensible discussion of the Symbol of the Cross in Byzantion gives the earliest dated occurrence of the various forms of the cross on monuments as follows :—Constantinianum : earliest certain example A. D. 323 (Rome ; frequent at Rome A. D. 338-50 and in Gaul from A. D. 347) ; monogrammatic cross : A. D. 339 (Syria) between A and Ω, plain cross on same monument), A. D. 355 (Rome) ; monogrammatic cross in circle, between A and Ω, A. D. 371 (Rome) ; Latin cross at beginning of inscription, A. D. 344 (Cairo) ; plain cross at beginning of inscription, A. D. 350 (Syria). (p. xx de l'introduction). Et voici la conclusion de M. Calder qui est celle de Sulzberger et aussi la mienne : *It is a safe rule in the absence of clear evidence to the contrary to date Phrygian monuments showing the cross after A. D. 350.*

Les inscriptions chrétiennes du recueil sont au nombre de 130 (n^{os} 154 à 284).

Le n^o 154 est un des deux textes où le χ de *μνήμης χάριν* a la forme d'une croix (2). Je n'étais pas aussi convaincu que M. Calder du caractère chrétien de cette forme du χ, bien que sa présence dans l'inscription 159 (JRS, XIV, 1924, p. 88, n^o 2) soit un bon argument, car ce second texte se termine par une formule chrétienne : *δῶσι λόγον τῷ Θεῷ*. M. Calder affirme que dans ce cas le ν final du mot *ἀνέστησεν* est barré, et en effet cette croix apparaît bien sur la photographie. Le n^o 157 est l'énigmatique inscription du martyr Gennadius, pour laquelle on nous donne une excellente photographie directe et la photographie de l'estampage.

(1) *Byzantion* II, 1925, pp. 337 et suivantes. M. Calder et beaucoup d'autres seraient fort étonnés s'il apprenaient que ce mémoire aujourd'hui classique, et qui est peut-être la contribution la plus importante de la science belge à l'archéologie chrétienne, a été jugé « insuffisant » par un de nos jurys universitaires. *Habent sua fata libelli*, et l'administration de la justice scientifique, dans notre pays qui abuse des jurys, ne va pas sans erreurs, malgré la science des jurés.

(2) Cette inscription est connue depuis longtemps : cf. *Athenische Mitteilungen* XIII (1888), p. 270, n^o 135 et JRS, XIV, 1924, p. 91, n^o 10.

J'ai souvent discuté ce texte avec M. Calder ; il reste bien difficile à interpréter, à cause de la langue bizarre dans laquelle il est rédigé. L'expression $\acute{\omicron}$ $\acute{\iota}$ ρογραφεῖην γὰρ ἀνέτλη οἴκτιστο θνησκων καὶ δυσμενέων ἀνοσειῶν se lit bien sur la pierre : même le γ de $\acute{\iota}$ ρογραφεῖην n'est pas impossible. M. Calder continue à entendre : « il souffrit l'Écriture Sainte », c'est-à-dire la prophétie, c'est-à-dire le martyr prédit par l'Écriture et il rapproche *Actes* XIV et 2 *Timothée* 3, 12 (1). J'avais songé jadis à Θ ιροτραφεῖην (1) pour Θ ηροτροφίαν, ce qui voudrait dire que Gennadius fut livré aux bêtes. Malheureusement le « style » de l'inscription rendra toujours, je le répète, son interprétation malaisée.

Les nos 160 et 168 donnent pour la première fois la formule : $\acute{\epsilon}$ σται πρὸς τὴν Τριάδα (il aura affaire à la Trinité), sans croix ni symbole d'aucune sorte. Le n° 169 est très important : il se termine par la formule $\acute{\epsilon}$ σται πρὸς τὸν μέλλοντα κρινεῖν ζῶντας καὶ νεκρούς plus une croix simple. Le défunt, Flavius Evandrius, est un *augustalis* du *numerus* des *lanciarii*. En dépit de Mommsen (*Staatsrecht* III, p. 454), les *augustales* ne sont pas inconnus en pays « grec » : cf. n° 216 et la note. Le n° 170 est la fameuse inscription découverte et plusieurs fois publiée par M. Calder, de l'évêque de Laodicea Combusta, Marcus Julius Eugenius, ancien fonctionnaire, qui souffrit sous la persécution de Maximin, exerça ensuite pendant vingt-cinq ans l'épiscopat et reconstruisit l'église. Quatre photographies (reproduites p. 90) et un estampage garantissent dans les plus petits détails ce texte historique. Pour le n° 171 (inscription métrique des évêques Saccophoros, Sévère et Eugène), M. Calder n'a pas amélioré son texte (bien qu'il cite *Byzantion* I, 1924, p. 696). Suivent 172, 176, des *tituli* déjà connus relatifs aux hérésies. Puis vient une série de textes, inédits ou publiés, du Ve siècle. Au n° 188, le texte que je connaissais par *Athenische Mitteilungen*, XIII, 1888, p. 255, n° 68 n'est pas amélioré. Je n'ai rien à dire des numéros suivants. Au 218 un *draconarius* ou porte-étendard : le mot est rare en épigraphie. N° 220, nouveau texte chrétien à expressions singulières : μετὰ λαμπράς Φωτῖνος καὶ πολλὰς πολιτείας (sic)... ψυχὰς δὲ τούτων Χριστὸς ἐν οὐρανῷ τάξε κατοικεῖν διὰ τὰς παροχὰς καὶ πολλὰς εὐποιείας. N° 226, autre curio-

(1) Cf. *Byzantion*, I (1924), p. 709, et *Bull. of the John Rylands Library*, VIII, 1924, p. 358 et sqq. Un θ a exactement la même forme que les θ dans le n° 199.

sité : la tombe est φύλακα σώματος ἄ[χ]ρι σάλπιγγι ἠχῆσσαν, ἐκπάγλως ἐγίρουσα βροτοὺς θεσμοῖσι Θεοῦ. Cette « poésie » se moque de la métrique aussi bien que de la grammaire.

N° 230 réapparaît une très ancienne connaissance (*Athenische Mitteilungen*, XIII, 1888, p. 77, n° 74), que je connaissais par plusieurs copies. Le texte est sûr, ce qui ne veut pas dire qu'il soit clair :

ἀθ(ά)νατος δὲ Θεὸς ἐ-
 χέφρονα εἶλατο δοῦ-
 λον Γάϊον τοῦνομα δ' ἐ[σ-
 τλόν, οὗ προπάτορέ-
 ς γ' ἱλαοῦντο. Ἄρ. Μνησί-
 θις σὺν τῇ ἀδελφῇ Ἄρ.
 Νόννα υεῖὸ Καλπουρ-
 νίου BEP ἀνεστατήσα-
 μεν τῷ γλυκυτάτῳ
 ἡμῶν ἀδελφῶ μνή-
 μης [χ]άριν.

M. Calder traduit οὗ προπάτορες γ' ἱλαοῦντο « dont les ancêtres se rendaient Dieu propice », c'est-à-dire étaient prêtres. Il ne dit pas comment il comprend le *compendium* B E P à la l. 8, qui d'après nous signifie *vétéran*.

Le n° 234, entouré de deux croix est encore une de ces épitaphes verbeuses en prétendus vers. Elle contient deux des expressions caractéristiques (μινυνθαδίη et ἀνάχησεν) de l'inscription du martyr Gennadius, n° 157. Remarquez les yeux de vache de la défunte : ἐράσμιον ἦτο πρόσωπον ὄμματα δ' ὥστε βοός. La paraphrase de l'homérique βοῶπις et le néo-grec ἦτο font ici un singulier mélange. N° 235, inédit aussi, appelle la tombe σπήλεον (σπήλαιον) ; il s'agit sans doute d'un tombeau rupestre. N° 237, inédit, épitaphe d'un prêtre qualifié homériquement de ἀρητήρ, d'ἱερεύς et de φιλόθεος φιλένομος ὀπάων Χριστοῦ. N° 251, je l'irais ὁ ἅγιος Κ[όνων]. Le n° 253 (*Athenische Mitteilungen*, XIII, 1888, p. 256, n° 72) est une des inscriptions de Laodicée qui m'ont le plus intrigué. Je suis heureux d'en avoir une photographie. Mais j'avoue que le texte, maintenant sûr, me laisse plus perplexe que jamais. Le complément

σωφρονισμόν qui m'est attribué ne me satisfait guère. Je propose de lire :

- [τὸν
 θ(εὸν) παροργίσας [εἰς ἰλασ-
 μὸν οὐδὲν εὐ[ρον. ...
 5 τούτου πλὴν τ[αύτης
 ΚΕCΙΨΗΝ(?), τῆς ἐκ[εσίας
 Λόγε κ(ύρι)ε Θ(ε)ο[ῦ] οἱ[ἐ ἀξιώση] -
 ς με τῆς ἄνο κλ[ηρουχίας]...
 δέξε μ' ὅτι εἶ εὐσπ[λαγχνος]
 10 κὲ ὄν καλίπτι λίθ[ος
 ἐξαῦτις τεκθέν[τα
 [ἀνάδειξον...]

Les n^o 254, 256, 257, 258 et 259, comme encore 260, sont nettement byzantins. 254 : M. Calder n'a guère compris ce texte du XI^e ou du XII^e siècle. Il n'a pas vu que ce sont des dodécasyllabes byzantins au nombre de 5 vers complets, et tout à fait corrects au point de vue de la versification tonique. Le mot βέστης, naturellement, n'est pas un nom propre et n'a rien de commun avec Βέστης du JHS., XXXVIII, 1918, p. 130 ou de *Athenische Mitteilungen*, XIII, 1888, p. 36, n^o 6, où Βέστης est le génitif de la transcription grecque de *Vesta*, mais le nom archi-connu d'une dignité byzantine βέστης (*Vestis*). Il faut donc lire, ce petit poème s'adressant à la Θεοτόκος :

δέξαι ὃ ἀγνή τοὺς κόπους καὶ τοὺς μόχθους
 ... ἰου βέστου τοῦ σοῦ πιστοῦ οἰκέτου
 καὶ τῆς συμβίου Μ[αρί]ας καὶ τῶν τέκνων
 καὶ Νικολάου μον[αχ]οῦ θυηπόλου·
 ἀνθ' οὗ βράβευσον χάριν τὴν σὴν καὶ σκέπην.

Ce bloc de calcaire était certainement le linteau d'une chapelle de la Vierge dédiée par le βέστης, sa famille et l'hiéromoine Nicolas. Le 257 (sans accents) est certainement antérieur : il est d'ailleurs daté par la mention de Basile et de Constantin et du patriarche Nicolas (983-996). N^o 258, encore une inscription historique, qui figure dans mon *Recueil*, fasc. I, n^o 5bis. Bien que trouvée à Serai Önü,

je l'ai fait figurer sous la rubrique *Abydos*, on va voir pourquoi. Voici le texte, tout a fait assuré désormais :

† ἐκτῆστη [ὁ να]ὸς τῆς [θ(εο)τ(όχ)ου δη]ὰ χηρῶς καὶ κόπου ΤΟΥΒΙΑ
 Ἀκακίου καὶ Πάβλου ἧς τὴν σφαγὴν Βάρδα Φωκᾶ
 ὁ ἐν Ἀβήδο ἐπὶ βασηλέος Βαση-
 λίου καὶ Κωνσταντίνου
 εὔχεσθε ὑπὲρ ὑμῶν.

A cause des mots ὁ ἐν Ἀβήδο, qui grammaticalement ne peuvent se rapporter qu'à ὁ ναός, j'avais pensé que ce linteau (1,51 m sur 0,27 m) avait fait autrefois partie d'une chapelle commémorative de la défaite et de la mort de Bardas Phocas, chapelle érigée sur les lieux mêmes de cet événement, Abydos 989. Le chapitre des pierres voyageuses est un long chapitre de l'histoire de l'épigraphie. On peut imaginer bien des explications historiques pour le transport, même par voie de terre et à longue distance, d'une pierre travaillée. Mais il est vrai que cette hypothèse du transfert se fonde uniquement sur l'article δ devant ἐν Ἀβήδο. M. Calder, qui admet, et qui a toujours admis, comme M. Ramsay d'ailleurs, que la pierre est *in situ*, suppose que ὁ ἐν Ἀβήδο est une simple faute de grammaire pour τὴν ἐν Ἀβύδω. Quant à la lettre antépénultième de la première ligne, dont la forme est celle de notre *b*, M. Calder comme moi y voit un β mal venu plutôt qu'un δ retourné, et il semble admettre ma lecture Τουβία pour Τωβία (1). M. Ramsay lisait δια(κόνου) ou βιά(τορος). Il faut traduire : « l'église de la Vierge a été construite par les mains et le travail de Tobie, Acacius et Paul en mémoire de (ou sur l'emplacement de) la mort violente de Bardas Phocas à Abydos, sous les empereurs Basile et Constantin. Priez pour nous ».

Évidemment si l'on admet la faute ὁ ἐν Ἀβύδω pour τὴν ἐν Ἀβύδω, qui va non seulement contre la grammaire mais contre le génie de la langue, même la plus vulgaire, on peut se demander si à la fin de la première ligne le του qui suit κόπου n'est pas aussi une faute et si βια n'est pas simplement διὰ gauchement répété.

(1) En 1922, je ne connaissais pas encore d'exemple épigraphique de cette forme. Je puis citer maintenant une inscription juive, où on lit Τουβίας υἱὸς Τουβία, E. DIEHL, *Inscr. latinae christianae veteres*, vol. II, fasc. 6-7, n° 4989a.

N° 259. Sur une stèle funéraire antique, quatre dodécasyllabes byzantins (1) n'ont pas été reconnus, semble-t-il, par l'éditeur. Il s'agit de la réparation des murs d'un castel byzantin par des empereurs anonymes (très probablement les Lécapènes). Cette stèle, dont l'inscription primitive avait été soigneusement effacée, fut sans doute encastrée au-dessus de la porte de la forteresse :

Τείχη φθαρέντα καὶ πεσόντα τῷ χρόνῳ
ἀνακτες αὐθις εὐσεβεῖς στεφηρόροι
οἱ σκῆπτρα χειρὸς ἐκ Θεοῦ δεδεγμένοι
ἤγειραν εἰργάσαντο μόχθοις ἐνθέοις.

Cette forteresse byzantine pourrait être Bardakomé ou Bardaetta (cf. RAMSAY, *Historical Geography of Asia Minor*, p. 141). Une inscription comme (n° 260) mentionne l'ethnique Βαρδακομητής. Je la daterais du XIII^e siècle. N° 278, je retrouve l'inscription de Ladik publiée dans la *Revue de Philologie*, XLVI, 1922, p. 119, n° 2 et *Classical Review*, XXXVII, 1923, p. 56 :

Ἐνθάδε μ' εἶθε-
σαν εὐθετον
γονῆες νεωγνὸν
ἔτ' ὄντα ψυχῇ
5 δὲ ὄχετο ἐς
εὐσεβῶν χώρην.

M. Calder continue à prendre εὐθετος pour un adjectif et se sert de ce texte pour expliquer Eschyle, *Agamemnon*, v. 444 :

440 Ὁ χρυσαμοιβὸς δ' Ἄρης σωμαίων
καὶ ταλαντοῦχος ἐν μάχῃ δορὸς
πυρωθὲν ἐξ Ἰλίου
φίλοισι πέμπει βαρὺ
ψῆγμα δυσδάκρυτον ἀν-
τήνορος σποδοῦ γεμί-
ζων λέβητας εὐθέτου.

(1) Probablement du début du X^e siècle, car le premier vers rappelle celui de l'inscr. BCH VI (1882), p. 267 sqq.

J'ai fait observer à M. Calder, depuis longtemps, l'in vraisemblance de son hypothèse. Si εὖθετος dans l'inscription de Ladik, est un adjectif, l'enfant n'a pas de nom. Or Εὖθετος est un nom propre bien connu (cf. Pape-Benseler, s. v. et le composé tout semblable Καλόθετος). N° 283. Encore un augustale (ἀγουστάλιος). N° 290. Épitaphe de Germanos, prêtre de la Sainte Eglise des orthodoxes. Cette expression s'explique si l'on songe au grand nombre des inscriptions hérétiques découvertes dans la même région. N° 323, cf. plus haut *Byzantion*, IV, p. 460 N° 324 mentionne la diaconesse Στρατηγίς sous la forme Είστρατηγής. N° 327 τοῖς υἱοῖς est écrit τῦς ὑγῦς : c'est donc un cas curieux et ancien (V^e siècle) d'apparition de la spirante irrationnelle étudiée par Krumbacher. N° 370. Nouvel exemple de ἀρητήρ pour un prêtre chrétien. N° 375. Μαρία κανονική = κανονική (cf. ce mot dans le lexique de M. Hanton, *Byzantion*, IV, p. 96). Les n° 402, 403 et 412 sont des épitaphes de prêtres. Le défunt du 412 est qualifié de θεουδής ἀρχιερεύς ; il est fils et petit-fils de prêtre et sa fille Léontis est enterrée à sa gauche. N° 428. Inscription liturgique, croient les éditeurs ; je pense qu'il s'agit plutôt d'une formule d'incantation magique contre l'orage. Cf. mon *Recueil des Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, n° 439. Borne des Φυτσανοί. L'inscription avait été publiée déjà dans le JRS II, 1912, p. 255, n° 13. La lecture Φυτσανοί est certaine et prouve, me semble-t-il, que le site antique est bien celui de Phyleia (cf. RAMSAY, *Geography of Asia Minor*, p. 143). M. Calder n'a pas transcrit les lignes 13 à 24. Voici ma lecture de l'ensemble.

† ὄροι Φυτσανῶν ἀποτεθέντες κατὰ θεῖαν κέλευσιν καὶ μέγιστην πρόσταξιν καὶ ψῆφον Συ[μ]εῶν... τοῦ μεγαλοπρ(επεστάτου) καὶ ἐνδ(οξοτάτου) κόμ(ητος) τῶν καθωσιωμένων δομεστίκων κ(ἐ) ὑπατικῶ Γαλ[ατίας].

Cette lecture paraîtra certaine, sauf en ce qui concerne le nom même du gouverneur, et les quelques lettres qui le suivent. Au lieu de Συμεῶν il faut peut-être lire Συνεσίου ou Συμεωνίου ou Συμεῶνου. Mais il n'y a aucun doute au sujet des titres, que garantissent les textes cités par moi-même (*Anatolian Studies*, 1923, pp. 154 et 160). Le proconsul d'Asie Flégethius, vers 441 est κόμ(ης) τῶν καθ(ωσιωμένων) δομεστίκω(ν) καὶ ἀνθύπατος. Théodose (Inscription de Ketchiout, publiée par YORKE, JHS, XVIII, 1918, p. 325, n° 45) est ἐνδοξ(οτάτου) κόμητ(ος) τῶν καθωσιωμένων δομεστίκων κ(αὶ) θείου κουράτορος.

Il va sans dire que l'éditeur des inscriptions chrétiennes d'Asie Mineure, est probablement, de tous les lecteurs de M. Calder, celui qui a reçu avec le plus de reconnaissance et parcouru, avec le plus d'admiration et d'intérêt, ce magnifique ouvrage qui sans doute n'est que le premier d'une longue série. *Vivant sequentes!*

HENRI GRÉGOIRE.

Franz DÖLGER, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung besonders des 10^{ten} und 11^{ten} Jahrhunderts* (= *Byzantinisches Archiv*, herausgegeben von August HEISENBERG, Heft 9). Leipzig-Berlin, Teubner, 1927. 160 pages et une planche photographique (fac simile du ms. Marcianus gr. 173).

Nous avons rendu compte, dans *Byzantion* III, de l'ouvrage de M. Georg Ostrogorsky, *Die ländliche Steuergemeinde des byzantinischen Reiches im X^{ten} Jahrhundert*. Presqu'immédiatement après ce livre, paraissait l'ouvrage de M. Dölger. L'une et l'autre étude sont basées sur le même texte, le « Byzantine treatise of taxation » publié dans le *Journal of Hellenic Studies* (XXXV, 1915) par M. Ashburner. M. Ostrogorsky a donné de ce curieux traité une excellente traduction et un commentaire approfondi; M. Dölger, lui, republie le texte (p. 113-123) avec un commentaire (p. 123-156), mais sans traduction.

L'édition d'Ashburner était peu critique et en tous cas insuffisante. M. Dölger, s'appuyant sur la connaissance étendue qu'il possède des documents byzantins, a pu, en maint passage, corriger le texte du manuscrit, ou simplement résoudre des abréviations restées mystérieuses pour Ashburner et M. Ostrogorsky. Donnons tout de suite un exemple frappant qui intéressera les philologues. Au chapitre 26 (page 122, l. 29 Dölger) Ashburner lisait : ἔθως δὲ καὶ τινὰς ὑπεραπαιτήσεις εἰλλας καὶ προσεγράψατο ἐν τῷ ἰδίῳ καδαστῶ, et M. Ostrogorsky corrigeait ce mot en καδαστῶ (p. 102 de son mémoire). Nous aurions donc ici l'*élymon* byzantin de notre *cadastre*, sans que d'ailleurs M. Ashburner ou M. Ostrogorsky ait essayé de nous expliquer cette étrange formation. Or καδαστόν ou καδαστῶν (!) est une *vox nihili*. Deux fois le *Marcianus* gr. 173 donne (Dölger 122, 29, 32) une abréviation assez embrouillée, mais comme le sens est évidemment « liste », M. Dölger estime justement que le seul mot qui convienne est κατόνομα. Or, précisément, κατόνομα « liste nominative » se

rencontre dans des chartes : Trinchera n° 59 (de 1094) : τοῦτο ἐστὶν τοῦ κατόνομα τῶν ἀνθρώπων. On trouve aussi dans le même sens κατάνδρα. Quant à notre *cadastre*, M. Dölger en recherche l'étymologie dans une longue et savante note de la page 97. Le verbe καταστρωνύναι au sens d'enregistrer se rencontre fréquemment dans les actes, mais jamais le substantif κατάστρωμα et, en latin, on ne relève que *calastans* et *calasticum*. M. Dölger pense donc que « cadastre » vient de κατάστιχον, registre, dont la formation est analogue à celle des mots κατόνομα et κατάνδρα, et tout le monde lui donnera raison.

Ce détail montre le soin avec lequel M. Dölger a édité son texte. Son commentaire nous obligera à rectifier un grand nombre d'interprétations de M. Ostrogorskij ; et il sera dangereux de se fier à ce seul auteur pour l'étude du traité byzantin sur la taxation.

M. Dölger n'a pas cependant rendu inutile le travail d'Ostrogorsky, dont la traduction est très méritoire. Les deux auteurs sont d'ailleurs d'accord, en gros, sur la nature et la portée du document. Pour la date, M. Ostrogorsky s'en tient au X^e siècle. Certes, le *terminus post quem* (mort de Léon le Sage, 912) est incontestable. Mais les expressions techniques du traité, et les fonctionnaires qu'il nomme (l'ἐπόπτης, le διοικητής) n'interdisent pas, d'après M. Dölger, de descendre jusqu'au début du XII^e siècle.

M. Ostrogorskij attachait une grande importance à la mention de l'ἀλληλέγγυον, institution supprimée par Romain Argyre (Cédrenus, Zonaras). M. Dölger dit : « Es handelt sich bei der Anwendung des Wortes in unserem Traktat keineswegs um das technisch und besonders so genannte, von Basileios II eingeführte ἀλληλέγγυον des Grossgrundbesitzes, sondern um die schon lange vor Basileios II geübte und auch später noch nachweisbare ἐπιβολή mit der Gesamtverhaftung der Gemeindegossen ». M. Dölger pourrait nous dire si le terme — en fâcheux renom — d'ἀλληλέγγυον est encore usité après la réforme de Romain Argyre et, sur ce point, l'argumentation de M. Ostrogorsky reste séduisante.

Parmi les « progrès » que M. F. Dölger a fait faire à l'interprétation du traité, notons sa brillante explication du mot κλάσμα (Dölger, page 139), employé à propos des parcelles abandonnées et que le fisc avait renoncé à imposer (*Verfallland*), mais qu'il exproprie au bout de trente ans. Κλάσμα signifie « dommage » dans l'*Ecloga* : de là se déduit le sens de « terre endommagée ».

Λογισιμόν est aussi—et pour la première fois—très bien expliqué, philologiquement et fiscalement. L'*excursus* sur ἀπόματος (génitif), mot particulièrement énigmatique, conduit aussi à des résultats très sûrs. Ἀπομα est une expression technique, un dérivé « artificiel » de la proposition ἀπό. C'est au moyen du document de 1073 (Miklosich-Müller, 6, 4) que M. Dölger l'établit. On trouve en effet dans cette liste de revenus : ἀπό τοῦ ξενοδοχείου, ἀπό νομισμάτων ἕξ· οὐδέν etc... La somme qui est introduite par ἀπό est donc celle à laquelle tel bien « endommagé » était originairement taxée ; c'est ce qu'en langage de percepteur, en argot fiscal, on aura appelé l'ἀπόμα.

Mais la publication et le commentaire du « traité » fiscal ne forment qu'une sorte d'appendice du mémoire de M. Dölger. Celui-ci constitue essentiellement un exposé de l'administration financière de l'Empire byzantin : c'est un travail de tout premier ordre.

M. Ostrogorsky, lui aussi, avait été amené à élargir son sujet, et nous avait donné une monographie des impôts byzantins. Il y a intérêt à comparer les deux ouvrages. M. Dölger est plus complet et plus savant, M. Ostrogorsky plus lisible et plus clair. Même après avoir lu et comparé ces deux écrits, on restera dans l'incertitude sur bien des détails, et même sur des points essentiels.

L'on discute encore sur le sens exact du mot qui désigne le principal impôt byzantin, le καπνικόν (Dölger, p. 81, Ostrogorsky, p. 52). Le καπνικόν est-il la *capitation* ? Zachariae von Lingenthal le pensait, et M. Dölger l'affirme. M. Ostrogorsky le conteste, « parce que les mots κεφάλαιον, κεφαλητικόν, κεφαλατίκιον, κεφαλετίων » se rencontreraient dans les sources jusqu'à la fin, de l'Empire byzantin. M. Dölger nie que κεφαλατίκιον signifie « capitation ».

M. André Andréadès, dans le compte rendu qu'il vient de publier des deux mémoires ⁽¹⁾, est du même avis que M. Dölger : κεφαλατίκιον est un impôt perçu au profit du « commandant » (κεφαλατικέων). Le καπνικόν doit être l'impôt *personnel*.

Sur l'ἀερικόν, dont M. Dölger ne dit rien, M. Ostrogorsky s'étend longuement. Nous avons vu ⁽²⁾ que pour lui l'ἀερικόν est un *impôt sur les portes et fenêtres* « perçu concurremment avec l'impôt sur les foyers et l'impôt sur les maisons ». M. Andréadès estime

⁽¹⁾ *Byzantinische Zeitschrift*, XXVIII, 314, p. 287-323, cf. p. 309 et 313 sqq.

⁽²⁾ *Byzantion*, III (1926), compte rendu d'Ostrogorsky.

que cette hypothèse, qui succède à beaucoup d'autres, est loin d'être prouvée (1).

Mais le mémoire de M. Dölger ne se borne pas à énumérer tous les impôts byzantins. L'auteur a retracé, avec une perspicacité géniale, à la Bury l'évolution de l'administration financière byzantine.

Pages 12-46, il examine successivement le « contrôle général », qu'exercent le *σακελλάριος*, puis, sous les Comnènes, le *μέγας λογαριαστής*, les fonctions des quatre logothètes (τοῦ γενικοῦ, τοῦ στρατιωτικοῦ, τοῦ δρόμου, τῶν ἀγγελῶν), les caisses publiques (*σακέλλιον*, *βεστιάριον*, *φύλαξ*) enfin les *κουρατωρεῖαι* qui administrent les biens de l'État, du Palais, des grandes institutions charitables.

Les byzantinistes seront reconnaissants à M. Dölger de la peine qu'il a prise pour faire réellement l'histoire, et même l'histoire prosopographique, de chacune de ces charges, et d'en dater autant que possible l'apparition et la disparition.

M. Dölger nous donne enfin un *excursus* sur le cadastre byzantin.

Son savant travail a donné lieu à des recherches complémentaires de M. Andréadès qui seront analysées dans un très prochain volume.

Henri GRÉGOIRE,

R. GUILLAND, *Essai sur Nicéphore Grégoras. L'homme et l'œuvre*. Paris, Geuthner, 1926, XL + 308 pages, grand in-8°.

Nous avons rendu compte dans cette revue (*Byzantion*, III, p. 468) de l'une des deux thèses de doctorat de M. Guillard, l'édition de la correspondance de Nicéphore Grégoras. Nous avons critiqué assez sévèrement cette édition insuffisante, en nous attachant sur tout au texte, typographiquement très défectueux, et à la traduction qui n'est point exempte de contre-sens. M. V. Laurent, dans un magistral compte rendu des *Echos d'Orient*, a relevé d'autre part les insuffisances, les lacunes et les erreurs des notices consacrées aux destinataires des Épîtres de Grégoras. Mais, en même temps que cette édition, paraissait la thèse principale de M. Guillard. C'est un ouvrage capital qui n'est pas non plus sans défauts, mais qui, tel quel, honore son auteur. (Cf. *Echos d'Orient*, 1928, p. 123).

M. Guillard travaille depuis de longues années à mettre en lumière l'œuvre en grande partie inédite de Nicéphore Grégoras. Si

(1) Nous notons ici que M. Andréadès, l. I, p. 311 reconnaît que le *miliariesion* valait 24 et non pas 12 *φóλλεις*.

son immense effort n'a pas abouti, semble-t-il, à un livre définitif, la faute n'en est pas à lui. La matière était trop vaste. Une trentaine d'ouvrages de Grégoras ne sont pas imprimés (contre quatorze publiés).

M. Guiland a dû lire ou du moins parcourir tous ces écrits, dispersés dans les manuscrits d'une douzaine de bibliothèques. Il n'a pas borné là son enquête. Il l'a étendue aux écrivains contemporains de Grégoras. De ce formidable labeur, les pages xvi à xxxv de son introduction portent témoignage, et M. Guiland mérite, pour sa patience et sa conscience, la plus vive admiration. Nous lui sommes reconnaissants d'avoir *défriché*, de s'être résigné à faire le *pionnier* : besogne, comme il le dit, ingrate et souvent décevante. Du reste, l'auteur, avec une belle modestie, reconnaît la difficulté de sa tâche et le caractère provisoire des résultats de son enquête. « Tant que resteront inédits — dit-il, page xiv — les ouvrages de la plupart des écrivains de cette époque, cette étude ne pourra être tentée avec fruit, comme il sera impossible de juger à leur juste valeur des œuvres comme celles de Grégoras ».

Le premier chapitre est consacré à la vie de Nicéphore Grégoras. Il est infiniment instructif. En 54 pages très fortement documentées (beaucoup de références à des œuvres inédites de Grégoras et de ses contemporains), le biographe raconte les événements d'une existence laborieuse et en somme peu fortunée. Grégoras vécut soixante-quatre ans (1295-1360). Jusqu'en 1340, il goûte aux fruits de la gloire, et sa carrière s'annonce aussi heureuse que brillante. Élevé par un oncle excellent, le métropolitain Jean d'Héraclée, devenu l'ami et le disciple de Théodore Métochite, premier ministre d'Andronic II, Grégoras conquiert la faveur du *basileus*. Il se fait connaître comme rhéteur et comme savant, s'occupe de la fixation de la date de Pâques, écrit sur l'*Astrolabe*, débute dans la carrière diplomatique en 1326 : Andronic l'envoie comme ambassadeur auprès du roi de Serbie, pour ramener de ce pays Irène, fille de Métochite, femme de Jean Paléologue et belle-mère du roi Étienne Detchanski. A son retour, devenu tout à fait un homme en vue, il ouvre des cours publics... Mais le voici qui tombe en disgrâce : Andronic II est forcé d'abdiquer en faveur d'Andronic III ; Métochite dépossédé de sa charge, ruiné, est exilé dans un monastère. C'était là un premier revers pour Grégoras et comme le présage des années funestes. Il réagit cependant. Il n'est pas encore irrémédiablement compromis. Au contraire, il se

relève, grâce à l'amitié de Jean Cantacuzène, le « grand domestique » d'Andronic III, le véritable vice-empereur. Il triomphe, dans une dispute fameuse, du moine calabrais Barlaam. Un cercle de lettrés fréquente sa maison, véritable musée, plein d'instruments de physique et d'astronomie. Malgré la mort de ses deux premiers protecteurs (1331, 1332), Andronic II et Théodore Métochite, Grégoras regagne de plus en plus les bonnes grâces d'Andronic III. Il conseille l'empereur et le patriarche dans l'affaire des légats de Jean XXII (1334), et son rôle correspond au sentiment populaire : il apparaît comme un défenseur de l'orthodoxie, et oppose, en quelque sorte, la question préalable à l'union des Églises.

Mais la querelle hésychaste devait détruire, d'un coup, l'édifice, lentement et patiemment relevé, de la fortune de Grégoras. Barlaam qui tient école à Thessalonique, s'en prend aux mystiques du Mont Athos. Ceux-ci se font défendre par le célèbre Grégoire Palamas. Palamas, non content de cette défense, prend une vigoureuse offensive. Il attaque l'orthodoxie de Barlaam, et la grande lutte s'engage. M. Guiland raconte fort bien tous les épisodes de la fameuse querelle. L'issue n'en était pas douteuse, du moment que Palamas, comme naguère Grégoras lui-même, apparaissait comme le champion de l'orthodoxie.

Anne de Savoie, d'abord, Cantacuzène ensuite, se rallient au parti le plus puissant, celui de Palamas et des athonites. Grégoras, dès le début, soit conviction, soit jalousie à l'égard de Palamas, a « misé sur le mauvais cheval ». Il est condamné par le synode de 1351. Grégoras, prisonnier dans son monastère, résiste à toutes les objurgations, à toutes les prières, à toutes les menaces. Cantacuzène aurait donné beaucoup pour le « convertir ». Il lui envoie un fils, Mathieu, dont les supplications sont vaines...

Mais Cantacuzène est finalement vaincu à son tour. Victime du mécontentement général qu'a causé sa criminelle politique d'entente avec les Turcs, il doit renoncer au trône et devient moine. Jean V Paléologue, ennemi des Palamites, reconquiert Constantinople et l'empire.

Seulement la réaction religieuse ne suivit pas la réaction politique. Les Thaborites étaient décidément invincibles. Jean V destitua bien les métropolitains cantacuzéniens, mais il n'osa, ni persécuter le palamisme, ni défendre Grégoras contre ses ennemis. Le vieux Cantacuzène, dont le rôle politique a cessé, continue, de son

couvent, la guerre théologique contre ses anciens ennemis. Palamas et lui ne perdent pas un adhérent. Malgré tous les colloques, la réconciliation ne peut se faire entre des adversaires de plus en plus acharnés. La polémique s'exaspère. Une féroce campagne de calomnies sévit. Cantacuzène et Palamas sont les plus forts. Les combattants s'épuisent dans cette lutte sans merci. Palamas meurt à la tâche en 1357, et Grégoras le suit dans la tombe. Mais le peuple consacre à sa manière la victoire du mysticisme oriental. Palamas est aussitôt vénéré comme un saint, le corps de Grégoras l'excommunié est jeté à la voirie.

Le chapitre suivant (pp. 55 à 90) est intitulé *La formation intellectuelle de Grégoras*. On y trouvera un tableau précieux de l'état des études à Byzance vers 1315. C'est l'époque, on le sait, d'une véritable renaissance littéraire et scientifique. La philologie particulièrement montre autant d'originalité que d'activité. Les noms de Thomas Magistros, Planude, Jean Pediasimos, Demetrios Triclinios sont connus de tous ceux qui ont étudié la tradition manuscrite et exégétique des classiques. Certes les modernes éditeurs de textes se méfient des manuscrits qui ont subi l'influence de ces lettrés. Mais c'est précisément parce que ces Byzantins du XIV^e siècle sont des philologues, consciencieux et même orgueilleux de leur savoir, qui connaissent à fond la langue et la métrique et qui, avec leur manie conjecturale, préfigurent les grands érudits de la Renaissance et des temps modernes. La rhétorique n'avait jamais été plus florissante : c'est vraiment une « troisième sophistique » qui s'épanouit au XIV^e siècle. En histoire Pachymère, Nicéphore Calliste, annoncent et expliquent Grégoras. En philosophie, Platon commence à être préféré à Aristote. Mais c'est peut-être l'essor des sciences qui donne son vrai caractère, et son caractère le plus sympathique, à la période. On redécouvre littéralement les mathématiques et la musique, et plus littéralement encore l'astronomie dont le grand vulgarisateur fut Théodore Métochite. On peut ne pas goûter Grégoras rhéteur ou même historien et surtout Grégoras théologien. Mais Grégoras est un savant désintéressé et enthousiaste, un rénovateur de l'astronomie, qui a son nom marqué dans l'histoire des sciences.

Telle est, en somme, la conclusion du livre. Mais avant de nous y conduire et de la formuler lui-même, M. Guiland a essayé d'atteindre le caractère même de l'homme (*Nicéphore Grégoras, son caractère,*

chap. III, p. 90 à 110). Il est tout naturel qu'ayant vécu longtemps avec son héros, M. Guiland le voie plus aimable qu'il ne l'est peut-être à nos yeux. En vérité, si le jugement de la postérité sur cet écrivain fatigant incline un jour à l'indulgence, ce sera en raison de ses malheurs. Car on a beau nous dire que Grégoras fut avant tout un homme « droit, franc, foncièrement honnête, ayant le culte de l'amitié », son orgueil énorme ne saurait être nié : il pénètre toute son œuvre, il est tout entier dans le moindre billet, il gâte jusqu'aux passages d'enthousiasme naïf où Grégoras est tout à la joie de ses découvertes astronomiques. Je ne sais si M. Guiland n'exagère pas cette fidélité à ses amis dont il fait la grande vertu de Grégoras. Je crains fort qu'elle ne soit en fonction de son orgueil. Ce sont des admirateurs qu'il recherche et qu'il cultive avant tout parmi ses correspondants ; et envers Cantacuzène, il est difficile de voir dans sa tendre affection autre chose qu'une politique flatterie. D'ailleurs, lorsque Cantacuzène l'eut abandonné, Grégoras n'hésita pas à porter contre lui, avec, il est vrai, quelque atténuation dans la forme d'ailleurs assez perfide, l'accusation la plus terrible, et la plus fondée qui soit : Cantacuzène, en devenant l'adversaire de la théologie de Grégoras, est devenu l'auteur de la ruine universelle (*Histoire* XII, 5, 590).

HENRI GRÉGOIRE.

D. C. HESSELING, *La plus ancienne rédaction du poème épique de Digenis Akritas*. Amsterdam 1927, 22 pp., in-8° (extrait des *Mededeelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen, afdeling letterkunde*, Deel 63, serie A, n° 1).

Dans cette très instructive brochure, M. D. C. H. nous met au courant de la « question Digenis Akritas », plus débattue que jamais, et dont la *littérature* devient considérable. C'est un des mérites de M. H. de nous indiquer toutes les publications que ce problème littéraire a suscitées depuis 1897, date de la 2^e édition de Krumbacher.

On a publié, jusqu'à présent, l'épopée byzantine d'après 5 manuscrits, que nous appellerons, si l'on veut bien C, (Cryptoferratensis), T (version de Trébizonde), A (texte d'Andros), E (Escorialensis), P (remaniement du moine Petritzis, 1670). On écarte d'ordinaire, le remaniement de Petritzis. Mais dans quel rapport sont, entre elles, et avec les chansons populaires dites Acritiques, les quatre autres

versions ? Cette question n'intéresse pas seulement les byzantinistes, mais encore tous les historiens « comparatistes » de la littérature. C'est un chapitre du livre, toujours à faire ou à refaire, sur l'épopée. Or, malheureusement, les spécialistes sont loin d'être d'accord. *A priori*, il *devait* y avoir deux systèmes principaux. Pour les uns, l'épopée primitive devait être écrite en langue vulgaire, comme les cantilènes populaires. D'après les autres, le poème primitif était en langue savante. On voit l'intérêt de la discussion pour des hommes comme M. M. Wilmotte, par exemple, partisans de la thèse qui postule des prototypes latins de nos épopées romanes.

M. Hesselting est le principal représentant de la théorie de l'original « savant ».

Avant d'analyser brièvement le petit travail qu'il a consacré à la défense de son opinion, constatons que sur un point au moins, tous les savants s'entendent. Nos quatre versions ne représentent pas quatre façons différentes de traiter un même sujet, mais quatre rédactions d'un poème, quoique les divergences soient telles que la reconstitution de l'archétype est impossible.

M. H. estimait jadis — et cela paraissait en harmonie avec son système — que les versions les plus proches de l'original étaient celles dont la langue était la plus savante. Il reconnaît loyalement aujourd'hui qu'il s'est trompé et que l'Escorialensis, par exemple, dont la langue est très vulgaire, et qui nous présente une rédaction si mutilée, est seul à nous avoir conservé certains passages de l'original. Il rend hommage au livre récent de M. Kyriakidis ⁽¹⁾, le successeur de feu Nicolas Politis, qui lui fait rectifier une ancienne erreur.

M. H., lisant dans l'Escorialensis, 827 sq., que le héros, faisant ses préparatifs pour une première visite à sa belle, arrange sa lyre en y mettant des cordes faites de peaux de serpents, M. H., dis-je, s'était récrié sur l'absurdité de ce passage.

Une lyre agencée de cette manière, disait-il, ne rendrait certainement pas de son ! Et il avait corrigé *ὄφιων* du texte en *ὄτιων* (*ovium*) ; ou plutôt, il avait conjecturé que le scribe de l'Escorialensis avait mal compris *ὄτιων* de son modèle trop savant. Or M. Kyriakidis, par la publication d'une chanson du Pont, dans laquelle Digenis met à sa lyre comme cordes des serpents :

ὄρειδία κόρδας ἔβαλεν - - -

(1) Ὁ Διγενής Ἀκρίτας, Athènes 1926.

a ruiné sinon la théorie, du moins l'argument de M. Hesseling. L'illogique peut être ancien.

M. H. n'en renonce point pour cela à sa conviction première, qui d'ailleurs est partagée par M. Heisenberg, dont nous avons analysé ici même le travail intitulé *Ein angeblicher byzantinischer Roman* (Munich, 1926) (1). Mais M. Heisenberg croit que le premier texte composé en langue savante s'est transmis et déformé par la tradition orale. C (Crypto-Ferratensis) serait la plus ancienne *rédaction* (*Aufzeichnung*). M. Hesseling nie et a raison, selon nous, de nier que C contienne le texte primitif; à la différence des courtes chansons acritiques, le poème, l'épopée, a dû, selon lui être fixé par écrit dès l'origine. Au rédacteur de l'épopée, les chansons populaires ont servi de source, et souvent les auteurs de nos recensions, qui disposaient des mêmes matériaux, c'est-à-dire des chansons vivantes, ont consulté, eux aussi, la tradition orale. M. Heisenberg avait bâti sa théorie sur la comparaison des vv. 2816 du ms de Trébizonde, et de VII, 85 sq. du Cryptoferratensis. En rendant compte de son mémoire dans *Byzantion*, nous avons fait remarquer que ce passage dans le Cryptoferratensis, bien qu'exempt des corruptions qui déparent le ms. de Trébizonde, est loin de présenter un texte irréprochable. Il s'agit, on se le rappelle, des sujets homériques de la décoration du palais de Digénis. Le ms. de Trébizonde avait :

Τοῦ Ἀχιλλέως στέρησιν, τοὺς μύθους καὶ πολέμους
καὶ τοῦ Ἀλδελαγᾶ φησιν τὴν ὀλεθρίαν πάνυ,
Ὀλόπης τε τὴν συμφορὰν, νυμφίους τοὺς καθέκτους,
καὶ ὀδηγίαν θαυμαστὴν, πρὸς Κίinnaμον τὴν τόλμην,
Βελλεροφῶντα κτείνοντα Χίμαιραν τὴν πυρφόραν.

M. Heisenberg n'a pas eu de peine à démontrer que les mots Ἀλδελαγᾶ et Ὀλόπη, qui avaient trompé Krumbacher, étaient de simples déformations de noms classiques fort célèbres. Et il est certain que la clé de l'énigme nous est fournie en grande partie par le Cryptoferratensis.

Ἀχιλλέως ἱστόρησε τοὺς μυθικοὺς πολέμους,
καὶ κάλλος Ἀγαμέμνονος, φυγὴν τὴν ὀλεθρίαν,
Πηνελόπην τὴν σώφρονα, τοὺς κτανθέντας νυμφίους,
Ὀδυσσεῶς τὴν θαυμαστὴν πρὸς τὸν Κύκλωπα τόλμην
Βελλεροφόντην κτείναντα Χίμαιραν τὴν πυρφόρον.

(1) *Byzantion*, II, 1925, pp. 542 sqq.

M. Hesselting pense, comme nous l'avions indiqué, que M. Heisenberg a grand tort de considérer comme satisfaisant et primitif le vers :

καὶ κάλλος Ἀγαμέμνονος...

Il est certainement corrompu et il est impossible d'admettre que le Cryptoferratensis représente l'état primitif du poème.

Voici comment je corrigerais aujourd'hui ce vers, en m'aidant d'ailleurs des très justes observations de M. Hesselting :

τῆς κόρης Ἀγαμέμνονος σφαγὴν τὴν ὀλεθρίαν.

Depuis que le mémoire de M. Hesselting a été publié, M. Paschalis a fait connaître une cinquième version du poème, *Andros II*. On trouvera dans ce tome IV de notre Revue ⁽¹⁾ un article où le savant philologue hollandais assigne à ce nouveau « témoin » de la tradition épique byzantine la place qui lui revient. Quiconque aura lu, et *La plus ancienne version*, et cet article de M. Hesselting, connaîtra l'état présent de la question Digénis.

Henri GRÉGOIRE.

Anastasios ORLANDOS, *Παλαιοχριστιανικαὶ Βασιλικαὶ τῆς Λέσβου*
(Extrait des *Πρακτικά* de l'Académie d'Athènes, 3, 1928, p. 322 sqq.) 11 pages in-8° et 7 illustrations.

Chose curieuse, la Grèce propre était jusqu'à présent le pays qui avait livré le moins de vestiges de monuments de l'architecture chrétienne primitive. L'attention des archéologues s'y était portée presque exclusivement sur les monuments antiques et sur les églises byzantines proprement dites. Et l'on pouvait croire que le sol hellénique était pauvre en basiliques des premiers siècles chrétiens. Or, cette apparence était trompeuse. Les recherches les plus récentes, spécialement celles de M. Orlandos, ont amené la découverte d'un nombre respectable de ces curieuses églises. On en trouvera une liste dans une note de la p. 3 de ce tirage à part, qui nous apporte une publication provisoire, mais déjà très satisfaisante, de deux basiliques de l'île de Lesbos, mises au jour depuis longtemps par les habitants, mais restées inconnues à la science.

La première, au centre de l'île, se trouve près du village d' Ὑψηλομέτωπον ; elle est consacrée à St-Démétrius. La seconde,

(¹) Pages 171 sqq.

sous le vocable de S. André de Crète, a été trouvée à la pointe O. de l'île, près de la côte sablonneuse d'Éresos.

La basilique d'Hypséломéτοπον à la forme d'un rectangle allongé (15 m. 80 × 30 m. 10), partagé en trois nefs par deux rangées de six colonnes (plan, figure 1). La basilique proprement dite est précédée d'un narthex communiquant avec le *naos* par trois portes; l'entrée de ce narthex n'est pas au milieu de la face ouest, mais à droite, c'est-à-dire à l'angle S.O. de la basilique; c'est un porche fermé, avec façade *in antis* (deux colonnes libres). À l'est, l'abside semi-circulaire n'apparaît pas extérieurement, comme dans la plupart des basiliques de la Grèce continentale; mais elle est inscrite dans le rectangle basilical. Entre le mur de fond et l'abside, se trouvent quatre compartiments. On ne sait à quoi servaient les deux compartiments qui se trouvent immédiatement derrière l'abside.

Les bases des colonnes sont en place (fig. 3). Elles portent encore les rainures destinées à l'insertion de chancels. On a retrouvé des fragments des fûts (non cannelés) et des chapiteaux ionisants à croix de formes diverses. L'église avait un étage, ce qui résulte de la découverte de colonnes plus petites avec bases octogonales et chapiteaux ionisants. On a retrouvé aussi des morceaux de chancels, portant le chrisme dans une couronne avec filaments aboutissant à des feuilles de lierre surmontées de croix, un type qui appartient nettement aux VI^e-VII^e siècles (1).

Le sol était couvert primitivement de mosaïques, dont des parties ont été découvertes par l'instituteur de la localité (M. Chaviaridès). Ces mosaïques représentaient des figures géométriques (méandres, astragales) encadrant des champs carrés et rectangulaires occupés par des figures d'animaux (agneaux, paons, canards, dindons, poissons).

M. Orlandos reproduit en minuscules les inscriptions suivantes (1 et 2, p. 6) :

Ἐπὲρ τῆς ψυχῆς Παππικίου πρεσβυτέρου

Et :

Ἐπὲρ εὐχῆς

Ἀνατολίου

καὶ τῆς συμβίου

αὐτοῦ Τρυφένης

καὶ παντὸς τοῦ

(1) J. LAURENT, *Delphes chrétien*, *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1899, p. 254.

οἴκου αὐτοῦ
 ἐψήφωσεν τὸ θυσιαστή-
 ριον· ἰνδς Ης.

M. Orlandos transcrit ce dernier chiffre ζης', et se demande d'après quel système chronologique cette date est formulée. Mais il observe très justement qu'il ne peut s'agir d'une date énoncée suivant l'ère du monde, puisque des dates de cette espèce ne se trouvent pas avant le huitième siècle, et que l'église est du VI^e, d'après le style et l'aspect général. En réalité, M. Orlandos, une fois de plus ⁽¹⁾, a pris pour un ζ' ce qui n'est (après ἰνδ) qu'un signe d'abréviation ou (après Η) une ponctuation ou un ornement. Il faut lire ἰνδ\ικτιῶνος) ὀγδόης, huitième indiction, ce qui ne permet pas de dater le monument.

Quant à la basilique d'Éresos, dont le plan est pareil, mais non identique dans le détail (neuf colonnes, abside trapézoïdale, tour [clocher ? escalier ?] au sud du narthex), ses mosaïques sont remarquables. Cette décoration est réservée à la nef centrale (cf. fig. 5). M. Orlandos la décrit ainsi : « Les mosaïques ont été exécutées d'après un plan homogène, mais par différents donateurs, clercs et laïcs, qui ont chacun assumé la décoration d'une section, ainsi qu'il résulte des inscriptions accompagnant la description de chaque compartiment, où est nommé, chaque fois, un donateur différent. La représentation centrale est entourée d'un large encadrement en forme de frise composée alternativement de rectangles grands et petits. Dans les petits rectangles sont des méandres (ou, aux quatre angles, un oiselet), dans les grands, des paons affrontés s'appêtant à becqueter les fleurs qui les séparent. (fig. 3) ». M. Orlandos ajoute : « L'exactitude du plan, la vivacité du mouvement, l'harmonie du coloris, l'excellente exécution technique (voyez surtout les paons) : tout cela fait de cette mosaïque un des plus beaux monuments chrétiens de l'espèce qui nous aient été conservés ».

Dans deux rectangles, au lieu de paons, sont des inscriptions. Devant la porte centrale ou « royale » qui mène, du narthex dans l'église, on lit :

Ἐπληρώθη τὸ ἔργον ἐπὶ τοῦ
 ὀσιωτάτου ἐπισκ[όπου] ἡμῶν
 Ἰωάννου τοῦ καὶ κ[αρπ]οφορή-
 σαντος.

(1) Cf. *Byzantion*, IV, pp. 454, 455.

Or ce Jean, M. Orlandos l'a immédiatement reconnu, est l'évêque « des îles » qui assista au Concile d'Éphèse de 431, et qui est mentionné encore dans une inscription de Symé, publiée par M. Chavriaras, *Vizant. Vremennik*, XIX (1912), p. 169. On voit par là que l'église et les mosaïques sont du V^e siècle, et que Jean fut l'un des « donateurs ». Le vocable d'André de Crète, donné par les habitants à cette église est donc erroné, puisqu'André de Crète l'hymnographe florissait vers l'an 700.

Je reproduis encore les autres inscriptions de cette église historique :

2. Ὑπὲρ εὐχῆς Τιμησίου κάπαν-
τος τοῦ οἴκου αὐτοῦ ἐποίησα
τὸ διάχωρον ἐκ τῶν τοῦ Θεοῦ.
3. Ἄστερῖα ὑπὲρ
σωτηρίας ἐμαυ-
τῆς καὶ παντός
τοῦ οἴκου μου ἐκ τῶ[ν]
τοῦ Θεοῦ παρέ[σχ]ον.
4. Εὐξάμενος Ἰσίδωρος
ἐψήφωσα διάχωρον ἔν.
5. Τιμαγόρας
πρεσβύτε-
ρος καὶ οἴκο
νόμος ἐποί-
ησα ἀπὸ
καρποφοριῶν.

Deux inscriptions mutilées reproduisent le formule ἐποίησα ou ἐψήφωσα τὸ διάχωρον.

Καρποφορῶ, καρποφορία, ἐκ τῶν τοῦ Θεοῦ, εὐξάμενος, ψηφῶ sont des expressions courantes aux V^e et VI^e siècles. Διάχωρον (au sens de « compartiment ») est un mot nouveau.

Enfin, dans un autre endroit du territoire d'Éresos, à Afendelli près du site antique dit « l'école de Théophraste », M. Orlandos a découvert une nouvelle basilique, qu'il a fouillée tout récemment ;

dans un pavé en mosaïque découvert à 1 m. 50 de profondeur, il a lu cette inscription



Ὀνήσιμος παλατεῖνος
 καὶ ἀπ' ἐγδίκων ἐκέντησεν τὸ
 θυσιαστήριον καὶ τὸ ἐν βασιλικόν.

que je daterais de la fin du IV^e siècle ou du début du V^e. Je reproduis ici le fac-simile de ce texte que m'a aimablement envoyé M. Orlandos. Il est remarquable à plusieurs égards. Paléographiquement, il nous offre un bel exemple de ligatures complexes (cf. l. 2) ; il confirme le sens de *κεντῶ* « orner de mosaïques », que nous avons découvert il y a quelques années ⁽¹⁾ ; et il nous présente, pour la première fois, le mot *βασιλικόν* au sens de « nef d'église ». *Τὸ ἐν βασιλικόν* signifie évidemment l'une des nefs.

Notons enfin qu'aucune croix, chrisme ou croix monogrammatique n'accompagne les inscriptions (il est vrai que, sur les pavements, on évitait ces signes sacrés), et que sur neuf noms figurant dans ces textes, huit n'ont aucune caractéristique chrétienne, et cela, plus d'un siècle après la paix de l'Église. On voit par là que l'absence de « noms chrétiens » ne peut être invoquée contre la « christianité » des célèbres inscriptions de Théra avec la formule *ὁ ἄγγελος τοῦ δεῖνα*.

Il est inutile d'insister sur l'importance des monuments découverts par M. Orlandos ⁽¹⁾.

Henri GRÉGOIRE.

⁽¹⁾ Cf. H. GRÉGOIRE, *Recueil des Inscr. gr. chrét. d'Asie Mineure*, n° 93 (bibliographie et commentaire).

⁽¹⁾ Certaines inscriptions de la première basilique d'Éresos avaient été publiées, nous dit M. Orlandos lui-même, par M. Em. David dans la *Néα Ἡμέρα* de Trieste. Elles avaient naturellement échappé à tout le monde.

Michel PSELLOS, *Chronographie ou Histoire d'un siècle de Byzance* (976-1077). t. II, texte établi et traduit par Emile RENAULD (= Collection byzantine, publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé). Paris, *Les Belles Lettres*, 1928.

En rendant compte du tome premier de cette édition, nous avons relevé un certain nombre d'erreurs dans la constitution du texte et surtout dans la traduction. M. Emile Renauld, dans un appendice au tome II, a bien voulu admettre la plupart de nos observations. Cette bonne grâce m'encourage à lui en présenter d'autres sur la deuxième partie de l'*Histoire d'un siècle*. Je m'empresse de dire que ce tome second est, tout au moins ce en ce qui concerne la traduction, meilleur que le premier. Certes, la version est toujours bien embarrassée; les notes n'éclaircissent pas grand'chose; un trop grand nombre d'entre elles ne sont qu'un prétendu « mot à mot »; les « sources » et allusions littéraires et philosophiques sont bien rarement relevées. Mais le traducteur a su éviter, plus souvent que dans son premier volume, les contre-sens criants, et l'impression qui domine chez son lecteur est une impression de gratitude.

Voici les passages que j'ai notés comme peu satisfaisants, soit au point de vue du texte, soit au point de vue de la version.

P. 1, ch. LXXVI. Ἀπὸ σημείου ἀρξάμενος καὶ κατὰ βραχὺ προῶν καὶ τοὺς βαθμοὺς βραβεύμενος, ἕως δὴ πρὸς τὸ κεφάλαιον τῆς στρατηγικῆς ἀπήντησε τάξεως. Il s'agit de la carrière de Georges Maniakès. Renauld : « Il a débuté comme à un signal, et peu à peu, il a avancé, réglé dans ses échelons etc... ». Traduire : « Il a commencé sa carrière militaire comme un coureur à la borne même du départ, et il a reçu ses grades comme le prix de son mérite ».

P. 1, ch. LXXVI, l. 13. Entendez : « de jeunes chefs, d'autre part, se tenaient à ses côtés, lui faisant prendre non la voie qu'il aurait fallu, mais celle qui menait et pour nous et pour lui, à l'adversité ».

P. 2, LXXVIII, traduction : lire dans <ces> contrées.

P. 2, LXXXI, une nuance essentielle est oubliée. Renauld : « Loin de lui expliquer clairement qu'il est venu porteur d'un message de paix, il ne souffle même pas mot de sa venue ». Entendez : « Il ne le fait pas informer d'avance qu'il est venu porteur d'un message de paix et ne l'avertit même pas préalablement de son arrivée ».

P. 3, LXXXIII, l. 11. Renauld : « Il donne comme chef aux troupes non un guerrier des plus valeureux, mais un homme qui lui était dévoué, un eunuque, *qui n'était arrogant absolument avec personne* ». Le texte porte... οὐδενὶ τῶν πάντων σεμνολογούμενον, ce qui veut dire « un homme qui n'avait de prestige aux yeux de personne ».

P. 5, LXXXIV. Mort de Maniakès.

Le rebelle, se sentant blessé mortellement, veut retourner vers les siens. Il s'écarte un peu de l'armée impériale où il jetait le trouble, mais il ne peut diriger son cheval et tombe... Ἐπειρᾶτο μὲν ἐπὶ τὸν οἰκειὸν ἐπανιέναι χάρακα, καὶ βραχὺ δὴ τι τῶν στρατευμάτων ἀπῆγεν ἑαυτόν. Renauld (l. 18-19) : « Il tenta de retourner à son camp et il se rapprocha un peu de son armée ». Entendez : « il se retira à quelque distance de l'armée (impériale). »

P. 6, LXXXVI, l. 16. Ἐκεῖνος μὲν οὖν οὕτω δὴ τὰ μὲν παθῶν, τὰ δὲ καὶ ποιήσας τῶν κατηγορίαν ἐχόντων, τοιοῦτο δὴ τέλει τὸν βίον κατέλυσε. Renauld : « Maniakès donc, après avoir, d'une part, subi de mauvais traitements, et d'autre part, commis des actes répréhensibles... ». Naturellement, il faut rattacher les mots τῶν κατηγορίαν ἐχόντων aussi bien à τὰ μὲν παθῶν qu'à τὰ δὲ καὶ ποιήσας et traduire : « ayant été la victime, mais aussi l'auteur, d'actes coupables ». Psellos condamne une fois de plus, les maladroits qui avaient poussé Maniakès à la révolte.

P. 8, XC, 3. Les barques russes trompant la vigilance des garde-côte. Τοὺς πόρρωθεν ἀνείργοντας ne veut pas dire « ceux qui de loin les contenaient », mais « ceux qui depuis longtemps les contenaient ». Le mot ἀχλύς ne signifie pas « inquiétude ».

P. 8, XCI, 7. Constantin, le dernier empereur de la dynastie macédonienne est mort, et avec lui τὸ εὐγενές κράτος.

Texte : Καὶ ἐπ' ἐκείνῳ ὁ ἀδελφὸς Κωνσταντῖνος τὸ λαχὸν αὐτῷ τοῦ αἰῶνος μέρος πεπλήρωκεν, ὃ τὸ εὐγενές κράτος ἀπεληλύθει. Il y a certainement une faute dans ce texte. La correction la plus simple est : πεπλήρωκεν, <έν> ᾧ τὸ εὐγενές κράτος ἀπεληλύθει, « dans la personne duquel l'empire légitime avait disparu ».

On pourrait aussi songer à πεπλήρωκεν, ᾧ τὸ εὐγενές κράτος <συν>ἀπεληλύθει, ou même à ὃ <τε> τὸ εὐγενές κράτος ἀπεληλύθει. Mais la conjecture de M. Renauld <δι'> ὃ, n'est invraisemblable, ni « good greek ».

P. 9, XCI, 13. Εἰς ἄσημόν τινα τὸν Μιχαήλ τὸ κράτος μετέπεσεν. R. : « L'empire tomba aux mains de quelque obscur Michel ». Non,

mais : « l'empire tomba aux mains de Michel, homme obscur ou sans valeur ».

P. 9, XCI, 16. ὕλοτομήσαντες ἄνωθεν. Entendez : « Ayant, depuis longtemps, fait les coupes de bois nécessaires ». Ἄνωθεν comme πόρρωθεν, est constamment employé par Psellos au sens de πάλαι.

P. 10, XCIII, 1. 12. Même observation. Ἐπ' αὐτοῦ δὴ τοῦ λιμένος βραχὺ τι ἄνωθεν τῆς νυκτὸς ναυλοχεῖ signifie : « L'empereur commence par attendre à l'ancre dans le port même dès la nuit ».

P. 13, XCVII. Il y a trois espèces de caractères. Les uns sont inquiets et s'alarment facilement. Les autres, optimistes par insouciance naturelle et goût du plaisir, refusent de s'inquiéter et prévoient toujours des événements favorables. Les âmes d'élite ne vivent ni dans des craintes perpétuelles, ni dans un optimisme béat. Mais ces âmes sont rares au siècle où nous vivons. Et pratiquement, les « meilleurs » sont encore ceux qui, inquiets de l'avenir, savent prendre à temps les mesures nécessaires pour parer aux dangers. Or, le texte (l. 9) introduit le développement relatif aux insoucians par ces mots : οἱ δὲ χρηστότεροι. M. Renauld les rend par « ceux qui sont simples » ; soit ; on pourrait corriger οἱ δ' ἀχρηστότεροι. Car c'est dans cette catégorie que Psellos range les esprits inférieurs, comme celui de Constantin IX.

P. 16, CII, 22. Les Macédoniens de Constantinople forment une population de redoutables révolutionnaires. Ἄνδρες δεινοὶ τὰς γνώμας, dit Psellos. Renauld : « des hommes à l'esprit étonnant ».

P. 17, l. 19. Προκαταλαμβάνω signifie simplement « surprendre, devancer » (cf. p. 18, l. 21).

Page 32, CXXIX, 3. Constantin Monomaque, malade, a beaucoup de peine à se tenir debout. Mais il ne renonce pas à paraître en public ; il tient à figurer dans les processions impériales. Ἄλλ' οὖν τέχνη τις ἢ ἵππικὴ ἐκεῖ ἐκεῖνον τῆ ἔδρα συνήρμοζε καὶ συνέπλαττε. Phrase peu claire, dit justement M. Renauld, qui traduit : « Cependant, un certain art, celui du cavalier, l'ajusta et l'arrangeait, là-même sur sa selle ». Le sens est évidemment celui-ci : « il n'y avait qu'un art qui fût capable de le mettre d'aplomb et de le faire tenir sur son séant, c'était l'art... hippique », jeu de mots sur τέχνη.

P. 41, CXLIV, 5-6. Le bouffon Romain Boïlas (nous connaissons son nom par Zonaras) fait les délices de Zoé et de Théodora comme de Constantin IX. Il a imaginé de raconter aux vieilles impératrices

qu'il est le fils de Zoé et qu'il a assisté, jadis aux couches de la cadette, *παρὰ μὲν τῆς μείζονος τετέχθαι διύσχυρίζετο. τὴν δὲ νεωτέραν τεκεῖν ἀρρήτους ἕρκους ἀπώμνυτο, ὡς συμπεσοῦσης οὕτω τῆς γενέσεως, καὶ ὥσπερ ἀναμιμνησκόμενος ὅπως ἀποτεχθεῖη, τὰς τε ᾠδῖνας συνεῖρε καὶ τῆς μητρώας θηλῆς ἀναισχύντως ἐμέμνητο· μάλιστα δὲ τὸν τῆς Θεοδώρας τόκον κατέλεγεν ἀστειότατα, ὅτι τε εἴποι ἐγκυμονουμένη αὐτῷ καὶ ὅπως ἀποτεχθεῖη.* Cette ridicule histoire n'a de sel que si, dans la fiction du bouffon, sa naissance, évidemment clandestine, a coïncidé à peu près avec les prétendues couches de Théodora. M. Renauld rend ce conte peu intelligible en traduisant les mots *συμπεσοῦσης οὕτω τῆς γενέσεως* : « Sa naissance, selon lui, était arrivée aussi ». Il faut entendre : « Sa naissance ayant eu lieu vers le même temps ».

P. 41, CXLV, 13. Le même personnage s'éprend de la maîtresse de l'empereur, et celle-ci ne demeure pas indifférente à sa passion. Mais elle sait cacher son jeu, tandis que Romain, le comédien, se trahit. C'est même la seule occasion où il ne réussit pas à feindre, à jouer la comédie : *ὁ δὲ οὐκ εἶχεν ὅπως τοῦτο μόνον ὑποκριθεῖη.* M. Renauld n'a pas rendu *μόνον* ; et par conséquent il a méconnu le vrai sens du passage. L. 15, *ἐγκρατῆς τοῦ ἔρωτος* ne signifie pas « maître de sa passion », mais au contraire, « maître de l'objet de son amour ».

P. 43, CXLVII, 12. Constantin, que Romain a voulu assassiner, est convaincu de l'innocence de son favori. D'après lui, Romain est un simple qui a dû être le jouet de conspirateurs. L'empereur l'interroge avec bonté : *Σοὶ μὲν ἐλευθέρα, φησὶν, ἡ γνώμη παντάπασιν. Οἶδα γὰρ σου τὸ ἀπλοῖκόν καὶ ἐλεύθερον· ἀλλὰ μοι λέγε, τίνες οἱ πρὸς τὴν ἄτοπον γνώμην σε συνελάσαντες; τίς ἐκλεψέ σου τὸ ἄπλαστον φρόνημα; τίς ἐσύλησέ σου τὸν ἀπερίεργον νοῦν;* M. Renauld traduit la première phrase : « Tes sentiments sont libres, dit-il, absolument, je connais en effet ton humeur simple et indépendante ». Le sens est naturellement : « Ton cœur est innocent, dit-il, dans tous les cas ; je sais ta simplicité et ton innocence ». Ἐλευθερία se trouve avec le sens d' « innocence », p. 44, CXLIX, 3, où la phrase n'est nullement obscure comme le dit M. Renauld.

P. 75, VIII, 16. Le ministre Léon Paraspondyle choque tout le monde par son manque de souplesse. Il affecte une rigidité, une

impassibilité qui convient peut être au philosophe, mais non à l'homme politique. Car, dit Psellos, il y a trois sortes d'âmes. Celles qui se sont tout à fait détachées du corps peuvent cultiver l'impassibilité absolue (τὸ ἀπαθές); celles qui se résignent à vivre avec le corps donnent parfois dans l'excès opposé, elles sont la proie des plaisirs (φιλοσώματος καὶ πολυπαθής). Mais il y a un juste milieu entre ces deux extrêmes, c'est l'attitude qui convient aux politiques. Εἰ μὲν γὰρ τὴν μέσην σταῖσα ζωὴν μεγαλοπαθής τε καὶ πολυπαθής, ὥσπερ ἐν κύκλῳ τὸ ἀκριβές κέντρον αἰροῖτο, τὸν πολιτικὸν ἀπεργάζεται ἄνθρωπον, οὔτε θεία τις ἀκριβῶς γενομένη ἢ νοερά, οὔτε φιλοσώματος καὶ πολυπαθής. M. Renauld a traduit ainsi cette phrase : « Se constituant une vie moyenne, l'âme, quoiqu'éprouvant de grandes et nombreuses affections, préfère comme dans un cercle, occuper le centre exact; alors elle fait l'homme politique, sans être exactement ni divine, ni spirituelle, ni amie du corps et remplie de passions ». Il est clair que les mots μεγαλοπαθής τε καὶ πολυπαθής sont corrompus. Il faut lire : εἰ μὲν γὰρ τὴν μέσην σταῖσα ζωὴν μεταξὺ ἀπαθοῦς τε καὶ πολυπαθοῦς et traduire : « Si l'âme s'en tenant à une vie qui soit à égale distance de la vie impassible et de la vie livrée aux passions se place comme au centre exact d'un cercle, elle fait l'homme politique... ».

P. 81, l. 5 (traduction) : Acarniens (sic) : lire Acarnaniens.

P. 85, V, l. 9. Les généraux, mal traités par Michel VI, retournent chez eux. Mais étant tous Orientaux, c'est-à-dire commandants des thèmes d'Anatolie, ils étaient voisins des uns des autres et pouvaient se réunir facilement. Ce qu'ils firent (à Gournaria en Paphlagonie) le 8 juin 1057. Ἐπεὶ δὲ ξυνέθεσαν πρὸς ἀλλήλους ὁ καὶ βεβούληντο, βραχέα δὴ ἅττα τῷ βασιλεῖ καθωμιληκότες ἐπ' οἴκου ξύμπαντες ἀνεχώρησαν· ἐϋοὶ δὲ ὄντες καὶ ὡς ἀληθῶς πρόσσυγοι, ἐκ βραχέων τῶν διαστημάτων ἀπ' ἀλλήλων διειστήκεισαν...

M. Renauld, chose étrange, n'a pas compris ἐϋοὶ. Voyez sa version : « Au matin, exactement aux premiers rayons du soleil, ils ne se trouvaient séparés les uns des autres que par de courtes distances ».

P. 88, titre, lire συμβουλίων au lieu de συμβουλῶν.

P. 120. La traduction du chapitre LX est pleine de méprises, et même tout à fait inintelligible par endroits. Isaac Comnène révoque les donations de son prédécesseur Michel. Mais il ne s'en tient pas là,

« il franchit d'un bond cette limite » et détruit, en général, toute son œuvre. Ὑπεράλλεται καὶ τουτοὶ τὸν καιρὸν est clair, καιρός ayant souvent le sens de « terme, limite ». M. Renauld : « il saute aussi cette occasion favorable » ; il note : « Psellos veut dire que le prince, dans sa hâte de tout réformer, n'attend pas l'occasion favorable aux réformes ». Plus loin, on voit comme l'empereur revisera les mesures prises non seulement par Michel, mais en général par ses prédécesseurs, considérant à cet égard leurs règnes en bloc, littéralement, confondant les limites des règnes (ἐπισυνάπτων ἀλλήλοις τῶν βασιλείων τὰ πέρατα). C'est bien βασιλείων qu'il faut lire, non βασιλέων ou βασιλείων qui n'ont point de sens. Ligne 15, Psellos fait de l'esprit. On connaît l'expression proverbiale (cf. *Thesaurus*) οὐδὲ πυρφόρος ἐλείφθη, « il n'est même pas resté un porteur de feu », à propos d'une extermination totale. Or dans ce dicton le mot πυρφόρος, désigne, paraît-il, « celui qui apporte le feu pour le sacrifice », et M. Renauld a bien vu que Psellos pense aux moines. Mais sa traduction ne rend pas du tout l'humour pédant du passage. L'empereur « massacre tout, et dans ce massacre, les modernes πυρφόροι n'ont pas été épargnés ».

P. 121, LXII. Isaac Comnène veut tout réformer en un seul jour. Et pourtant, le Créateur lui-même... Ἄλλ' ὁ μὲν Θεὸς τῷ δημαγωγῷ Μωϋσῆ εἰσῆκται ἐν ἕξ ἡμέραις τὸν κόσμον δημιουργῶν, ἐκεῖνος δὲ εἰ μὴ αὐθημερόν πάντα ποιήσειεν, οὐκ ἀνεκτὸν ἐλογίζετο. « Mais, alors que Dieu s'est présenté au conducteur des peuples Moïse comme créateur du monde en six jours ». Tout le monde sait la fonction du datif avec le parfait passif, et qu'il faut traduire : « Mais alors que Moïse (l'auteur de la Genèse) nous présente Dieu comme ayant créé le monde en six jours ».

P. 123, LXV. Isaac Comnène exile et emprisonne Michel Cérulaire. Psellos, prudemment, dit que l'empereur et le patriarche avaient chacun des torts. L'un (Cérulaire) avait « commencé », l'autre, à la fin, s'était, contre les canons ecclésiastiques, débarrassé d'un patriarche comme on dépose un fardeau importun. La phrase est très claire : elle n'est ni « incorrecte, ni altérée ». Εἰ γὰρ τις βούλοιο ἀμφοῖν διαιτᾶν, τὸν μὲν τῆς ἀρχῆς καταϊτιάσαιτο, τὸν δὲ τῆς τελευτῆς ἐπιμέψαιτο καὶ ἐπεὶ τοῦτον ὥσπερ ἐπωμάδιον ἄχθος ἀπεφορτίσαιτο. M. Renauld traduit : « Si quelqu'un, en effet, voulait décider de la querelle entre les deux personnages, il accuserait l'un du début de l'affaire et à l'autre il en reprocherait le

dénouement, même après avoir soulagé ce dernier de ce qui pèse sur lui comme un fardeau ».

P. 124. L'admirable portrait du patriarche Constantin Likhoudès n'est pas rendu avec toute l'exactitude désirable. Constantin unissait la fermeté du prélat à l'habileté du politique, et cet heureux mélange faisait qu'il était propre aussi bien à la sévérité qu'aux accommodements : τῷ δὲ ἡ κρᾶσις τοῦ βίου πρὸς πᾶσαν ἀκρίβειάν τε καὶ οἰκονομίαν. M. Renaud : « La constitution de sa nature a suffi à tout exactitude et à toute direction » (l. 14). Constantin est à l'aise dans les deux attitudes. D'autres, confondent l'énergie avec les violences verbales, les criaileries, et les concessions opportunes avec l'hypocrisie. Tel n'est pas Constantin, qui trouve dans son caractère les ressources nécessaires à ce double rôle (l'ἀκρίβεια et l'οἰκονομία) : οὐ γὰρ τὰ μὲν στομούλλεται, τὰ δὲ ὑποκρίνεται, ἀλλὰ μιᾷ ποιότητι χρώμενος ἑκατέρω τῶν βίων ἀρκεῖ. Il est impossible de retrouver cette idée dans la version de M. Renaud : « On ne le prend pas ici à bavarder, et là, à jouer un rôle ; mais, par la mise en œuvre d'une unique qualité, il suffit aux deux vies ». Plus loin, Psellos vante la douceur ferme et la dignité souriante du prélat politique (μετὰ τοῦ στιβαροῦ ἤθους καὶ τῆς μειδιώσης σεμνότητος¹). Aussi, dit-il, toute son existence a-t-elle été pleine d'autorité : jadis sa vie militaire et sa vie politique, à présent son rôle tout de majesté et d'affabilité. En effet, avant de devenir patriarche, Constantin avait fait une brillante carrière militaire et politique. M. Renaud, faute d'entendre le mot τεθάρρηκε (« se confia » pour fut confié) et les particules ἐκεῖ et ἐνταῦθα, méconnaît le sens de tout ce passage⁽¹⁾. Il va de soi qu'il faut garder αὐτὸν avec τεθάρρηκε (M. Renaud corrige en αὐτοῦ !). Les « fonctions » sont personnifiées : elles ont confiance en Constantin pour les exercer, et Psellos construit θαρρεῖν avec l'accusatif de la chose ou de la personne à qui l'on se fie. Il parle plus loin de « se confier à la mer » (θαρρεῖν πέλαγος).

P. 128, LXXII. L'empereur Isaac Comnène fait la chasse aux grues. Il ne renonçait pas à atteindre cette espèce d'oiseaux, lorsqu'ils volaient au plus haut des airs, mais il les abattait même à cette hauteur : περὶ δὲ τὴν τῶν γεράνων θήραν καὶ μᾶλλον ἐστρέφετο, καὶ τὸ γένος αἰθεροδρομούσας οὐκ ἀπεγίνωσκεν,

(¹) Voici comment il traduit : « si bien que toute sa vie inspirait la confiance, ici sa vie militaire, sa vie politique, là sa magnificence, son affabilité ».

M. Renauld : « Il ne manquait pas de reconnaître au plus haut des airs ce genre d'oiseaux ».

P. 130. LXXVI. L'empereur Isaac Comnène, qui s'est refroidi à la chasse, regagne le palais des Blachernes, où il se sent plus à l'aise. Καὶ αὐτίκα τῆς βασιλείου ἐπιβὰς τριήρους ἐν Βλαχέρναις καταίρει, καὶ τῶν ἀνακτόρων ἐντὸς γεγονῶς ῥάων τε γίγνεται, καὶ ἐπιτροφᾶ τῷ καιρῷ, γλωττηματικώτερον ὁμιλήσας καὶ τοῦ συνήθους πλέον χαριεντισάμενος.

M. Renauld : « Aussitôt, il monte sur la troisième impériale et débarque aux Blachernes. Une fois à l'intérieur du palais, il se sent plus à l'aise et il se réjouit de cet état de choses ; il se met à parler un peu provincial et à faire de l'esprit plus que de coutume ». Si les historiens tiraient de cette traduction ce détail qu'Isaac Comnène aimait à patoisier, ils auraient tort. Le texte veut dire simplement qu'Isaac se montre plus loquace que de coutume. Psellos a dit plus haut (chapitre XLIX) que cet empereur ne parlait guère. Il se bornait à signifier sa volonté par des signes de tête et des gestes de la main.

P. 131, LXXIX, l. 6. Autour de l'empereur malade, sa femme et sa fille s'empressent. Celle-ci a été prématurément consacrée au Seigneur et tonsurée ; mais elle est belle encore, « ambrée et rousse », et son habit religieux relève ses charmes en les sanctifiant (τῷ σχήματι κατασεμνύνουσα). M. Renauld traduit τὸ σχῆμα par « sa démarche majestueuse ».

P. 135. LXXXVII, l. 9. Constantin Ducas, modeste, ne songe pas à l'empire, mais les autres y songent pour lui. « Les paroles de tous volaient vers lui... » C'est naturellement une allusion aux ἔπεα πτερόεντα. Il faut corriger ἐπέποντο en ἐπέτοντο, ou si l'on adopte ἐπέπτοντο de Sathas, prendre cette forme comme l'aoriste de ἐπιπέτομαι. M. Renauld traduit « s'échauffaient » (de πέπω?).

P. 136, LXXXVIII. Le chapitre est très important parce qu'il précise les circonstances dans lesquelles, lors de la sédition d'Isaac Comnène, Constantin Ducas avait acquis certains droits au trône, droits que lui reconnaîtra Isaac, malade et poussé à l'abdication par le bon Psellos. Il n'y a aucune contradiction entre le ch. V (p. 85) et notre passage. Au ch. V, Psellos dit que Isaac refusa d'abord le choix de l'armée qui s'était porté sur lui. De même, au ch. LXXXVIII : Ὁπηνίκα κρίσις ἐγεγόνει τοῦ τῶν στρατιωτῶν καταλόγου, καὶ τῶν ἄλλων ὁ Κομνηνὸς προτετίμητο, αὐτὸς δὲ

οὗτος ὁ ἐπὶ τῷ κράτει κριθεὶς ἐκείνω τῆς ἡγεμονίας παρεχώρει μετὰ τὴν κρίσιν, ἀλλ' ἀπεωθεῖτο καὶ γνώμη καὶ χειρὶ· οὕτω δὴ καὶ τοιαύτην κρίσιν προσγενομένην αὐτῷ καὶ οὐδ' ἄν ὅλως οἱ τηνικαῦτα συνεληλυθότες ὁμογνωμονήκεσαν εἰς τὸ ἔργον, εἰ μὴ μέσον οὗτος παρεντεθείς τῷ καθ' ἑαυτὸν ἀξιόματι ξυνεδέσκει τὴν βουλήν. Je traduis : « Lorsque les cadres de l'armée procédèrent à l'élection et que Comnène fut préféré aux autres, Comnène lui-même, choisi pour l'empire, après l'élection, céda la direction à celui-là (Constantin Ducas). Mais Constantin repoussait, de la pensée et de la main, une telle désignation, qui lui venait dans ces conditions. Et l'assemblée n'aurait pu se mettre entièrement d'accord sur cette affaire, si Constantin, n'avait employé son autorité à conclure la délibération ». M. Renauld, en se trompant sur le sens du pronom, écrit : « Cet homme (Ducas) qui avait été désigné, du commandement en faveur de Comnène ». C'est exactement le contraire qui s'est passé. Ducas n'a pas accepté le choix fait par Comnène, parce qu'il voulait respecter la décision de l'armée.

P. 138, XCI. Renauld : « Mais l'empereur, lui, saurait que je faisais équilibre à ce qui penchait trop d'un côté, que je contribuais à la marche des événements suivant la voie droite ». Cela est intelligible, et le texte, pourtant, est très clair. Αὐτὸς δ' ἄν εἰδείη ὁ βασιλεὺς ὡς πρὸς μὲν τὸ ἀντίρροπον ἀντίρροπος ἦν, συνεπεκούρουν δὲ φερομένοις τοῖς πράγμασιν κατ' ὀρθόν.

« L'empereur lui-même doit savoir que j'ai combattu les tendances qui lui étaient contraires, tandis que je secondais de toutes mes forces celles qui lui étaient favorables ».

P. 148, XXI. Constantin Ducas associe à l'empire son fils aîné Michel, après lui avoir fait passer un examen d'aptitude. Ἐρωτᾷ τοῦτον τομὴν πολιτικῆς ὑποθέσεως, ὁ δὲ καὶ διαγινώσκει τὸ ζήτημα καὶ ἔννομον ποιεῖται ἀπόφασιν. « Il lui demande de trancher une question de droit, et le prince juge l'affaire et rend une sentence conforme aux lois ». Sur le sens de πολιτικὴ ὑπόθεσις, cf. chap. II (p. 139) ; τομὴ est une expression byzantine courante signifiant « décision, sentence ». M. Renauld traduit : « Il lui demande son avis sur une séparation des principes du gouvernement (littéralement, sur le partage de la matière politique !) ».

P. 148-149, XXII. Conspiration contre Ducas. La flotte com-

mence le mouvement, tandis que les conjurés restés à terre ne se montrent pas d'abord, οἱ δὲ ἀπὸ γῆς καθειστήκεισαν ἀπρεπεῖς. Renauld : « Les autres, sur terre, se comportent d'abominable façon » (1).

P. 150, XXV. Une curieuse anecdote. Psellos annonce à l'empereur la mort d'un personnage. L'empereur se réjouit. Psellos s'étonne et lui demande la raison de sa joie. « C'est que, dit l'empereur, beaucoup de gens m'avaient dénoncé cet homme ». Psellos, craignant que l'empereur ne se laissât entraîner par la violence de ses sentiments et n'encourût la colère divine, lui répliqua : « Puisqu'il est mort, que l'accusation meure aussi : *de mortuis nihil nisi bene* ». Tel est le sens de ce passage. M. Renaud l'a singulièrement méconnu : « Un quidam de la cité lui ayant un jour annoncé ma mort (la mort de Psellos !) » et le reste à l'avenant. Le texte porte : Θάνατον δέ μου τῶν πολιτῶν ἐνός αὐτῶ ἀπαγγείλαντος, περιχαρῆς ὄφθη γενόμενος...

Page 151, XXIX εἴ τι ἐπὶ τῆς ἀρχῆς παρεφθέγγατο. Le sujet du verbe est Constantin. Psellos se dispose à rapporter quelques-uns des mots de l'empereur. M. Renauld n'a pas compris : « Touchons donc aussi un mot de quelques anecdotes relatives à son règne ».

P. 154, ch. IV, l. 13-15. Je ne connais pas de δὲ ayant la « valeur byzantine » de δὲ. Il faut écrire, tout simplement : ἐγὼ γὰρ ταῦτα συγγράφων — ἦν δὲ ἀδελφὸς τοῦ ἐκείνης πατρὸς ἐκ πνευματικῆς διαθέσεως, καὶ με ὑπὲρ πάντας ἐθείαζέ τε καὶ ἐξεθείαζεν — ἐφ' ἐνός γοῦν αὐτῇ τῶν καιρῶν, etc...

P. 155, ch. V, l. 15. Au lieu de : « que je ne chercherais pas à la persuader par mes paroles », il faut naturellement écrire : « que, si je parlais ainsi, je ne la persuaderais pas ».

P. 155, ch. VI. Eudocie, veuve de Constantin Ducas, explique à Psellos qu'elle doit se remarier pour tenir tête aux dangers extérieurs. Πῶς οὖν τὰ δεινὰ σταίη τοῖς πράγμασιν ; « Comment donc arrêter les malheurs qui menacent l'Etat ? » Cet emploi de στῆναι est classique (οὐ δεινὸν μὴ ἐν ἐμοὶ στῆ τὸ κακόν, Platon, *Apologie*).

(1) On pourrait prendre ἀπρεπεῖς au sens d'ἀφρανεῖς, mais il faut sans doute corriger ἀπρεπεῖς en εὐπρεπεῖς : « tandis que sur terre, les conjurés se préparaient ».

M. Renauld corrige fort inopportunistement οὖν en οὐ et traduit : « Comment le malheur ne *fondrait-il* pas (!) sur l'empire ? »

P. 158, ch. XII. « Obstruer la sortie des ennemis ». Renauld. Non, mais « arrêter l'assaut des ennemis », ἀποφράττειν τοῖς πολεμίοις τὴν ἔφοδον.

P. 165, XXIX. L'impératrice Eudocie abandonnée par son fils Michel, craint pour sa vie et se réfugie dans un souterrain. Καθρατή est une faute d'impression pour καθεκτή. Sens : « Personne ne pouvait plus retenir l'impératrice ; enlevant son diadème, elle se précipite, etc... » M. Renauld : « L'impératrice, en vérité, n'était plus maîtresse d'elle-même ; arrachant son voile d'autour de sa tête, elle se précipite, etc... ».

P. 170, XL. Andronic et Crispin défont l'armée de Romain Diogène. Un cavalier amène au général en chef un captif qu'il déclare être un prisonnier de marque, et qu'il a trouvé nu dans un fourré : c'est l'Arménien Chatatoure. Andronic, reconnaissant qu'il avait dit vrai, se réjouit d'une telle capture. Le texte porte ὡς δὲ διόντα ἐγνώρισεν ὁ Ἀνδρόνικος Il faut évidemment corriger ὡς δὲ δὴ ὄντα ἐγνώρισεν « lorsqu'il reconnut que c'était vrai ». La correction διόντα de Sathas, acceptée par M. Renauld, ne donne qu'un sens peu satisfaisant ; R. traduit : « Quand Andronic eut connu celui qui lui racontait son aventure ».

P. 171, XLII. Τὸ μὲν οὖν μέχρι τοῦδε εὐδρομος ἡμῖν ὁ λόγος, καὶ διὰ λείας φέρων καὶ βασιλικῆς ὁδοῦ, ταῦτα δὴ τὰ θεολογικὰ ῥήματα. M. Renauld : « Jusqu'ici notre récit a marché sans embarras, conduisant [le lecteur] par une route bien unie, la route impériale ; ce sont là paroles de théologiens ». M. Renauld trouve la phrase obscure et propose en note une explication bien alambiquée. En réalité, rien n'est plus simple. Psellos veut dire « jusqu'ici j'ai raconté les faits sans embarras, et mon récit a suivi la route unie et royale, pour parler comme les théologiens ». En effet, il est question dans l'Écriture (au livre des *Nombres*) de la « route royale », et plus d'un écrivain ecclésiastique s'est servi de cette expression biblique. C'est Eusèbe, dans sa *Vie de Constantin*, qui est la source directe de Psellos, parce que c'est lui qui a ajouté à βασιλική l'adjectif λεία. Cf. *Thesaurus*.

P. 175, VI, II. Le double jeu de mot sur κῦβος et sur εἰδῶς n'est pas rendu. L'empereur ne connaît d'autre « jeu de dés » que le cours des choses, dont il sait que c'est un vrai jeu de hasard

(κυβεία); et d'ailleurs, en fait de *dés*, il ne s'intéresse qu'au *cube* géométrique, à la « géométrie de Platon ».

P. 177, IX. « Mais, en abrégant mon récit, j'ai omis bien des choses, par exemple, l'amour de ce prince pour sa femme, le bel enfant qu'il avait eu d'elle, etc. » : τὸ περὶ τὴν γυναῖκα φίλτρον, οἶον ἐξ ἐκείνης ἀποτέκoi παιδίον, etc... Contre-sens bizarre dans la traduction Renauld : « par exemple, son amour pour sa femme, amour tel qu'il engendra d'elle un enfant » (!)

P. 178, XII, l. 15-16. Portrait de Constantin, fils de Michel Ducas. Καὶ τὼ χεῖλη λεπτῶ τε τούτῳ, καὶ βλέπων ἡδὺ καὶ ἀτάλλων ἡδύτερον etc... Le ms porte βλέπον et ἀτάλλον, mais les deux corrections s'imposent et donnent un sens excellent. « Ses lèvres sont minces; il vous regarde avec douceur et gambade (ou caresse) avec plus de douceur » ... Inutile d'insérer τὸ ὄμμα avant βλέπων et surtout de « corriger » ἀτάλλον en ἀγγέλων.

P. 179, XIII, 13. Εἰ μὲν οὖν περαιτέρω τῆς καθεστῶσης ἡλικίας προβῆσομαι, « si je dépasse l'âge que j'ai actuellement » et non « si j'avance davantage dans l'âge qui m'a été dévolu. »

P. 180, XIV, 1. Portrait d'Andronic, frère de Michel Ducas. Ἀδρότερος μὲν τὴν χεῖρα, δεξιὸς δὲ καὶ λεπτός, περὶ τὰς σκιάς εὐκόλος, τὸ ἦθος οὐ βαθὺ οὐδὲ εἰρωνικὸν ἔχων, etc... « L'enfant a la main un peu grosse, ce qui ne l'empêche pas d'être adroit et fin, et d'avoir de la facilité pour le dessin ».

On sait que σκιά doit se rendre parfois par « contour, image ». Ce sens apparaît dans les composés σκιαγράφος et σκιαγραφεῖν, ce dernier employé par Psellos (p. 172 de l'éd. Renauld).

M. Renauld traduit : « il s'entend bien avec moi au sujet des ombres » (voyez sa note, où il est question des Antisciens et des Périsciens!) Il faut dire à la décharge de M. Renauld que dans la phrase précédente, Psellos parle d'une discussion qu'il a eue avec le prince sur la question des Antipodes, et que feu Th. Reinach, trouvant la phrase obscure, avait proposé de corriger τὰς σκιάς en τὰς ἀσκήσεις.

J'ai lu avec attention le tome second du *Psellos* de M. Renauld, et j'ai voulu apporter ma contribution à l'établissement et à l'interprétation d'un texte difficile. Seule, la crainte de paraître un critique malveillant m'empêche d'allonger encore ce compte rendu. Comme tous les byzantinistes, je suis reconnaissant à l'éditeur, ainsi qu'au traducteur, d'avoir rendu populaire le plus intéressant des historiens du moyen âge grec.

Je ne désespère pas de voir M. Renauld remettre son œuvre sur le métier et nous donner, en tirant profit de toutes les observations que son *Psellos* a provoquées, une traduction à la fois fidèle et lisible, où l'on retrouverait quelque chose des mille nuances et « intentions » de l'original.

HENRI GRÉGOIRE.

MICHEL PSELLUS, *Épître sur la Chrysopée, opuscules et extraits sur l'alchimie, la météorologie et la démonologie, publiés par Joseph BIDEZ. En appendice, PROCLUS, Sur l'art hiéralique, PSELLUS, Choix de dissertations inédites.* Bruxelles, Maurice Lamertin 1928 (= UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE, *Catalogue des Manuscrits alchimiques grecs, publié sous la direction de J. BIDEZ, F. CUMONT, A. DELATTE, L. LAGERCRANTZ et J. RUSKA*). XIV + 246 pages.

K. SVOBODA, *La démonologie de Michel Psellos (Opera Facultatis philos. Universitatis Brunensis, n° 22)*, BRNO, 1927.

M. Joseph Bidez est un éditeur trop parfait pour les « recenseurs », je parle de ceux qui tiennent essentiellement à « corriger » sur quelque point, ou tout au moins à « compléter » l'ouvrage qu'ils « critiquent ». Avec lui — même lorsqu'il traduit Psellos — on ne peut qu'apprendre et admirer. Sa conscience est encore plus exemplaire que son érudition. Le genèse même et l'économie du présent volume illustrent abondamment l'une et l'autre.

On y trouvera, d'abord, la *Chrysopée* de Michel Psellos (p. 27-47), éditée selon les règles de l'art que M. Bidez possède comme personne au monde philologique. L'éditeur a connu et classé tous les manuscrits et dûment utilisé la tradition indirecte ; il imprime en face du texte une traduction italienne du XVI^e siècle, découverte par M. C. O. Zuretti dans le *codex Marcianus app. cl. IV, 44*. Le principal *codex* est le *Vaticanus 672*, bombycin du XIV^e siècle. La *Chrysopée* de Psellos n'était connue que par des extraits et par la version latine de Pizzimenti (1573).

En ce qui concerne les sources de la science de Psellos, outre Zosime, Théophraste, Démocrite, Hermès Trismégiste, M. Bidez inclinait à admettre (p. 23) que Psellos avait pu utiliser certaines « recettes d'atelier », la dorure, l'affinage de l'or, la teinture et diverses autres techniques assez voisines de l'alchimie ayant survécu à l'antiquité. Mais, p. 93 (IV, *Psellos Alchimiste*), il se rallie à l'opinion de MM. E. von Lippmann et O. Lagercrantz, qui sont

d'accord pour déclarer qu'il n'y a, dans Psellos, que « de l'alchimie purement livresque ». Si donc, Psellos a jamais visité le laboratoire d'un opérateur, il n'en a rien retenu de précis.

Apparenté à la *Chrysopée* par le sujet est ce passage de l'*Accusation du Patriarche Michel Cérulaire*, du même Psellos, où le « consul des philosophes » reprochait au prélat déchu ses complaisances pour l'alchimie.

On peut discuter si Psellos historien est facile ou difficile à traduire : mais en ce qui concerne des pièces comme l'*Accusation contre Cérulaire*, il n'y a pas de contestation possible : « ces choses-là sont rudes ». M. Bidez a brillamment traduit le morceau le plus ardu de ce texte redoutable, hérissé de toutes les difficultés linguistiques et techniques, et qui n'avait pas précisément porté bonheur à de précédents éditeurs et traducteurs. Plus utiles et plus méritoires encore que la version de M. Bidez sont les notes qu'il y ajoute. Les obscurités du texte s'éclairant tout naturellement à la lumière d'autres ouvrages de Psellos, que l'infatigable philologue découvre et publie à leur tour. Ainsi, dans l'accusation de Cérulaire, on rencontre cette phrase : « Après ces gens-là arrivaient des astrologues et des devins, de ceux qui ne savent rien, pas même en quoi consiste la divination, et qui sont crus non pour leur art, mais à cause de leur nationalité, parce que l'un est Illyrien et l'autre, Perse ; que celui-ci connaît les matières dont son art se sert, le *bdellium*, le *tarrothos*, la pierre coralline et l'épée homicide... ». C'est Psellos lui-même, en effet, qui nous donne la clé de l'énigme, dans un traité de météorologie mal publié jadis et que M. Bidez édite excellemment. On y lit, p. 61, 23, *Δαίμονες δὲ ἤκιστα ὑπὸ πυρὸς καίονται· οὐ γὰρ πειστέον ταῖς Χαλδαϊκαῖς ληρωδίαις ὡς ἔστι τι δαιμόνων γένος τὸν τε ἀδαμάντινον λίθον φοβούμενον καὶ τὸ κουράλιον καὶ τὸ ἀνδροφόνον ξίφος καὶ τὸν κεραυνόν* : « il ne faut pas croire les radotages des Chaldéens, d'après lesquels il y aurait une race de démons craignant la pierre adamantine, le corail et l'épée homicide... »

Cela nous amène à la démonologie de Psellos. Le chapitre V, intitulé *La démonologie de Psellos et le Traité De operatione daemonum* est comme le centre de tout l'ouvrage. Une savante et lumineuse introduction de vingt pages y précède un texte curieux, qu'on connaissait seulement par une traduction libre de Marsile Ficin.

Par quel canal la « doctrine des démons » de Psellos, d'origine chaldaïque — on vient de le voir — est-elle parvenue jusqu'à ce Byzantin du XI^e siècle ? C'est ce que M. Bidez recherche avec une patience, une perspicacité, et aussi une prudence admirables. Cette introduction est une magistrale leçon de méthode. La démonologie de Psellos, très semblable à celle de Nicéphore Grégoras, ne vient pas directement des *Λόγια Χαλδαϊκά*, ni même des commentaires de Porphyre sur ces *Λόγια*. La véritable source est le commentaire de Proclus, mais Psellos a remanié la doctrine de Proclus.

Il y a deux traités de Psellos sur les démons : le *De operatione daemonum* et le *Quaenam sunt Graecorum opiniones de daemonibus* ; ils devront être utilisés tous les deux pour reconstituer la démonologie de Proclus. J'ai parlé de la prudence de M. Bidez. En voici un exemple édifiant. Dans le *De operatione daemonum*, « il y a des allégations toutes pareilles à un passage de l'*In Timaeum* de Proclus où Porphyre est cité. On serait donc tenté de voir dans ce commentaire du *Timée* une source de Psellus ». Mais attention ! Une seconde citation de Porphyre, qu'on ne peut guère dissocier de la première, se lit en un autre endroit, et celle-ci contient des renseignements (sur la démonologie des Etrusques) qui dépassent ce qu'on trouve à cet égard dans le commentaire du *Timée*. Donc, ces extraits de Porphyre viennent, non de ce commentaire, mais de l'ouvrage qui est la source principale du *De operatione daemonum*.

Les deux traités démonologiques de Psellos étaient connus. Mais le texte que publie M. Bidez est une recension inédite du *De operatione daemonum*, qui pourrait être plus intéressante encore pour l'étude de la personnalité de Psellos que pour celle de ses sources. Cette recension, contenue dans un *Laurentianus*, est plus courte que le *De operatione*. S'agit-il d'une rédaction abrégée de ce *Traité* ? M. Bidez ne le croit pas ; il aurait même volontiers pensé que ce texte est la forme primitive du traité, lequel, dans le *De operatione* publié, est enjolivé de passages édifiants, par quoi Psellus, peut-être, désarmait (dans une seconde édition) ceux de ses critiques qui lui reprochaient d'impies curiosités. Mais le rapport des deux versions n'est pas clair. Ce qui est certain, c'est que l'une et l'autre rédaction sont de Psellos...

La démonologie de Psellos, au moment où le livre de M. Bidez était en préparation et sous presse, fournissait la matière d'une intéressante dissertation à M. K. Svoboda (voyez-en le titre en tête

de ce compte rendu). On trouvera dans les *Addenda et Corrigende* de M. Bidez (p. 224-226) une véritable recension de cet ouvrage, que M. B. a connu avant qu'il eût donné le bon à tirer des dernières feuilles.

Rien n'est plus intéressant que la comparaison des thèses des deux savants. Sur plus d'un point, ils sont d'accord : il faut admirer la clairvoyance de M. Svoboda, qui ne disposait point des matériaux inédits réunis par M. Bidez. Leur différence porte sur la question de savoir si le commentaire de Proclus sur les *Λόγια* est la source à peu près unique de Psellos pour toute la « littérature ancienne ». M. Svoboda tombe, nous semble-t-il, dans l'erreur dont son information plus étendue et sa circonspection habituelle ont préservé M. Bidez ; c'est-à-dire que le savant morave croit à des emprunts directs faits par Psellos à Porphyre.

Cette courtoise controverse amène M. Bidez à préciser rigoureusement sa pensée (p. 224). « Je crois, dit-il, pouvoir simplifier la solution. Chaque fois que nous sommes à même de déterminer les textes anciens que notre polygraphe a maniés, nous constatons qu'il n'a pas compliqué son travail en copiant plusieurs auteurs conjointement, d'ordinaire, il se contente de transcrire une série d'extraits d'un seul et même ouvrage. Ici, à mon avis, il s'inspire uniquement du commentaire de Proclus sur les *Λόγια*, vaste compilation que, dans maints écrits, il résume, cite ou copie abondamment ».

L'« appendice », en réalité la seconde moitié du livre de M. Bidez, nous apporte un inédit de Proclus, le *Περὶ τῆς καθ' Ἑλληνικῆς ἱερατικῆς τέχνης* (p. 148-151), connu par une traduction latine de Marsile Ficini, mais dont les modernes avaient recherché en vain, l'original grec ; et six opuscules inédits de Psellos, *περὶ θυτικῆς*, sur un passage de Grégoire de Nazianze, sur un passage de Jean Climaque (*Ἑρμηνεία εἰς τὸ ῥητὸν τοῦ Κλίμακος*), sur un passage du Livre de Job, sur un Miracle de Sainte Marie des Blachernes.

On devine la raison qui a fait grouper ainsi six petits traités du Byzantin et les pages inspirées du néo-platonicien. Qu'il explique Grégoire de Nazianze ou Job, ou qu'il disserte sur le « miracle des Blachernes », Psellos puise abondamment à sa source habituelle, Proclus, et Psellos aidera les émules de M. Bidez et M. Bidez lui-même à reconstituer la littérature théurgique et la théurgie « chaldéenne » des néo-platoniciens. Et le petit ouvrage de Proclus, ainsi qu'il

ressort des *lestimonia* placés au bas des pages par M. Bidez, a été littéralement mis au pillage par Psellos.

Les byzantinistes retiendront donc de la lecture de ces *inedita* et de ces savantes analyses, que Psellos a pris à Proclus beaucoup plus qu'on n'aurait imaginé, et notamment toute son angélogie (p. 180-186), et ils fermeront ce volume, enrichis de clartés nouvelles sur les méthode de travail et par conséquent le caractère de Psellos. Ils feront aussi certaines comparaisons entre la précision des renseignements dont ils sont redevables à l'immense labeur d'un Bidez, et les vagues généralités qu'on trouve ailleurs sur le même sujet. Ce n'est point certes par amour pour Byzance, ni pour Psellos, que M. Bidez est « descendu si bas » dans le moyen âge grec : les Chaldéens et les Néoplatoniciens l'intéressent beaucoup plus que le « consul des philosophes ». Mais il y a plus de choses dans notre monde byzantin que la sagesse un peu courte des byzantinistes « purs » n'en a rêvé ; et nous sommes heureux de saluer en M. Bidez un puissant ami et allié, si même l'occasion et la nécessité l'ont seules conduit dans notre camp.

Il est piquant, dans tous les cas, qu'il ait fallu attendre ce monument dédié à Proclus plutôt qu'à Psellos, pour pouvoir lire dans l'original le fameux mémoire psellien sur le *Miracle des Blachernes*. Dans le beau livre dont nous rendons compte d'autre part, Madame Buckler a consacré une longue note à ce miracle ⁽¹⁾ à répétition, véritable oracle des Byzantins, sur lequel notre texte est le témoignage classique. Or nous n'en avons, jusqu'à présent, qu'un résumé russe (de M. Bezobrazov), plus divers fragments imprimés par le même. Rien de plus curieux que ce document unique. On sait de quoi il s'agit. La Vierge des Blachernes avait un manteau qui, le vendredi soir, se soulevait miraculeusement, ou ne se soulevait pas. Un stratège, nommé Léon, et des moines, en querelle à propos d'un moulin et des eaux qui le faisaient tourner, décidèrent de prendre le manteau de la Θεοτόκος pour arbitre. S'il restait immobile, les moines avaient gain de cause ; sinon, c'était leur adversaire ⁽²⁾. Les moines furent battus, mais ergotèrent ;

⁽¹⁾ Cette note si érudite (Georgina BUCKLER. *Anna Comnena*, p. 77-78) sur un point, est peut être plus exacte que l'introduction de M. BIDEZ, lequel laisse croire qu'il s'agit, dans la controverse du stratège et des moines, du miracle hebdomadaire du vendredi. Comme dit Mrs G. BUCKLER, c'est un *extra unweiling*.

⁽²⁾ Il est impossible, dans un compte-rendu même détaillé, d'énumérer toutes les trouvailles qui sont la récompense du travail et de la méthode d'un

le manteau s'étant soulevé tardivement, le stratège s'était désisté. Psellos fut chargé par l'empereur Michel Ducas, de composer un mémoire en faveur du stratège (juillet 1075). Outre les détails curieux donnés par Psellos sur les « modalités » du miracle lui-même et la liturgie du vendredi aux Blachernes, on trouve dans ce mémoire des fragments théurgiques, venant toujours de Proclus, et le fragment d'un auteur perdu sur l'apparition des vautours de Romulus.

Je ne sais si M. Bidez a su que, à peu près en même temps que lui, un érudit grec, M. Sidéridès, publiait à Constantinople une édition du *Miracle des Blachernes* (1). Edition très soignée, et qui complète celle de M. Bidez au point de vue byzantin. M. Sidéridès a identifié notamment le juge devant lequel le procès s'était plaidé, Georges Tzirithon, et fait l'historique de cette famille (cf. le compte rendu de V. Laurent, *Echos d'Orient*, oct.-déc. 1928, p. 463). Mais pour les sources anciennes de la doctrine de Psellos, il faut recourir à l'édition Bidez.

J'ai tant insisté sur la maîtrise de M. Bidez, sur la perfection de sa méthode, que le savant helléniste apparaîtra peut-être, avant tout, à certains de mes lecteurs, comme un virtuose de l'*Editionstechnik*. M. Bidez est cela, certes ; mais j'espère que l'on a aperçu l'unité d'un livre si riche en fragments à première vue disparates. Ici comme ailleurs, dans l'œuvre de Bidez, l'*Editionstechnik* n'est qu'un moyen, le but est la restitution des croyances et des rites chaldaïques et de la mystique néo-platonicienne, et toute cette érudition prépare un livre de synthèse où nous lirons des choses comme celle-ci : (p. 142, « Souvent Proclus est abstrus et sa pensée nous paraît lointaine. Dans ses hymnes mêmes, il rebute par son abstraction. A cet égard, l'extrait que nous publions surprendra peut-être. Nulle part ailleurs, le dernier des platoniciens antiques ne parle du retour de l'âme vers Dieu, des chaînes mystiques et de la théurgie en citant autant d'exemples empruntés à ce qui se voit

Bidez. J'ai oublié de dire que, pour la *Chrysopée*, le simple classement de la tradition manuscrite prouve que ce traité est dédié non au patriarche Xiphilin, mais au patriarche Michel Cérulaire. Dans le traité sur les Démon (p. 124, 15), ἐν Ἐλασσῶνι fait songer à Elassona de Macédoine (l'antique Oloossonne), et non à El Hassan, d'autant plus que la Chersonèse de la page 121 « voisine de la Grèce » est la Chalcidique

(1) X. A. SIDÉRIDÈS, *Μιγάλη Ψελλοῦ Λόγος ἐπὶ τῷ ἐν Βλαχέρναις γεγονότι θαύματι*, Constantinople, 1928. 24 pp. in-8°.

dans la vie des bêtes, des plantes et des minéraux. Il y a là tout un symbolisme dont Louis Ménard, s'il l'avait connu, aurait pris plaisir sans doute à faire admirer la poésie et l'impérissable attrait ».

Henri GRÉGOIRE.

DAVID MOORE ROBINSON, *Greek and Latin Inscriptions from Asia Minor* (= Extrait des *Transactions of the American Philological Association*, vol. LVII, 1926, pp. 195 à 237, 43 planches.

M. Robinson publie dans cet article un certain nombre d'importantes inscriptions chrétiennes, notamment de nouveaux textes de Laodicea Combusta, qui confirment une conjecture de M. Calder, lequel avait rapporté à la secte des Encratites ou Continents certains *tituli* hérétiques de la région (les nos 5, 8, 9 et 11 de son article des *Anatolian Studies*, pp. 341-353).

M. Robinson a trouvé en effet gravées sur la même pierre (p. 198, nos 2 et 3), deux épitaphes mentionnant une diaconesse de la secte τῶν Ἐγκρατῶν. Voici la seconde :

Αὐρ. Ἀντώνιος/ Μίρου ἄμα τῇ ἐαυτοῦ θ(ε)ία. Ἐλα/[φ]ίη
 διακονίσση/ τῶν Ἐγκρατῶν/ ἀνεστήσαμεν. M. Robinson
 estime que Ἐγκρατῶν est pour Ἐγκρατιτῶν. Cette hypo-
 thèse est inutile ; il ressort de ces deux textes que ces sectaires
 s'appelaient eux-mêmes ἐγκρατεῖς, tandis que les orthodoxes
 (S. BASILE, *Épître canonique*, nos 188 et 189) leurs donnaient le
 sobriquet d' Ἐγκρα-ῖτι. P. 199, Épitaphe au nom de Ἐλαφίη.
 Mais cette Ἐλαφίη étant la femme du prêtre Sisinnos, M. Robinson
 estime qu'il ne peut s'agir de la diaconesse des Encratites, sous
 prétexte que les Encratites rejetaient le mariage. Pour se prononcer
 avec tant d'assurance sur les mœurs de ces hérétiques, il faut
 attendre des documents plus explicites ou plus décisifs que ceux
 que nous possédons. P. 204, toujours dans les environs de Laodicea
 Combusta, curieuse épitaphe du diacre Timothée et de son con-
 frère le diacre Mnésithéos. Elle se termine par la prière du bon larron
 sous cette forme Κύριε Ἰ(ε)ησ(σ)οῦ/ Χρισθέ, μὴ σθητι ἡμῶν
 ἐν τῇ βασιλείᾳ σου Ἄμην. Dans ce passage de Luc (XXIII, 42)
 il y a divergence entre les manuscrits (ὅταν ἔλθῃς εἰς τὴν βασιλείαν
 σου, ὅταν ἔλθῃς, ἐν τῇ βασιλείᾳ σου). Notre inscription se rapproche
 de la seconde leçon. P. 205, n° 15, notons l'expression : ἐπ[ό]ησα] τὸ

ἡρῶον ἐκ τῆς ὑποστάσεώς μου, ὑπόστασις signifiant propriété (τὰ ὑφιστάμενα = τὰ ὑπάρχοντα, et οὐσία) (1).

P. 209, M. Robinson a recopié et photographié la fameuse inscription qui porte le credo des Cathares (*Byzantion*, II, 449). A la l. 13, il y a bien τρσιν et non τρειν (on sait que nous avons découvert dans cette série de lettres le nom sémitique de 99, *lisa lisin* (1)). P. 206, n° 35, épitaphe de Sanbatios du *numerus* des *lanciarrii juniores*. Le même texte est donné par Calder (*Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, n° 167). L'inscription se termine par la formule δώσει λόγον Θεῷ; mais ce n'est pas une crypto-chrétienne, car d'après la photographie de Calder, il y a une croix simple en tête; et la date est évidemment la fin du IV^e siècle. Notons aussi la formule εἰ δέ τις ἐξωτικὸν βάλῃ : ἐξωτικός signifie naturellement « un étranger » et βάλλω « mettre », « déposer » (cf. CALDER, *Monumenta*, n° 169). On voit combien βάλλω est ancien dans ce sens affaibli qui est celui du grec moderne. P. 223, inscription de Yalovadj (Antioche de Pisidie : nouvel exemple de la formule dite d'Eumenia : ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν Θεόν).

P. 234, nos 67, 68, 69 et 70, inscriptions de la mosaïque de la basilique chrétienne découverte par M. Robinson à Antioche de Pisidie (pl. XXXI-XL). La première mentionne l'anagnoste ou lecteur Eidomeneus et l'évêque Optimus, contemporain d'Amphiloque d'Iconium et cité par Théophane, ce qui nous reporte à l'année 374. Le nom du même évêque figure encore au n° 68. Les nos 69 et 70 sont une citation de la liturgie (Psaume 42 (43), 4) : καὶ εἰσελεύσομαι πρὸς τὸ θυσιαστήριον τοῦ θεοῦ πρὸς τὸν θεὸν τὸν εὐφραίνοντα τὴν νεότητά μου.

On ne saurait trop remercier M. Robinson de sa savante publication, rendue plus utile encore par une abondante bibliographie et par des photographies excellentes.

Henri GRÉGOIRE.

(1) Cf. Franz DÖLGER, *Beiträge zur Geschichte der byz. Finanzverwaltung*, p. 153 : ὑπόστασις. « Neben στάσις ist dies ein in den Urkunden häufig angewandter Ausdruck für das gesamte Haus- und Grundvermögen eines Bauern ».

(1) M. P. PERDRIZET. a ratifié notre interprétation.

STEVEN RUNCIMAN, *The Emperor Romanus Lecapenus and his Reign. A Study of Tenth Century Byzantium*. Cambridge University Press, 1929, 276 p. avec cartes et tableaux généalogiques.

Le lecteur français aborde avec quelque inquiétude cet élégant volume dont l'auteur a entrepris de refaire un des meilleurs livres qu'on ait écrits sur Byzance. Je pense à *l'Empire grec au Xe siècle* d'Alfred Rambaud, un ouvrage classique qui, comme tous les classiques, n'a pas vieilli, bien qu'il ait aujourd'hui soixante ans. Un demi-siècle, c'est beaucoup pour un livre sur Byzance. M. Runciman, avec une pétulance un peu juvénile, traite ainsi l'ouvrage de son grand prédécesseur : *Rambaud's stimulating though careless monograph*. Entre parenthèses, je n'ai rien trouvé dans le livre de M. Runciman qui justifie cette appréciation sommaire. Au contraire, page 33, je lis : *Rambaud, whose summary of the Empire as universal Empire with its cosmopolitan character created and conserved by Constantine is the best that has been written*. Voilà qui est plus équitable. Disons tout de suite que si la monographie de M. Runciman, un peu condensée, ne fait pas oublier le magistral tableau du Xe siècle byzantin et *péri-byzantin* que nous a laissé Rambaud, elle ne s'en lit pas moins avec agrément et profit. Un historien anglais de Byzance a pour l'érudition, la composition et le style, de grands modèles ; après Gibbon, Finlay, Bury, la médiocrité, j'imagine, ne serait guère tolérée, dans ce genre, par le lecteur anglo-saxon. Le *Romain Lécapène* de M. Runciman est de fait un livre « écrit » et composé avec esprit et avec clarté. Il est plein « d'idées générales » et de points de vue nouveaux, et en histoire un point de vue nouveau est presque toujours un pas vers la vérité. L'auteur connaît la bibliographie de son sujet, même la plus récente, et tout particulièrement la littérature historique slave. Je ne trouve aucune mention toutefois, ni dans les notes ni dans l'appendice bibliographique (p. 257), de la petite histoire byzantine de Iorga, ni de la grande histoire de la nation grecque de Paparrigopoulos : ce dernier ouvrage est généralement, mais à tort, négligé par les Occidentaux (1). M. Runciman a certainement voulu *clarifier* des questions complexes et com-

(1) M. RUNCIMAN ne cite nulle part la *History of the Byzantine Empire* de A. A. VASILJEV, Madison, 1928, un ouvrage dont la bibliographie au moins lui aurait été utile. En ce qui concerne les peuples de la steppe, le paragraphe sur les Chazares est peut être insuffisant, M. RUNCIMAN ne nous donne pas son avis sur le document chazar publié en 1912 par SCHECHTER. M. RUNCIMAN a entièrement négligé les textes épigraphiques. Pourtant la fameuse inscription de Cavalla publiée jadis par M. SALOMON REINACH (BCH VI, 1882,

pliquées comme celles que lui offraient en foule les relations extérieures de Byzance : question arménienne, questions slaves, peuples de la steppe. Il y a réussi, mais, en suivant son exposé lucide, sobre, parfois sec, on songe aux saisissantes évocations de Rambaud.

Peut-être est-ce par contraste avec celui-ci, par crainte « d'inventer » plutôt que faute d'imagination historique, que M. Runciman s'attache aux documents et ne tente que rarement de suppléer à leur indigence par « l'esprit de combinaison ». Certes, la méthode est défendable. Mais tous les critiques seront d'accord, je pense, pour reprocher à M. Runciman de ne pas avoir tiré des sources tout ce qu'elles pouvaient donner, tout ce qu'elles contenaient en effet. Ni les lettres du patriarche Nicolas, ni l'*Antapodosis* de Liudprand, évêque de Crémone, ni Nestor, ni la Vie de S. Luc ni celle d'Euthyme, ni même Théophane continué n'ont été exploités comme il l'aurait fallu. M. Runciman semble avoir abandonné l'excellente méthode anglaise des *representative facts*; il sacrifie délibérément le pittoresque, même le pittoresque authentique, ne daignant pas lui faire, au moins, place dans ses notes. Voir p. 111 : il s'agit de la grande attaque de la flotte russe. Le lecteur est renvoyé au bas de la page où il trouve cette ligne : *Liudprand, Antapodosis, pp. 137 et sqq., who gives very vivid details*. Nous savons vraiment trop peu de chose du règne de Romain Lécapène, pour renoncer, sur un grand événement militaire comme celui-là, à des détails vivants fournis par une source excellente. Ce défaut de la manière de l'auteur se sent dès le premier chapitre, pourtant excellent, et abondant en notes justes : par exemple, une courageuse réhabilitation de la *Kaisergeschichte*, de « l'histoire par règne », justifiée par l'influence personnelle des empereurs ; une piquante apologie pour le « système des eunuques », moins abject qu'on ne l'a dit, suivant l'auteur. Il est exact que l'« eunuchisme » supprimait le danger de l'hérédité dans les grandes charges et assurait une certaine continuité dans le contrôle gouvernemental : les eunuques ne pouvaient

pp. 267-275) et qui mentionne les empereurs Lécapène au grand complet, aurait dû être citée au moins une fois ainsi que les inscriptions historiques d'Attalia (dans mon *Recueil*) ; voyez par exemple le n° 304 de mon *Recueil des Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure* (fasc. I, n° 304) où apparaît un drongaire nommé Etienne, et dont l'acrostiche donne le nom de famille de Romain : Abastactos. Cette inscription est de 909-910. J'ai supposé que ce Stéphanos Abastactos, drongaire, était le frère du futur empereur Romain. Mais il y a une plus grave lacune dans l'information de M. Runciman : il ignore la vie de Ste Marie la Jeune analysée par M. BALASČEV et publiée par le P. PEETERS dans les *Acta Sanctorum, t. IV Novembris*.

dans aucun cas aspirer au pouvoir suprême ; et dans ce « système » un grand nombre de postes importants étaient donnés au seul mérite. Mais à côté de ces choses justes et neuves, il y a aussi des choses générales et vagues sur l'aristocratie, le commerce, les monastères, les races de l'Empire. Par contre, le tableau géographique, avec tracé exact de la frontière vers 910, est vraiment de l'histoire « pragmatique » (voyez la carte très utile à la fin du volume). Dans les chapitres II et III, l'histoire de la tétragamie de Léon le Sage est narrée avec un humour contenu et précis, ainsi que celle de la *régence* qui assista l'impératrice douairière Zoé, mère de Constantin Porphyrogénète. M. Runciman exalte et exagère l'excellence de ce gouvernement, surtout de la période pendant laquelle Zoé exerça le pouvoir personnel en s'aidant de l'eunuque Constantin. Il est forcé de confesser d'ailleurs que ce « bon gouvernement d'une femme et d'un eunuque » aboutit à une catastrophe, la double défaite infligée aux troupes impériales par les Bulgares (916-917).

Ceci nous conduit à l'avènement du héros du livre, Romain Lécapène. Entre les deux vaincus de la campagne bulgare, l'amiral Romain Lécapène et le général Phocas, Zoé se décide pour Léon, de plus grande famille et d'ailleurs beau-frère de l'eunuque Constantin le Parakimomène. M. Runciman conjecture, en se fondant sur un passage de Liudprand, que l'impératrice avait même résolu de l'épouser : et la supposition est extrêmement vraisemblable. Mais Théodore, tuteur du prince, auquel il était dévoué comme les pédagogues antiques, craignit pour le jeune Porphyrogénète dont les droits allaient être sacrifiés : la puissante famille des Phocas ne se serait plus jamais dessaisie de l'empire. Théodore fit donc appel, pour empêcher l'avènement de Léon Phocas, à Romain, drongaire de la flotte, fils du rustre arménien Théophylacte Abastactos, et que personne ne croyait capable d'aspirer au trône. Romain Lécapène accepte le rôle de gardien de la légitimité. Il fait alliance avec le patriarche Nicolas et se débarrasse de Léon Phocas, et de Zoé elle-même, après avoir fait épouser sa fille Hélène au jeune Porphyrogénète. Enfin (17 décembre 919), il est couronné Auguste par Nicolas et par son impérial gendre.

L'histoire de cette merveilleuse ascension du fils du paysan arménien est fort bien narrée. Mais nous ne savons si elle n'aurait pas été plus vivante et plus claire encore, si M. Runciman avait choisi comme figure centrale, non pas Zoé ou Romain lui-même, mais le

patriarche Nicolas, habile, énergique, populaire, que nous voyons en scène pendant un quart de siècle, et que nous avons la chance de connaître non seulement par les historiens, mais encore par ses lettres. Nicolas avait bien mérité son prestige par sa courageuse résistance à Léon le Sage. A vrai dire, de 912 à 925, le véritable souverain fut Nicolas le Mystique, patriarche œcuménique. Il menait la politique interne et les affaires extérieures. C'est sa main qu'il faut chercher partout, même là où les historiens contemporains ne nous la montrent pas. Dans l'avènement de Romain Lécapène, c'est lui certainement qui joua le principal rôle, et non l'obscur tuteur du Porphyrogénète. Nicolas fut toujours l'ennemi de cette Zoé dont il avait condamné le mariage, ou plutôt (d'après lui) le concubinage. Il saisit sans aucun doute avec joie l'occasion de la rejeter du palais au cloître. Et Romain Lécapène, homme de guerre honnête et sans grand éclat, fut dans sa main un instrument et rien de plus. Nicolas avait réussi à s'imposer à Zoé à l'apogée de sa puissance. Il comptait bien dominer un empereur de son choix (1). N'oublions point que Nicolas est la plus grande figure du patriarcat constantinopolitain ; depuis Jean Chrysostome, émule malheureux de S. Ambroise, aucun évêque de Byzance, n'avait osé provoquer ouvertement l'empereur comme le fit Nicolas. Le 25 décembre 906 il avait fermé devant Léon VI la grande porte de Sainte-Sophie. Voilà pourquoi sous plusieurs « régnes et régence », Nicolas, toujours debout, reste le facteur essentiel de la politique byzantine, le représentant d'une sorte de papo-césarisme qui d'ailleurs menaçait directement la tradition et la constitution de l'Empire d'Orient.

La mort de Nicolas émancipa, en 925, Romain Lécapène. Mais c'est sans doute la tutelle sous laquelle il avait commencé son règne qui inspira à Romain son acte le plus curieux et le plus amèrement blâmé par la chronique : nous voulons parler de l'étrange successeur que l'empereur parvenu donna à Nicolas dans la personne de son jeune fils Théophylacte, le plus scandaleusement indigne des patriarches de Constantinople, celui qui interrompait la célébration des saints mystères pour assister à l'accouchement d'une jument favorite. Romain Lécapène, sans doute, tenait, en gardant le patriarcat dans sa famille, à supprimer radicalement cette papauté

(1) Au moment de donner le bon à tirer de ce compte-rendu, nous recevons le prospectus des *Mélanges Diehl* : nous y voyons que le rôle politique du grand patriarche a enfin trouvé un historien dans M. J. GAY.

byzantine, capable de résister aux princes et même de les briser. Ainsi, jusque dans ses actes les plus extravagants, Romain songeait à Nicolas : pareillement, la politique personnelle de Louis XIV s'explique par le souvenir des grands cardinaux et de la Fronde.

Le problème capital pour le nouvel empereur était celui de la guerre bulgare. Le chapitre sur les Bulgares est l'histoire d'un merveilleux succès de Romain Lécapène. Il dut faire face à l'un des plus terrifiants adversaires que Byzance ait jamais trouvé sur le trône bulgare, le grand Syméon : et il sut s'en débarrasser. Ici encore, on sent partout la pensée et l'action du Richelieu byzantin, sans cesse en relation épistolaire avec Syméon. Sans aucun doute le prestige personnel, l'autorité dont jouissait auprès des Bulgares et de leur famille royale le grand patriarche, furent à ce moment la principale force de l'empire byzantin, chaque année envahi et ravagé par les Bulgares. Nicolas vivait toujours lors de la fameuse entrevue de 924, qui a inspiré à Rambaud ses pages les plus émouvantes. On se rappelle la scène : Syméon une fois de plus a ravagé la Macédoine et la Thrace. Cette fois il veut en finir avec les Grecs, il veut être l'empereur des Balkans, il se prépare à donner l'assaut ; mais tout à coup, il demande une entrevue avec le patriarche, puis avec l'empereur. C'est alors que Romain prononça cet extraordinaire discours, que Nicolas avait sans doute rédigé, et qui n'est autre qu'un sermon sur la mort et la fragilité de la condition humaine : « Aujourd'hui tu es en vie et demain tu seras poussière ; une fièvre d'un coup éteindra ton orgueil ». Et Syméon profondément impressionné par ces paroles, recula devant la majesté de l'empire et l'évocation de sa fin prochaine ⁽¹⁾.

Syméon avait-il d'autres raisons pour se retirer ainsi ? La scène reste mystérieuse et le fait inexpliqué. M. Runciman a du moins tenté d'en préciser la date (cf. App. I, pp. 246 à 248). Malheureusement il n'y a rien à faire du renseignement des chroniqueurs grecs qui datent l'entrevue de la 2^e indiction (913 ou 928). M. Runciman part de l'expression *πέμπτη ἡμέρα* des sources les plus anciennes, qu'il prend au sens de jeudi comme Syméon Magister et la version slave du Logothète ; il retient aussi le jour du mois, le plus souvent le 9, le mois est tantôt novembre, tantôt septembre, cela amène M. Runciman au septembre 924 qui est en effet un jeudi. Or cette

(1) Il est déplorable que M. Runciman n'ait pas tiré parti de la *Vie de Ste Marie la Jeune* ; il n'a pu connaître le savant article de ΒΕΪΣ sur les invasions de Syméon, *Ἑλληνικά*, 1928, p. 337 sqq.

année, observe l'auteur, Romain Lécapène conclut une trêve humiliante avec le khalife, sans doute sous la pression du péril bulgare. La conjecture est heureuse, mais, on le voit, c'est uniquement par conjecture que l'on peut dater l'heure la plus importante de la vie de Romain I^{er}, et l'une des heures les plus angoissantes de la vie millénaire de Byzance. Si, comme nous le croyons, Romain paraissant devant Syméon, non dans l'attitude d'un belligérant vaincu et prêt à traiter, mais dans celle d'un grand-prêtre plein d'onction à la fois et de mystérieuse menace, si Romain, dis-je, suivait une fois de plus les conseils de Nicolas le Mystique et prononçait des paroles rédigées par celui-là pour frapper l'esprit du barbare, un succès inouï de Byzance dans sa lutte avec la Bulgarie est dû au fameux patriarche.

Nicolas mourut l'année suivante (15 mai 925). C'est seulement après sa mort que Syméon osa se proclamer empereur des Romains et des Bulgares, et fonder un patriarcat bulgare. Romain qui avait su remplacer le patriarche-ministre par le protovestiaire Théophane ⁽¹⁾ un conseiller excellent et loyal, protesta contre le titre impérial usurpé par le Bulgare, mais non contre l'érection du patriarcat. L'autonomie de l'Eglise bulgare la protégeait en effet contre l'ingérence de Rome; elle n'était au point de vue byzantin qu'un demi-mal. Il n'eut plus d'ailleurs, qu'à laisser faire le sort. Syméon était désormais aux prises avec la Serbie et la Croatie. Il vainquit la première, mais son rêve d'unité balkanique périt sur un champ de bataille croate. Beaucoup de Yougoslaves regrettent aujourd'hui cette défaite bulgare d'il y a mille ans, qui a empêché, peut-être, une fusion et une fraternité bien difficiles à réaliser aujourd'hui. Mais les Croates avaient sauvé Byzance, et, après la mort de Syméon en 927, la Bulgarie sous Pierre, époux de Marie Lécapène, petite-fille de Romain, ne fut plus qu'un état vassal et docile.

On voudrait savoir si la révolte de Zacharie le Serbe et la guerre bulgare-croate furent des événements providentiels où la politique byzantine n'eut aucune part. M. Zlatarski, dans son *Histoire de l'Etat bulgare*, pense qu'il y eut une alliance en forme entre Romain et les Croates; et il faut avouer que la tentation est grande d'ajouter une circonstance de cet ordre aux raisons de la retraite de Syméon après la fameuse entrevue de Constantinople, d'autant plus, répétons-le, que celle-ci n'est datée que très approximativement.

(1) Entre le ministère de Nicolas et celui de Théophane, se place, court épisode, celui de Jean le Mystique.

M. Runciman, fidèle à son système, se méfie de l'imagination, n'ê me historique. *I do not believe that Tomislav of Croatia ever had any diplomatic dealings with the Imperial Court; Constantine Porphyrogennetus never heard of him. Also, if there had been an alliance, a power as strong as the Croatians would surely have taken the offensive, not have waited till they were invaded. I believe Symeon's megalomania to have been the main cause of the war* (p. 95, n° 1).

On pourrait répondre fort simplement qu'en 1913 il y avait alliance entre la Serbie et la Grèce contre la Bulgarie, et que néanmoins celle-ci prit l'offensive. Mais M. Runciman, sans aucun doute, a voulu déblayer le terrain de toutes les hypothèses non démontrées. Cet état d'esprit critique, sinon hypercritique, apparaît bien dans son chapitre X : « Les Slaves du Sud et l'Illyricum ». L'école croate actuelle sera peut-être mécontente du scepticisme de notre auteur : *The modern Croatian writers headed by Šišić, patriotically eager to preclude the possibility of a blank in their country's history... Šišić places Mutimir's death c. 910, followed by Tomislav (910-928), Terpmir II (928-935), Krasimir (935-945), Miroslav (945-949), the usurper Pribunia (949) and so to Krasimir II (949-969). But sympathy with the Croatians for so happily rounding off Croatian history should not make us forget that after all the vital evidence is that provided by Constantine in the « De administrando » (pp. 209-210)... D'après M. Runciman, à Mutimir (mort vers 900), succède Krasimir, son frère. Krasimir serait mort vers 908, Miroslav aurait régné quatre ans (908 à 912) et aurait été tué par Pribunia. Constantin Porphyrogénète ne sait rien de plus sur la Croatie. Il ne cite même pas le prince Tomislav, monté sur le trône au milieu du chaos qui suivit la révolte de Pribunia et qui régna jusque vers 930. Nous aurions fort envie de rester neutre dans cette controverse, mais l'amour de la vérité induira plus d'un lecteur à suivre M. Runciman plutôt que M. Šišić. On ignore jusqu'au nom du successeur de Tomislav. « It is disappointing to have to admit so much ignorance; but these scheme of Šišić and his followers, though beautifully finished, is dissonant with the little evidence that there is. The Croats must console themselves with the thought that after all there is no disgrace in having a decade or two without history; indeed to accept it is less undignified than to behave like an old man who spaces out unnaturally his few remaining hairs in order to hide up his baldness (pp. 211 à 212)». M. Runciman veut bien admettre, heureusement, que Tomislav a*

réellement existé, qu'il a pris le titre de roi et que même c'est lui qui repoussa en 926 l'invasion de Syméon de Bulgarie... Nous avons donné, dans ce trop long compte-rendu une idée assez exacte, croyons-nous, de la méthode, de la critique, et aussi de l'humour de M. Runciman ⁽¹⁾.

L'histoire sociale est très négligée (cinq pages seulement sur les *landlords*). Les derniers chapitres sont intitulés : « La chute des Lécapène » et « Romain et sa place dans l'histoire ». Sur la nombreuse famille de Lécapène, sur le caractère de tous ces empereurs que Constantin Manassès compare aux têtes de l'hydre, nous avons peu d'informations équitables et sûres ; mais au moins nous en savons assez pour condamner sans réserve la conduite des plus jeunes, Etienne et Constantin. Romain lui-même est plus difficile à juger. Il faut noter à son crédit la manière dont il traita le jeune Porphyrogénète, contre la vie duquel il n'a jamais rien entrepris. Il est vrai que la bassesse de sa propre origine le forçait en quelque sorte à une alliance étroite avec l'unique représentant de la dynastie macédonienne.

Quant à la valeur, à l'intelligence politique de Romain, si l'on en juge par ses succès, elle approchait du génie. En quelques années il résolut victorieusement et pourtant pacifiquement, la question bulgare, et à partir de 927, les armées byzantines prennent une vigoureuse offensive contre le khalifat. Il est vrai que Romain eut d'abord pour mentor, spécialement dans les affaires bulgares, le patriarche Nicolas ; qu'ensuite il fut bien conseillé par le fidèle Théophane ; enfin qu'il nomma l'un des plus grands hommes de guerre de Byzance au poste de généralissime de son armée d'Asie : Jean Courcouas. La gloire du « domestique » qui reconquit la frontière du haut Tigre, Samosate, Erzeroum, Mélitène (934) a rejailli sur Romain Lécapène. Et jusqu'à ce jour la personnalité de l'usurpateur reste un mystère. M. Runciman termine son livre en confessant qu'il n'a point deviné l'énigme. Fort justement, toutefois, il réclame pour le Lécapène l'honneur et le mérite d'avoir su choisir de bons serviteurs : *it was he that discovered and appointed them, it was he that gave them the support without which they could do nothing*, « et puis il avait remarquablement peu de vices. Il était moral comme un

(1) Citons encore les titres des principaux chapitres : VI. Byzance et les nations de la Steppe. VII. La frontière orientale (campagnes arabes). VIII. Arménie et Caucase (excellente mise au point). IX. L'Italie byzantine. Ce chapitre doit beaucoup à J. GAY, *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin*, 1904.

monarque du moyen âge pouvait l'être : il est mort ne laissant derrière lui qu'un bâtard, et encore né longtemps après la mort de sa femme. Il était pieux, d'une piété un peu grossière de vieux marin, et humble dans ses rapports avec les saints personnages. Il était généreux, surtout avec les deniers publics. Il était clément, bon époux et bon père, mais il passait un peu trop de choses à ses fils. Malgré toutes ces excellentes qualités, sa figure reste privée de tout charme romantique... Lorsqu'il tomba, personne ne tenta rien pour lui, sauf le digne Théophane et l'indigne Théophylacte... » On le voit, le livre de M. Runciman, par cela même qu'il ne prétend pas être définitif, et qu'il se borne souvent à donner avec candeur les éléments d'un problème, est de nature à stimuler les explorateurs du X^e siècle byzantin. Tel qu'il est, avec ses défauts sans doute voulus, il est certainement un des ouvrages les plus remarquables qui aient paru dans notre domaine depuis fort longtemps.

Henri GRÉGOIRE.

GUSTAV SOYTER, *Byzantinische Geschichtschreiber und Chronisten, ausgewählte Texte mit Einleitung, kritischem Apparat und Kommentar = Kommentierte griechische und lateinische Texte, herausgegeben von J. GEFFCKEN*, 5, Heidelberg, Carl Winter, 1929. VIII-64 pages in-12^o.

Ce joli volume rendra les plus grands services aux professeurs et aux élèves, dans les « séminaires de philologie byzantine », tous issus de celui de Munich, qui se trouvent aujourd'hui dans beaucoup d'universités. On ne sait peut être pas encore à l'étranger que l'auteur de la nouvelle loi belge sur l'enseignement supérieur (mai 1929) a inscrit « le grec médiéval ou le grec moderne » (1) parmi les matières à option du doctorat en philologie classique, ce qui implique que le cours devra être organisé dans tous nos établissements d'enseignement supérieur.

L'idée d'une *Chrestomathie byzantine* a sans doute préoccupé depuis longtemps un grand nombre de nos collègues. L'auteur de ce compte rendu espère bientôt le réaliser ; il prépare avec ses élèves, le premier volume de ce Recueil, qui doit paraître dans la collection byzantine de l'association Guillaume Budé. En atten-

(1) Tel est le texte voté et promulgué ; en réalité, il y a là une erreur, et le projet primitif portait : « grec médiéval et grec moderne ».

dant, la publication de M. G. Soyter donnera aux étudiants l'idée la plus favorable de l'intérêt et de la variété de la littérature byzantine.

Il était difficile de grouper en huit pages (I-VIII, *Einleitung*) plus de renseignements utiles sur l'histoire de la langue grecque à l'époque byzantine. Evidemment, M. Soyter n'a pu donner qu'un choix d'indications bibliographiques. Mais l'essentiel y est. J'ajouterais seulement les *Griechische Legenden zur Faulsage*, de M. Radermacher, où il y a beaucoup d'observations linguistiques faites dans l'esprit de l'école d'Usener; et les *Concilia* d'Ed. Schwartz, où l'on trouve d'excellents *indices* grammaticaux, notamment un index gréco-latin qui sert à préciser le sens de bien des mots de la langue du V^e siècle. Sur les mots latins en grec, il y a des travaux plus récents que Hahn, *Rom und Romanismus im griech.-römischen Osten*, Leipzig 1906. Et malgré la doctrine suspecte de son auteur, rien ne remplace actuellement la *Historical Greek Grammar* de Jannaris. Ne pas s'en servir serait renoncer à connaître quantité de particularités du grec byzantin, que, souvent, Jannaris est seul à nous donner. Enfin (histoire générale de Byzance) au lieu de renvoyer à F. J. Uspenskij, *Istorija vizantijskoj imperii*, il vaudrait mieux citer le tome I^{er} de l'histoire d'A. A. Vasiljev, excellent manuel dont nous avons relevé ici même les mérites (cf. plus loin, page 752).

La matière de cette petite chrestomathie, empruntée à vingt-neuf auteurs, couvre onze siècles d'histoire byzantine (325-1453). Le livre est divisé très naturellement en trois parties : A) Evénements historiques (20 morceaux). B) *Kulturbilder* (9 textes). C) Appendice : Rescripts et documents (6 textes).

M. Soyter, dans la première partie, a donné la préférence à l'histoire-batailles : victoire finale de Narsès sur les Goths (553), retour d'Héraclius vainqueur des Perses (628), conquêtes des Arabes (640), les Slaves repoussés devant Patras (805), Basile II exterminant les Bulgares (1014). La grande bataille de Mantzikert (1071) qui fit perdre aux Byzantins presque toute l'Asie Mineure à la veille de Croisades, est représentée par deux textes : magnanimité d'Alp Arslan (Jean Skylitzès), capture de Romain Diogène par Andronic, général de Michel Ducas (Michel Attaliotès). Puis viennent des scènes des croisades, le retour de Michel Paléologue à Constantinople (1261) et des extraits bien choisis et particulière-

ment pathétiques de Dukas et de Phrantzès (retour de Timur Lenk à travers l'Asie Mineure, les Turcs à Ste Sophie en 1453, le Sultan et le patriarche en 1453).

Quant aux *Kullurbilder*, ils sont empruntés à des vies de saints, aux Cérémonies, à Codin, à Psellos, à Nicolas Mésarite.

Parmi les documents (papyrus, chrysobulles) on trouvera une des lettres grecques de Frédéric II à Jean Ducas Vatatzès, celle où il annonce à son gendre et allié byzantin, un dernier succès sur « la perfidie papale ».

Les appareils critiques sont ceux des éditions auxquelles les textes sont empruntés avec quelques corrections. Pour deux morceaux, dont un chrysobulle, M. Soyter nous procure une nouvelle édition.

Les *Byzantinische Geschichtschreiber und Chronisten* de M. Soyter forment matériellement, un bien mince fascicule ; mais nous gagerions que cet *aureus libellus*, par la curiosité, l'intérêt, l'enthousiasme même qu'il suscitera dans une foule de jeunes esprits, apparaîtra dans quelques années comme l'un des ouvrages qui auront le plus efficacement stimulé ce mouvement de renaissance des études byzantines qui a marqué les « années vingt » de notre siècle.

Henri GRÉGOIRE.

ANTONIOS CH. CHATZIS, Πόθεν τὸ ἔθνικὸν Σκιπετάρ (*Schkipetar*).

Extrait des *Πρακτικὰ* de l'Académie d'Athènes, 4, 1929, pp. 102-108.

M. A. Ch. Chatzis, ancien professeur à l'Université de Thessalonique et membre de l'Académie d'Athènes, a trouvé l'étymologie du mot *Schkipetar*, le nom national des Albanais modernes.

Il énumère d'abord toutes les explications proposées pour ce mystérieux vocable. Les Albanais eux-mêmes se plaisent à croire qu'ils tirent leur nom de l'aigle, *skipje*. M. Jokl (1) estimait à bon droit que c'était là de « l'étymologie populaire ». G. Meyer tirait le mot du latin *excipio* (« je comprends »). *Škipetar* serait *der Verstehende* !

M. Chatzis part de cette idée fort juste que le nom des Albanais

(1) *Linguistische-kulturhistorische Untersuchungen aus dem Bereiche des Albanischen*, Berlin-Leipzig, 1923, p. 307, n. 1.

a dû leur être donné par leurs voisins. Avec une grande érudition, il cite de nombreuses analogies : *Itali, Turks, Graeci* ; d'ailleurs *Arnaut*, autre nom des Albanais, vient du grec Ἀλβανοί, Ἀρβανίτες.

Et dans la forme *Škipetar*, le suffixe est révélateur : c'est évidemment le suffixe néo-grec -άρις (du latin *-arius, -aris*).

Il est donc probable, *a priori*, que *Skipet-*, le premier élément, doit s'expliquer par le grec.

En effet, σκιπέττο est la forme qu'a pris en grec moderne le nom italien de l'*escopette* ou *mousquet* : *schiopetto*.

M. Chatzis le prouve par une quantité respectable de citations, empruntées à des lexiques dialectaux et à des documents des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, provenant des régions les plus diverses du domaine grec.

Bien plus, le dérivé σκιπεττάρις, glossé par ὀπλοφόρος, ἄρματολός, se rencontre lui-aussi. C'est le nom même que les Grecs de Corfou, d'Épire ou de Macédoine auront donné aux belliqueux Albanais, prompts à se servir de la nouvelle arme à feu comme des autres. Ces éternels tirailleurs faisaient contraste avec les *Roumis* ou *rayas* désarmés.

« Que les Albanais portent tous les armes *ab antiquo*, dit M. Chatzis, c'est chose assez connue ; on peut dire des Albanais ce que Thucydide dit des Barbares et des anciens Grecs (I, 5, 3) : τό τε σιδηροφορεῖσθαι τούτοις τοῖς ἡπειρώταις ἀπὸ τῆς παλαιᾶς ληστείας ἐμμεμένηκε, et (I, 6, 1) : πᾶσα γὰρ ἡ Ἑλλάς ἐσιδηροφόρει... καὶ ξυνήθη τὴν δίαιταν μεθ' ὄπλων ἐποιήσαντο, ὥσπερ οἱ βάρβαροι.

Si le nom du pays n'est pas *Škipetaria*, mais *Škiperia*, cette « haplogie » est due à l'analogie de *Arberia, Teskeria, Gegeria, Liaperia, Tšameria*, noms donnés à l'habitat des diverses tribus albanaises, Tosques, Guègues, etc...

Bien entendu, le nom de *Škipetar* est postérieur à l'invention de la poudre à canon et de l'*escopette*. Il est donc fort récent.

Il n'y a rien de plus à dire de cette étymologie, sinon qu'elle est d'une évidence éclatante. Si M. Chatzis a été le premier à la découvrir, c'est que le mot grec σκιπέττο est aujourd'hui presque inconnu, aussi oublié que l'*escopette* elle-même. Il a été remplacé par le turc *tüfenk* (τουφέκι).

Et M. Chatzis de conclure spirituellement : « Par notre étymologie, comme par un nouveau lien que rien ne saurait rompre, nous

sommes rattachés à la nation amie des descendants de Skanderbeg ».

Espérons que les Albanais, qui se croyaient « les fils de l'Aigle », se contenteront d'être « ceux de l'escopette » ou, plus noblement, les « Mousquetaires ».

Henri GRÉGOIRE.

P. Chrysostomus BAUR, dr. phil. et theol., Benediktiner von Seckau, *Der heilige Johannes Chrysostomus und seine Zeit. Erster Band, Antiochien*. München, Max Hueber, 1929, XL-330 pages in-8°.

« Lorsque, il y a bien des années de cela, j'abandonnai mes études, au gymnase, par suite du dégoût sincère que le grec m'inspirait — tel est l'aveu du P. Baur en sa préface — je ne pouvais supposer que j'écrirais un jour la biographie du plus grand docteur de l'Église grecque. Comment j'en suis néanmoins arrivé là, je demande la permission de l'exposer aux lecteurs en quelques mots. Un jour, la pensée du cloître me visita. Mais, pour entrer au couvent, je devais satisfaire à plus d'une condition. Une de ces conditions était la connaissance du grec. Quatre ans après, le prier de Seckau, aujourd'hui abbé d'Ettal, Willibald Wolfsteiner, en m'admettant au noviciat, me fit la surprise, pas très agréable pour moi, de m'imposer le nom grec de *Chrysostome*. Ce nom décida de ma destinée. Je me remis au grec, énergiquement, et je commençai à lire, en grec, le traité de mon nouveau patron contre les *Ennemis de l'état monastique*. Telle fut l'origine de mon livre. En tous cas le lecteur et le critique verront, par cette histoire, que j'ai apporté à ce travail la première des qualités qu'exige la science moderne : une absence complète de préjugés à l'égard du héros de mon livre... »

A cette spirituelle et modeste introduction, nous devons ajouter que depuis vingt-trois ans, le P. Chrysostome Baur est connu comme un excellent spécialiste du grand évêque de Constantinople. C'est en 1907 qu'a paru, à Louvain, l'excellente bibliographie qui porte ce titre : *St Jean Chrysostome et ses œuvres dans l'histoire littéraire*.

Aussi la liste d'ouvrages et d'articles de revue, relative à Chrysostome, qu'on lira pp. XXVIII-XL du présent volume, est-elle extrêmement riche (1) (du moins en ce qui concerne la biographie proprement dite) ainsi que l'énumération des sources (pp. XII-XXVII).

(1) Ajouter notre article du *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1909, (prétendu tombeau de S. Jean Chrysostome). Un seul des deux ouvrages d'A. Puech sur Chrysostome est mentionné.

Le P. Baur a joint à l'indication de chaque source une discussion critique. La plus longue est celle qui concerne le dialogue de Palladius, dont voici la conclusion. « Il n'est pas absolument démontré, mais infiniment probable, que Palladius d'Hélénopolis est bien l'auteur du *Dialogue* et de l'*Histoire lausiaque* ». Le P. Baur a connu et utilisé la dernière édition du *Dialogue* par P. R. Coleman-Norton ainsi que la traduction anglaise de H. Moore. Comme on l'aura vu dans notre article *Quand est né l'empereur Théodose II ? (Byzantion, IV, pp. 337-348)*, le P. Baur fait des réserves sur la valeur de la *Vie de Porphyre*, par le diacre Marc. Il préfère Sozomène à Socrate. Il identifie Zosime avec le sophiste païen Zosime de Gaza, mort sous Zénon. Il annonce une publication complète (par lui-même ?) de la biographie de Jean par Martyrius, patriarche d'Antioche, dont nous n'avions que des fragments, mais il dénie à cette source toute valeur. Georges, patriarche d'Alexandrie, mort en 630, n'est pas l'auteur de la biographie de Jean mise sur le nom de Georges (cf. Chr. Baur, *Georg Alexandrinus, Byzantinische Zeitschrift, XXVII (1927), p. 1-16*). Cette biographie utilise celle de Théodore de Trimithonte (vers 680); elle est citée par Jean Damascène (vers 726). L'*Anonyme* écrivait vers 950 (cf. Stilling), il a utilisé Georges. Syméon Métaphraste (mort vers l'an 1000) lui est postérieur. Les sources secondaires sont indiquées beaucoup plus vaguement que les autres, et leur bibliographie n'est pas tout à fait au point⁽¹⁾.

Nous attendons le tome II de l'ouvrage du P. Baur, actuellement sous presse, pour porter un jugement définitif sur le livre lui-même. Mais ce *Chrysostomus* est de ces œuvres dont l'auteur doit être loué, rien que pour les avoir entreprises. Il est exact (cf. p. VIII) que nous ne possédions aucune biographie satisfaisante du « patron des prédicateurs chrétiens ». Celle de Neander (réédition, 1848) a naturellement vieilli; le livre brillant d'Amédée Thierry ne peut passer pour un ouvrage scientifique, et les excellents travaux de M. A. Puech sont loin d'avoir éclairci les nombreux problèmes, chronologiques et autres qui se posent à propos de cette vie héroïque et tumultueuse. Ce que nous savions du P. Baur nous faisait croire qu'il étudierait à fond toutes ces questions litigieuses, et que son

(1) Ainsi *Collectio Conciliorum*, éd. Mansi, 2 und 3. Justiniani imp., novellae éd. Zachariae a Lingenthal, etc., sans autre précision. Ou encore, p. xxiv : « Des Synesius Ἀγύπτισι λόγοι ἢ περὶ προνοίας (geschrieben zwischen 399 und 413) will E. GAISER auf die Geschichte des Gotenfürhrrs Gainas deuten ». Les travaux de SEECK sur ce sujet ne sont pas cités.

livre, fondé, en érudition, serait clair et vivant. Notre espoir n'a pas été trompé. Le P. Baur a réuni, dans les trois cent trente pages de ce tome I^{er}, une foule de faits concernant non seulement la vie du saint, mais toute la vie de son époque.

Le plan, très vaste, n'est-il pas trop vaste ? Il était difficile au P. Baur de renouveler l'histoire d'Antioche au IV^e siècle, l'histoire de Julien l'Apostat et de ses successeurs (p. 160) et même, de dominer une matière qui déborde de toutes parts son vrai sujet. Dès les premières lignes, on voit que l'auteur n'est pas très bien au courant des institutions du Bas-Empire. « *Durch Palladius wissen wir sodann, dass Sekundus ein hervorragender Offizier im syrischen Armeekorps war, das seinen Hauptstandort in Antiochien hatte. Die Stelle lautet: Υἱὸς γεγωνὸς τῶν διαπρεψάντων εὐγενῶς παρὰ τῇ τάξει τοῦ στρατηλάτου τῆς Συρίας* », was wohl heissen soll : *Er war der Sohn eines ausgezeichneten Offiziers im Heere des Stratehlalen (Korpskommandanten) von Syrien. Andere uebersetzen: « im Range des Stratehlalen »*. Suit une discussion sur le sens du mot *στρατηλάτης*. Il va de soi qu'il faut entendre que le père de st Jean servait dans l'*officium* du *magister militum per Orientem*. Ni la signification de *τάξις* (*cohors, officium*), ni celle de *στρατηλάτης*, ne sont douteuses. En ce qui concerne Julien, le P. Baur ignore les travaux de J. Bidez, de W. Koch et de beaucoup d'autres. Quelque estime qu'on ait pour le grand Gibbon, il n'est pas permis aujourd'hui de renvoyer à son tome IV pour l'histoire de l'apostat (p. 43).

L'histoire *personnelle* de St Jean commence à la page 63 (*Berufsentscheidung. Katechumenat und Taufe*). Ici le P. Baur est dans son élément. Il a vraiment vécu avec Chrysostome depuis des années ; il sait tirer de ses œuvres tout ce qui nous permettra d'évoquer l'écrivain et surtout le prédicateur (*Chrysostomus als Kanzelredner*, p. 166-188 ; *Freud und Leid im Predigtamt*, p. 188-212). C'est la meilleure partie de ce tome I. Certes, on a tenté bien des fois de nous peindre le grand orateur chrétien : en France, Villemain, Amédée Thierry, Puech s'y sont essayés. Mais jamais encore on n'avait utilisé aussi complètement le texte même de Jean : et le portrait du P. Baur est extrêmement vivant et, croyons-nous ressemblant. Les mêmes qualités, plus un vrai talent de conteur — un peu simple et populaire parfois, mais cela ne nuit pas à l'intérêt au contraire — se retrouvent dans le chapitre sur l'*Émeule d'Antioche* (212-234).

La fin du volume s'occupe de Chrysostome comme écrivain,

exégète, polémiste, apologiste, dogmatique, moraliste, et comme prêtre, dans ses rapports avec son évêque. Le dernier chapitre termine l'histoire du schisme d'Antioche, auquel l'auteur avait touché deux fois déjà au cours du livre (p. 34, p. 115). Partout, le P. Baur montre qu'il a des opinions longuement mûries sur les questions d'authenticité et les questions de chronologie. Une des pages les plus originales (p. 261 sqq.) concerne le canon scripturaire du père de l'Eglise (1).

Il va de soi que la méthode de P. Baur est strictement historique. Il reconnaît sans difficulté l'insuffisance ou plutôt l'inexistence de la théologie dogmatique de Chrysostome. Rien chez cet Antiochénien n'indique la moindre parenté « christologique » avec Théodore de Mopsueste (2). Seule, sa « mariologie », si éloignée de celle des Pères d'Ephèse (Hom. 4, 5 *in Matth.*), et même *pias aures offendens*, trahit un milieu où l'on insistait sur la « parfaite humanité » de Marie, et où la Vierge n'était considérée que comme la mère de l'homme-Jésus.

En dépit de Ph. Martain et de P. Galtier (p. 301), le P. Baur pense avec J. Turmel et G. Rauschen que Chrysostome n'atteste ni ne recommande la confession auriculaire (excellente discussion p. 302-304). Dans *Chrysostomus als Moralist*, il y a beaucoup d'observations justes, fines et neuves; on lira avec curiosité celles qui concernent *Chrysostome apologiste du mensonge pieux* (p. 320). Il est clair qu'aux yeux du « docteur oriental », la sincérité n'était pas une vertu essentielle : ce qui est étonnant de la part du martyr de la *παρηγοία*.

Bornons-nous à cette courte annonce. Un critique plus compétent que nous analysera l'ouvrage entier dans la prochaine livraison de *Byzantion*. Mais félicitons en attendant, et remercions l'auteur, de nous avoir communiqué, avec tant de générosité et de chaleur, les fruits, riches et variés, d'un long et fervent commerce avec son saint patron (3).

HENRI GRÉGOIRE.

(1) Spécialement étudié, tout récemment par le P. Baur : *Der Kanon des heiligen Johannes Chrysostomus* dans *Theologische Quartalschrift*, 105 (1924), p. 258-271.

(2) M. BAUR ne tranche pas la question de savoir si le « moine tombé » est Théodore de Mopsueste (p. 97).

(3) Je suis un peu choqué des graphies latino-germaniques des noms propres anciens qui abondent dans ce volume. Mais ces choses ne scandalisent pas en Allemagne.

A. A. VASILIEV, *History of the Byzantine Empire*, in two volumes, vol. I, *From Constantine the Great to the Epoch of the Crusades* (A. D. 1081). Translated from the Russian by Mrs. S. RAGOZIN, Madison, 1928 (= University of Wisconsin Studies in the Social Sciences and History, 13). 457 pages in-8°.

M. Vasiljev, aujourd'hui professeur à l'Université de Madison, Wisconsin, est l'un des byzantinistes russes les plus éminents. Ses principaux travaux sont l'ouvrage classique, en deux volumes, *Byzance et les Arabes* (en russe) et ses *Leçons sur l'histoire de Byzance* (aussi en russe), vol. I, Pétersbourg, 1917. Le présent volume est une traduction mise à jour de son dernier ouvrage. Elle sera accueillie avec beaucoup d'intérêt et de sympathie. M. Vasiljev en effet, est le seul byzantiniste vivant qui soit en même temps un arabisant ; et comme tous les savants russes il est naturellement très bien informé de tout ce qui concerne les voisins slaves de Byzance. Rarement historien aura abordé avec une préparation aussi complète, l'histoire générale de l'Empire d'Orient.

La principale utilité de cet excellent livre, est sa bibliographie, à peu près exhaustive, où les travaux grecs, russes, français, anglais, allemands ont tous trouvé leur place. Beaucoup d'articles et de simples notes sont cités au bas des pages et les principales sources sont également notées, les orientales aussi bien que les grecques. Bref, « le Vasiljev » deviendra par excellence le manuel d'histoire byzantine. Un premier chapitre de 54 pages résume les progrès de l'historiographie byzantine depuis Du Cange. Ce n'est pas le meilleur : M. Vasiljev n'a pas jugé comme ils le méritaient ses grands devanciers. On trouvera insuffisantes et un peu injustes ses pages sur Gibbon, et l'on sourira même d'appréciations sommaires comme « *his style is excellent* ». M. Vasiljev semble partager le préjugé de beaucoup de savants modernes à l'égard de Gibbon, dont ceux qui l'ont réellement pratiqué admirent le génie et l'érudition, et dont personne n'a égalé le prodigieux talent de conteur. Mais la vérité est que les critiques de Freeman et de Bury lui-même, l'excellent éditeur de Gibbon, ont raréfié le nombre de ses lecteurs particulièrement parmi les érudits. Plus grande encore est l'injustice de M. Vasiljev à l'égard de Lebeau auquel tant de byzantinistes doivent plus qu'ils ne voudraient l'avouer. Peu importe que la « compilation » de Lebeau soit le « symbole d'une attitude de dédain à l'égard de l'Empire », la lecture en est beaucoup plus

attachante qu'on ne l'a prétendu. L'indication perpétuelle des sources rend l'ouvrage aujourd'hui encore indispensable ou tout au moins très commode pour qui aborde l'étude de certaines périodes ; l'édition Saint-Martin et Brosset reste de la plus grande valeur ; bref, il est énorme de dire du Lebeau : *The work containing twenty-seven volumes is of no importance to-day*. M. Vasiljev est plus équitable pour Finlay, et pour Paparrigopoulo dont il a bien marqué le « nationalisme » à la fois perspicace et un peu étroit. On lira avec une attention spéciale les dix pages consacrées aux travaux russes.

Après cette introduction, l'histoire de Byzance jusqu'aux Croisades est résumée en 5 chapitres : De Constantin à Justinien ; De Justinien à Héraclius ; d'Héraclius aux Isauriens ; Les Iconoclastes. La dynastie macédonienne et « l'époque des troubles », jusqu'aux Comnènes. Chacun de ces chapitres se termine par une vue générale sur la littérature et l'art durant la période étudiée. L'exposé est clair et le style très simple. M. Vasiljev est plutôt un érudit très au courant de tous les problèmes, de toutes « les questions », de toutes les controverses, qu'un véritable historien. On ne trouvera pas dans ce livre d'idées nouvelles, mais une foule de faits précis, de dates sûres, de détails frappants et même de textes judicieusement choisis.

Comme il fallait s'y attendre, les pages les plus instructives sont celles qui concernent les peuples spécialement étudiés par M. Vasiljev dans des travaux antérieurs, par exemple les Goths, les Slaves en général, les Arabes. Les questions religieuses ne sont pas traitées avec la même profondeur. M. Vasiljev cite toujours les travaux les plus récents, mais parfois il ne les connaît qu'assez superficiellement. P. 124 nous lisons cette phrase sur le monophysisme : « Le problème de l'origine du monophysisme et sa doctrine sont très obscurs : en fait, nous ne savons même pas quel est l'auteur de la doctrine monophysite. Voyez par exemple J. Maspéro, *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, pp. 1-3 ». Cette citation de Maspéro induirait certainement en erreur les lecteurs de M. Vasiljev. On dirait une de ces notes de cours où des élèves un peu distraits, construisent avec les paroles du maître des formules propres à surprendre, à l'examen, le professeur lui-même. M. Maspéro, qui commence son histoire en 518, veut dire que le monophysisme sévérien ou modéré a eu beaucoup de peine à préciser sa doctrine. Mais personne ne peut douter

que le mouvement ne soit parti d'Eutychès. Plus loin M. Vasiljev néglige de dire, comme la plupart des historiens d'ailleurs — et c'est ici qu'il eût convenu de citer Maspéro — que le monophysisme d'après Chalcedoine, et notamment l'égyptien, condamne la mémoire d'Eutychès aussi bien que celle de Nestorius. P. 135, à propos de l'Hotikon, il aurait fallu mettre en relief le rôle du patriarche d'Alexandrie, Pierre Mongos qui en fut certainement l'auteur ou l'inspirateur.

Dans le premier chapitre je note, p. 120, que M. Vasiljev croit à l'histoire du testament d'Arcadius nommant tuteur de Théodose II le roi de Perse Yezdegerd. Dans le second chapitre, le meilleur morceau est celui qui concerne le système administratif de Justinien, mais le développement consacré à la topographie chrétienne de Cosmas Indicopleustès est excessif, et la politique orientale de Justinien, comme d'ailleurs de ses prédécesseurs, les ambassades et les missions en Nubie, en Arabie et ailleurs, sont tout à fait sacrifiées. Ce sujet si important est traité en deux pages en tête du développement sur l'Islam (pp. 242 à 264) que M. Vasiljev, si bien armé à cet égard, aurait pu amplifier sans dommage. Pour le règne d'Héraclius, l'auteur, qui n'hésite pas ailleurs à citer des textes caractéristiques, aurait pu faire quelques emprunts à la *Vie de S. Jean l'Aumônier* publiée par Gelzer, et reproduire le texte fameux par lequel l'empereur annonce sa victoire sur la Perse.

Pp. 275 à 279, il y a quelques bons paragraphes sur le régime des thèmes.

Pp. 298 à 302, M. Vasiljev fait l'historique de la fameuse question du Νόμος Γεωργικός. Il mentionne l'avis de M. Vernadskij ⁽²⁾ qui date le code rural du règne de Justinien II (fin du VII^e siècle). Mais il réserve son jugement. Quant à la controverse sur l'influence slave que trahirait le système du code rural (paysans libres et propriété collective), M. Vasiljev est sceptique, ou plutôt il croit que les paysans libres et la propriété collective préexistaient à l'invasion slave. Ce chapitre dans sa forme actuelle semble avoir souffert d'interpolations et d'additions successives : voyez la page 302, où la discussion a l'air de rebondir après la conclusion de la page 301. Au reste, p. 304, M. Vasiljev ne pense pas que le code rural, le code maritime et le code militaire soient l'œuvre des Isauriens.

(¹) *Byzantion* II, 1926, p. 173.

Pp. 307 et suivantes l'auteur traite la question de l'icônoclisme. P. 307, il semble croire que la fameuse lettre d'Épiphané (1) est apocryphe; M. Vasiljev suit ici Serruys. Mais p. 311 il cite le concile d'Elvire, Eusèbe et autres anciens adversaires des icones. Sa thèse sur les causes de la persécution est que les empereurs iconoclastes devaient leur conviction à leur origine orientale. Il ne les considère ni comme des mécréants, ni comme des rationalistes, ni comme, des anticléricaux. Très sagement d'ailleurs il reconnaît que le problème reste complexe et obscur.

A partir de la p. 332, M. Vasiljev résume son grand ouvrage russe: *Byzance et les Arabes : relations politiques entre Byzance et les Arabes à l'époque de la dynastie d'Amorium*.

P. 337, il proclame une fois de plus que grâce à la publication de M. Franz Cumont (2) l'année de la première attaque des Russes contre Byzance est l'année 860.

Nous arrivons à la dynastie macédonienne, dont l'histoire est résumée pp. 368 et 369. Puis vient le détail de l'histoire externe de cette même dynastie (pp. 369 à 400) et de l'histoire interne de la période (pp. 401 à 425). Ces deux siècles si glorieux et si pleins de grands événements ont été traités d'une manière qui nous a un peu déçus. Certes ici encore, on lira M. Vasiljev avec grand profit. Il reste admirablement informé et son récit contient maints détails peu connus, appuyés d'une bibliographie parfaitement à jour : sur les Patzinak ou Petchénègues (d'après Vasiljevskij) comme sur les Russes ou les Arméniens et, à plus forte raison, sur les Arabes, il nous donne « le dernier mot de la question » (3).

Mais je ne trouve nulle part caractérisés les grands règnes de cette dynastie, sauf peut-être celui de Nicéphore Phocas. C'est à peine si l'on y trouve le nom de Romain Lécapène (une ligne, p. 373 et trois lignes, p. 368); Constantin Porphyrogénète n'est guère mentionné que dans l'appendice littéraire (pp. 438 à 440). Bref, cette dernière partie apparaît un peu sacrifiée, et le lecteur qui aborderait par là l'histoire de Byzance, ne se douterait guère de l'importance de la période, le véritable âge d'or de Byzance, ni

(1) Cf. *Byzantion*, t. IV, p. 769.

(2) *Analecta Bruzellensia*. I. : *Chronique byzantine du ms. 11376* par FRANZ CUMONT, Gand, 1894, p. 33.

(3) Bien entendu on n'est pas dispensé de recourir à *Byzance et les Arabes* dont le deuxième volume : *Relations entre Byzance et les Arabes à l'époque de la dynastie macédonienne*, est ici condensé en quelques pages.

de la richesse relative de nos sources pour ces deux siècles. Spécialement le « siècle de Psellus » est expédié en sept ou huit pages.

J'en ai dit assez pour marquer le genre de profit qu'on tirera du livre de M. Vasiljev, et pour mettre en garde le lecteur qui croirait trouver en lui un livre de grande synthèse. Je ne crois pas qu'on puisse faire le moindre reproche à la traductrice Mrs. S. Ragozin dont la langue est évidemment sans apprêt. M. Vasiljev comme la plupart des historiens russes de Byzance, est absolument dépourvu de ce que nous appelons l'imagination historique, et il renonce à tous les artifices, mais aussi à toutes les ressources du style. Ce livre un peu gris, sans être le moins du monde ennuyeux, n'est pas « original ».

M. Vasiljev a étudié toutes les « questions », mais il a une sorte de répugnance à nous donner des conclusions personnelles. Il est souvent de l'avis du dernier critique qui a parlé d'un problème, mais, à vrai dire, cette méthode n'est pas mauvaise ; à notre époque beaucoup de questions même byzantines ont mûri, et nous sommes à l'ère des opinions raisonnables.

Mais je veux finir en soulignant un mérite que tout le monde admettra, sans aucun doute et qui est grand. Pour la première fois nous possédons un manuel d'histoire byzantine — ce titre, je le répète, est celui qui conviendrait à l'ouvrage de M. Vasiljev — muni d'une admirable bibliographie, et résumant notamment les immenses travaux de toute l'école russe depuis soixante ans, travaux qui, avouons-le, étaient connus d'un bien petit nombre d'entre nous. M. Vasiljev qui a déjà rendu de si brillants services à nos études, et que sa connaissance du monde byzantin, du monde slave et du monde arabe met tout à fait hors de pair dans l'Internationale des byzantinistes, M. Vasiljev, ce Reiske contemporain, dont nous attendons encore bien des explorations spéciales et approfondies aux *Grenzgebiete* de Byzance, M. Vasiljev pour ce travail d'ensemble difficile à faire, si facile à critiquer, a droit à tous nos remerciements. Il n'y a qu'une chose qui vaille mieux qu'un beau livre, c'est un livre utile, et M. Vasiljev nous l'a donné.

Henri GRÉGOIRE.

K. A. C. CRESWELL, *Early Muslim Architecture* : Umayyads, early Abbâsids, Tûlûnids. With a contribution on the Mosaics of the Dome of the Rock, and of the Great mosque at Damascus by Marguerite VAN BERCHEM, Oxford, Clarendon Press.

Dans quelques mois paraîtra le premier des quatre volumes d'un luxueux et monumental ouvrage : « Moslim Architecture in Egypt », L'auteur est le capitaine Creswell, ingénieur et architecte devenu historien de l'art, et grand historien.

Creswell ne se contente pas d'être un expert dans l'« art de bâtir chez les Musulmans d'Égypte ». Il éprouve le besoin de se rendre compte de l'évolution des formes architectoniques. Il compare, cherche des parallèles, parcourt tout le monde musulman, remonte jusqu'aux temps préislamiques, explore l'art « byzantin », qui, à son tour, le conduit à examiner l'architecture des temples païens. L'information de Creswell est d'une merveilleuse étendue et d'une stupéfiante profondeur. Il a travaillé partout sur le terrain. Il a vu, photographié, mesuré, les monuments qu'il mentionne, qu'ils soient d'Espagne, d'Afrique occidentale, de Palestine, de Transjordanie, de Syrie, ou de Mésopotamie. Cela déjà est d'un technicien scrupuleux. Mais chez Creswell, l'historien, l'érudit ne fait qu'un avec l'architecte. Les documents écrits le préoccupent autant que les monuments qu'ils expliquent. Le souci érudit de l'« autopsie », comme disent les Allemands, il le porte dans l'examen des textes aussi bien que dans l'étude des ruines. Critique des sources, vérification des témoignages, chronologie, bibliographie : Creswell est un maître en tout cela. Il travaille avec une conscience qui remplit d'étonnement et de jalousie les philologues de carrière et les historiens de métier. Inlassablement, il contrôle et compare les traductions et les éditions. Il a rassemblé sur chaque monument étudié par lui, une bibliographie de Bénédictin. Rien ne lui échappe, pas même la plus modeste « contribution » d'un érudit local. De cet immense labeur archéologique et philologique, est sorti un ouvrage plus documenté et plus sûr que bien des livres fameux signés des historiens de l'art les plus officiellement patentés. Qui-conque a vu Creswell à l'œuvre, soit sur le terrain, soit dans son cabinet, entouré de ses livres et de ses fiches, trouvera mon éloge bien insuffisant. Ceux qui n'ont fait, comme l'auteur de ces lignes, qu'explorer des domaines limitrophes du champ de Creswell, ont trouvé en lui un connaisseur, jamais en défaut, de l'art byzantin, de

l'art copte, de l'architecture antique, voire de la littérature byzantine, pour autant qu'elle décrive des œuvres d'art.

En trois volumes, petit « in-folio », contenant environ chacun 320 pages de texte, 145 planches phototypiques, M. Creswell présentera les monuments des Fatimides et Ayyoubides (358 à 648 de l'hégire), puis ceux des premiers Mamelouks (1251-1382), enfin ceux des Mamelouks tcherkesses (1382-1516).

Mais avant ces trois volumes (numérotés II, III et IV) M. Creswell fera paraître une sorte d'Introduction (vol. I) qui devait être consacrée, essentiellement aux monuments islamiques d'Égypte antérieurs à l'an 935 : la mosquée d'Amr, le Nilomètre, l'aqueduc de Bassatin, la mosquée d'Ibn Touloun, le décor en stuc de Deiral-Suriâni.

Ce sont la genèse et l'économie de ce premier volume, prêt à sortir des presses, qui caractérisent le mieux la manière et la méthode de l'auteur. M. Creswell s'était proposé seulement de décrire les monuments islamiques d'Égypte ; mais son sens, son instinct historique, l'a forcé, pour ainsi dire, de sortir d'Égypte pour expliquer des monuments comme la mosquée d'Ibn Touloun. Et ce tome premier porte justement pour titre : « L'architecture des premiers temps de l'Islam ».

Il traite d'une manière complète et détaillée de l'évolution de l'architecture musulmane, et des origines de ses divers éléments, tels que le pendentif, la trompe d'angle, l'arc brisé, l'arc en fer à cheval, le mihrab concave, le minaret, le minbar, la maqsura ; il étudie la question des peintures en Islam à propos des peintures de Qusayr Amra, (Al Walid), les palais de Samarra, et l'origine mésopotamienne du décor toulounide.

Ce premier volume comprend quinze chapitres : I et II, l'Islam primitif ; III et IV, l'œuvre d'Abd-all-Malik (la Qubbat-al-Sakhra, ou Dôme du Rocher à Jérusalem) et d'Al-Walid (la grande mosquée de Damas) ; V, Abd-all-Walid, suite : Qusaïr-el-Amra ; VI, les Mosaïques de la Qubbat-al-Sakhra (par Marguerite van Berchem) ; VII, Mshatta ; VIII, Fondation et premiers monuments de Bagdad ; IX, Ukhadir, la Trompe d'Angle ; la grande Mosquée de Cordoue ; X, Les fondations d'Haroun al Rašid ; XI, La Mosquée d'Amr ; XII, Samarra ; XIII, Le Nilomètre ; XIV, Ibn Tulun.

J'emprunte à ce premier volume quelques exemples des procédés critiques de l'auteur.

M. Creswell essaie de se faire, d'après les textes, une idée de la mosquée de Kûfa.

« Sa'd ibn Abi Waqq'as, après la prise de Clésiphon, décide de bâtir une ville nouvelle qui sera Kufa. Le site de la ville nouvelle est déterminé par des considérations sanitaires. On commence par tracer l'enceinte de la mosquée. Un archer lance un trait vers la Mecque, puis un autre vers le Nord, un troisième vers l'Ouest et un quatrième vers l'Est. Ce carré est réservé pour la mosquée, et entouré d'un fossé (ou Khandaq) ; et le seul élément architectural de la mosquée est une colonnade couverte (zulla) de 200 coudées de long, qui courait sur toute la longueur du côté sud. Les colonnes de marbre étaient tirées des constructions des Lakmides de Hira, distante de quatre milles, mais désertée et destinée à être supplantée par Kûfa. Cette colonnade était ouverte de tous côtés, de sorte que, pour employer les expressions mêmes de Tabâri, un homme qui y priait pouvait voir le couvent appelé Dayr Hind et la porte de la ville nommée Bâb Jisr. Cette colonnade supportait un toit « bâti comme les toits des églises grecques ».

« L'expression, « construite comme les toits des églises grecques », n'est pas aussi vague qu'elle paraît à première vue, et je tenterai d'en extraire une signification plus explicite. Lammens est enclin à y trouver la mention de fresques et de mosaïques d'or, et je vois par là qu'il a en vue un toit de brique ou de pierre, car il est à peu près impossible d'appliquer sur du bois cette forme de décoration. Or, il est exact que des constructions en forme de voûtes et de dômes sont caractéristiques de l'architecture Byzantine en Europe, mais les églises que les historiens arabes avaient en vue doivent être celles de Syrie et de Mésopotamie, où dominait un style tout différent. De ce style, que les recherches du marquis de Vogüé ont été les premières à faire connaître, il subsiste de nombreux monuments dans la Syrie du Nord, dans le groupe des montagnes comprises entre Alep et Antioche (Djabal-al-'Ala) Djabal Halaqa Djabal Harisha, au Nord de Ma'awat an Nu'man.

» Toute cette région a été étudiée d'une manière approfondie dans ces derniers temps par l'expédition de l'Université de Princeton ; et il est clair que le type basilical de l'église y fut la règle, et que toutes les églises, toutes les maisons, avaient un toit de bois, à double pente. On ne voit jamais aucune disposition pour l'établissement d'un toit voûté. La même situation existait en Palestine.

Cela est prouvé par les vestiges qui subsistent, et par ce fait que le bois était abondant, dans certaines régions, jusqu'à l'époque des Croisades. La seule contrée où nous trouvions des toits de pierre est le Haïran, district peu étendu.

» La primitive architecture de la Syrie du Nord, variante provinciale de celle d'Antioche, s'étendit à l'Est vers la Mésopotamie, avec le progrès des armes byzantines ; et je citerai trois exemples de la même école d'architecture qui existent encore dans la vallée de l'Euphrate : ce sont la basilique du VI^e siècle à Rusafa, près de Raqqa, l'ancienne Sergiopolis, et les deux basiliques de Hialabiya (l'ancienne Zénobie) qui furent probablement bâties par Jean de Byzance et Isidore de Milet. Les constructions permettent d'affirmer que, pendant cette période, la Mésopotamie appartenait, au point de vue architectural, à la Syrie du Nord.

» C'est pourquoi je conclus que la « zulla » avait un toit en bois, qui semble avoir reposé directement sur les colonnes sans l'intervention d'arcades, car des arcades auraient exercé sur les dites colonnes une pression qui aurait amené l'effondrement de tout l'édifice.

» Une voûte est hors de question — pour la même raison mécanique — ; et un simple toit plat couvert de boue, mêlée de paille hachée, qui a été un élément constant de l'architecture mésopotamienne depuis les jours de Ninive et de Khorsâbâd, n'aurait pas provoqué la remarque de Tabâri ».

. . .

Ce court passage donne une idée très claire de la méthode de Creswell. On y voit avec quelle rigueur il critique ses sources et comment sa connaissance parfaite des monuments et de leur chronologie lui permet d'expliquer, de la façon la plus simple et la plus convaincante, des expressions qui, au lecteur ordinaire, paraissent obscures ou vagues.

M. Creswell avance pas à pas ; son exposé, toujours clair et attachant, ne laisse aucune question dans l'ombre. Il touche à bien des points controversés ; et de chacun de ces problèmes, la solution qu'il nous offre est naturelle et lumineuse.

On trouve dans chacun de ses chapitres des dissertations historiques qui sont de véritables modèles. Prenons la question de la « première mosquée de Jérusalem ». Combien de fois n'a-t-on pas

affirmé que des édifices préexistants, ou des ruines d'édifices préexistants, avaient exercé une influence sur la forme de la « mosquée d'Omar ? » M. Creswell a voulu éclaircir cette question, et il y est parvenu, rien qu'en classant chronologiquement tous les documents. (Cf., plus haut, son article).

L'emplacement du Temple est-il resté désert depuis la destruction de Jérusalem jusqu'à Omar ? Des autorités en nombre vraiment imposant, parmi lesquelles il faut citer de Vogüé, Margoliouth, Saladin, Strzygowski, Rivoira, affirment qu'une église de la Vierge fut bâtie par Justinien à cet endroit même ; mais Creswell prouve par des textes de Procope et de Cyrille de Scythopolis que l'église de Justinien s'élevait « sur la plus haute colline de Jérusalem » et qu'il faut la chercher sur le versant oriental de la colline occupée à présent par le quartier juif et dominant la vallée de Tyropoeion. C'était d'ailleurs la conclusion de Clermont-Ganneau en 1898 confirmée par la découverte du Père Vincent, qui a retrouvé les traces de cette église, recouverte aujourd'hui par un hôpital juif.

Plus importante encore est la question, particulièrement embrouillée, de la grande mosquée de Damas. Ici, presque tout le monde a été induit en erreur par un texte d'Ibn Asâkir, qui raconte qu'à la prise de Damas, une partie de la ville fut emportée d'assaut, tandis que l'autre se rendit par capitulation, ce qui aurait amené le partage entre Arabes et Chrétiens, des maisons et des églises, et notamment de la grande église de St-Jean.

A la suite de Caetani, M. Creswell fait justice de cette légende. Les plus anciens historiens ne la connaissent pas. Bien plus, Waqîdi (747-823), lequel prétend avoir vu le traité lui-même, déclare qu'il ne fait aucune mention d'églises ou de maisons partagées.

Mais les légendes ont la vie dure. Caetani lui-même, qui a tant fait pour tuer celle-ci, l'admet encore en partie, malgré les textes qu'il a pour ainsi dire accumulés contre elle.

Or, la théorie classique repose toujours sur la légende. Watzinger et Wulzinger, puis Dussaud et Diehl et Strzygowski, se représentent à peu près comme suit l'histoire de la mosquée. Le temple du Dieu Syrien, Jupiter Damascenus, était au milieu du téménos ; il fut changé en église par Théodose (Watzinger). Théodose (ou Héraclius, entre 616 et 626) bâtit une nouvelle église qui est le « liwan qibli » de la grande mosquée. Al Walid s'empare de l'église, mais il se borne à ajouter un dôme au transept.

Je ne pense pas qu'on puisse trouver dans l'histoire de l'archéologie un plus bel exemple de réfutation victorieuse que le chapitre de Creswell sur la mosquée de Damas.

La théorie de Watzinger et Wulzinger, reprise et modifiée par Dussaud, ne s'accorde ni avec les faits architecturaux ni avec les textes musulmans ou chrétiens. M. Creswell, ici encore, recourt à l'analogie des églises syriennes. « Nous avons par douzaines, des églises de cette époque : or aucune d'elles ne ressemble le moins du monde au « *liwân qibli* » de la mosquée de Damas ». M. Dussaud a écrit : « Le plan de la basilique, même après l'adjonction d'un transept qui lui donnait une façade monumentale, restait assez simple, et enfermé dans les anciennes formules ». Mais M. Creswell constate que, dans toutes ces églises syriennes, le rapport de la longueur à la largeur est de 3 à 2, la largeur de la nef centrale étant double de celle des nefs latérales. Or, les proportions du « *liwân qibli* » de Damas sont $3 \frac{2}{3} : 1$! Et les trois nefs sont de largeur égale. Bref, architecturalement parlant, le « *liwân* » de Damas est la négation même de toutes les « formules » de l'architecture chrétienne.

Quant aux textes, M. Creswell a su les classer et les interroger d'une façon magistrale. Le plus important est celui de l'inscription d'Al Walid, que Masûdi nous a conservé. Il dit ceci : « Le Khalife Al Walid a ordonné la construction (*awara bi-binâ*) de cette mosquée et la destruction de l'église « qu'elle contenait » (*fihî*). (Nov.-déc. 706).

Puis vient Théophane (IX^e s.) : « Al Walid enleva aux Chrétiens l'église catholique de Damas ». Il ne dit point « la moitié de l'église », ou « ce qui restait de l'église ». Baladhuri (868) est plus explicite encore. D'après lui, Mu'awiya désirait « ajouter l'église de St-Jean à la mosquée ; finalement Al Walid la démolit et l'incorpora dans la mosquée ». Et ainsi de suite, jusqu'au XII^e siècle, où apparaît pour la première fois la légende du partage. En tous cas, ce qui est incontesté, ce qui est au contraire attesté par tous les textes, c'est que l'église chrétienne fut démolie par Al Walid.

M. Creswell prouve que le plan actuel de la mosquée est déterminé par celui du « *téménos* », du temple de Jupiter Damascenus. Quant à l'église chrétienne, démolie par Al Walid, elle avait succédé au sanctuaire païen, situé au milieu du *téménos*. Ici, je note une digression de Creswell, un « *excursus* », comme nous dirions. Dussaud

affirme que l'église, en tous cas, n'est pas le temple « transformé », l'orientation s'y opposant. Cette affirmation téméraire est immédiatement réfutée par Creswell ; et l'on trouvera chez lui la seule liste complète et sûre des églises chrétiennes orientées « à l'Ouest » : une contribution précieuse à l'archéologie chrétienne et byzantine. Le résultat d'une patiente enquête, qui aurait pu donner lieu à un savant mémoire, est condensé dans les quelques pages d'une dissertation « incidente ».

Et voici la conclusion : Après la prise de Damas les musulmans établirent un lieu de prière sous la colonnade du côté Sud du « téménos », à l'Est de la triple entrée. Les Musulmans en usèrent de même à Jérusalem, Bethléhem, etc. A cette époque, comme le dit un texte, Chrétiens et Musulmans entraient par la même porte — celle du temple païen. Puis les Chrétiens tournaient vers l'Ouest, vers leur église et les Musulmans allaient à droite, dans la direction de leur mosquée ».

Walid détruisit l'église et les arcades qui régnaient autour du téménos ; et lorsqu'il ne resta plus rien que les quatre murs de l'enceinte, il commença la construction du sanctuaire et des arcades entourant le sahn.

Ainsi, dit justement M. Creswell, se rétablit l'accord de tous les textes. Le seul fait qu'il faille décidément rejeter est le partage de l'église. « Les Chrétiens et les Musulmans se partagèrent l'enceinte à laquelle donnait accès la porte du temple, non l'église elle-même ». Encore est-il facile, dans ces conditions, d'imaginer comment est née la légende du partage.

Sans doute les amateurs de l'art des Mamelouks, les fervents du « Qaït bey », regretteront-ils d'apprendre que le premier volume de Creswell ne va que jusqu'à Ibn Tulun. Mais qu'ils prennent patience : la préparation des tomes II à IV est très avancée. Et ce que nous en avons vu nous montre partout la même maîtrise. Tout le monde connaît ou devrait connaître les beaux travaux de Creswell sur la « Citadelle » et sur l'« Evolution du Minaret. » Je ferai comme si personne ne connaissait la jolie étude du « Minaret », et je la résumerai pour l'édification des profanes et mêmes des archéologues égarés par la théorie de Thiersch.

Car M. Creswell, on l'a vu de reste, malgré l'estime profonde qu'il a pour tous les grands ouvriers de l'histoire de l'art, ne suit per-

sonne sans s'assurer par lui-même qu'il ne fait pas fausse route.

Les « théories » archéologiques les plus « géniales » ne lui en imposent pas plus que les légendes les plus « sympathiques ». Quoi de plus séduisant que l'hypothèse de A. J. Butler, reprise par Thiersch dans son *Pharos*, sur l'origine du Minaret ? Le phare d'Alexandrie, une des merveilles du monde, resta intact jusqu'au VIII^e siècle ; il consistait en une tour carrée surmontée d'un octogone, couronné lui-même par une « lanterne » circulaire de 15 mètres. Or, beaucoup de minarets ne présentent-ils pas la même « composition » ? Donc le minaret égyptien est une copie musulmane du Phare d'Alexandrie.

M. Creswell, hélas, n'a rien laissé debout de cette belle « combinaison » anglo-allemande. La Chronologie, qui est décidément la muse austère de notre critique, s'est montrée sans pitié pour la plus ingénieuse des conjectures. Les plus anciens minarets, ne rappellent en rien la « formule » du Phare de Thiersch ; péniblement, on arrive au début du XIII^e siècle, au type carré-octogonal-circulaire. C'est le minaret de Sangar al Gawli (1303-4). Mais Creswell montre comment ce type sort du type syrien par une lente évolution qui a duré deux siècles. Et au XIV^e siècle, le prétendu modèle, le Phare, avait cessé d'exister depuis cent cinquante ans : il n'en restait plus que l'étage inférieur.

Cela n'empêchera pas les drogmans, dans quelques années, et les « school-boys », dans une génération, de découvrir « la théorie de Thiersch ». Mais au moins les « students of moslem art » auront désormais, dans l'œuvre monumentale du capitaine Creswell, le livre définitif qu'ils attendaient depuis si longtemps ; et les touristes érudits, au retour d'un pèlerinage aux mosquées-joyaux du XV^e siècle, ne constateront plus que de leur sanctuaire favori, la petite médrésé de Qaït Bey sise rue El Kabš, aucun plan n'a été publié. Car beaucoup de monuments du Caire sont moins connus que les basiliques byzantines des déserts d'Anatolie.

La reconnaissance ne se dicte ni ne s'impose. Espérons tout de même que l'Égypte musulmane prononcera un jour avec gratitude le nom de Creswell. Et si l'on se décidait à fonder dans ce pays l'enseignement de l'architecture arabe, il est bien permis de souhaiter que la méthode impeccable de ce parfait érudit — le Van Berchem de l'archéologie musulmane — en détermine l'esprit et le programme. Il est des témoignages qu'on est fier de rendre, et des vœux, qui, formulés, libèrent la conscience. HENRI GRÉGOIRE.

GEORG OSTROGORSKY, *Studien zur Geschichte des byzantinischen Bilderstreites*, Breslau, Marcus, 1929 (= *Historische Untersuchungen herausgegeben von E. KORNEMANN et S. KAEHLER*), 113 pp. in-8°.

M. Ostrogorsky a publié dans le tome I^{er} du *Seminarium Kondakovianum* (p. 35 à 48), un travail intitulé : *La question des saintes icônes et ses rapports avec la dogmatique christologique dans les œuvres des apologistes de la première période de l'iconoclasme* (en russe) (1). Il nous donne aujourd'hui, en langue allemande, trois mémoires sur l'iconoclasme, intitulés :

- 1) *Le traité de l'empereur Constantin V contre le culte des images* ;
- 2) *Le second concile iconoclaste* ;
- 3) *Les écrits du pseudo-Epiphanes contre le culte des images, considérés comme un traité d'union entre les conciles iconoclastes de 754 et de 815*.

Quels sont les faits nouveaux et les idées nouvelles que nous apporte M. Ostrogorsky ? Dans tous ses écrits il se présente comme le grand connaisseur de l'iconoclasme, traite avec un certain dédain ses devanciers, se montre plus que sévère pour certains d'entre eux, qui ne sont pas parmi les moins méritants ; il semble avoir appris dans certains milieux scientifiques *norddeutsch* une façon d'écrire qu'on appelle là-bas « souveraine ». Cette méthode permet les plus grandes libertés avec la bibliographie. Effectivement, M. Ostrogorsky semble oublier l'existence d'excellents travaux comme *La querelle des images* de M. Louis Bréhier ; Iorga est entièrement passé sous silence. Schwarzlose, le consciencieux Schwarzlose n'est cité que deux fois (KARL SCHWARZLOSE, *Der Bilderstreit, ein Kampf der griechischen Kirche und ihre Eigenart und Freiheit*, Gotha, 1890) (2). La nouveauté des « résultats » de l'auteur, sympathique, original et hardi, justifie-t-elle ce ton et cette manière ? On va en juger.

D'abord M. Ostrogorsky reconstitue (p. 8 à 11) le traité de Constantin V contre les images, c'est-à-dire qu'il réunit les citations

(1) Ce mémoire est consacré à la démonstration du fait que des arguments christologiques se trouvent très tôt dans l'apologétique et la polémique des partisans des images. Le raisonnement de M. OSTROGORSKY est à l'adresse de ceux qui estiment que ces considérations relatives à l'incarnation (dont les images démontreraient en quelque sorte la réalité) n'apparaîtraient chez les orthodoxes qu'après le concile de 754, et auraient été provoquées par lui. M. OSTROGORSKY a raison ; mais la thèse de son mémoire allemand va beaucoup plus loin et nous semble moins bien fondée.

(2) Ceci ne concerne que le travail allemand, non le mémoire russe.

textuelles de cet écrit contenues dans la réfutation de Nicéphore (Migne PG 100, *Antirrhети* I et II) ; il les a collationnées sur le cod. *Coisl.* 93, fol. 277 v. et suivants. En somme ce travail avait déjà été fait par Melioranskiĭ (1), qui avait traduit en russe ces fragments. L'ouvrage de l'empereur Constantin, certainement authentique, est antérieur de peu au concile iconoclaste de l'an 754 : le fragment 24 annonce en effet la convocation du concile. M. Ostrogorsky montre que le point de vue du concile (*tomus III*) correspond plus ou moins à l'argumentation impériale, mais représente comme il fallait s'y attendre un grand progrès dialectique ou théologique sur les idées encore assez rudimentaires de l'empereur. La forme et la terminologie du traité impérial sont d'ailleurs maladroitement et les subtils théologiens du concile de 754 se sont bien gardés de les imiter. M. Ostrogorsky (pp. 19 à 22) a confronté les définitions conciliaires et les fragments de Constantin : cette confrontation confirme ce qui vient d'être dit : une certaine ressemblance dans l'argumentation si on la prend en gros, mais une élaboration théologique beaucoup plus subtile et une forme infiniment supérieure du côté du concile. En quoi consiste au fond la « ressemblance » affirmée par M. Ostrogorsky ? Dans ce fait que l'empereur aurait placé le problème de images dans le cadre de la christologie dogmatique. Voilà la grande idée de M. Ostrogorsky. Les premiers iconoclastes Léon III et son conseiller l'évêque Constantin de Nakoleia en Phrygie, avaient pratiqué un iconoclasme en quelque sorte instinctif, élémentaire, qui se rattachait à de primitives tendances de l'Église, naturellement hostile à toute représentation de Dieu ou des saints. Toute leur « théologie de l'iconoclasme » se réduisait à invoquer les passages anti-iconiques de l'Ancien Testament. Constantin V, fils de Léon, au contraire, se met à condamner les images au nom de la christologie. Le culte des images n'est pas seulement condamnable parce que idolâtrique, mais encore parce qu'il méconnaît le dogme de l'union sans confusion des deux natures du Christ :

Ὁ ποιήσας τὴν εἰκόνα τοῦ Χριστοῦ ταύτην περὶ ἧς τὸν λόγον ἐκινήσαμεν, μὴ εἰσελθὼν εἰς τὸ βάθος τοῦ δόγματος τῆς ἀσυγχύτου ἐνώσεως τῶν δύο φύσεων τοῦ Χριστοῦ...

Ὁ εἷς ἐκεῖνος ὁ ἐξ ἀμοῦν εἰς ἓν πρόσωπον λήξας, πῶς ἔχει εἰκονισθῆναι, τῆς μιᾶς φύσεως μὴ περιγραφομένης ;

(1) *Georges de Chypre et Jean de Jérusalem (Zapiski de la Faculté historico-philologique de l'Université impériale de Pétersbourg, LIX)*, Pétersbourg, 1901.

Constantin ne fut pas le premier à poser la question sur le terrain christologique et sous Léon III, déjà, les iconoclastes affirmaient qu'en représentant le Christ on ajoutait une quatrième personne à la Trinité. M. Ostrogorsky pense que le principal intérêt de l'écrit de Constantin n'est point tant dans son rattachement de la querelle à la christologie, que dans l'allure monophysite de sa doctrine. Constantin V serait non seulement iconoclaste mais encore monophysite, peut-être même iconoclaste par monophysisme. Evidemment, s'il en est ainsi, la querelle des images apparaît dans un jour tout nouveau. Elle serait simplement un nouvel épisode de la grande querelle christologique née au V^e siècle; Constantin V aurait voulu, comme Héraclius avec son monothélisme, rallier les monophysites orientaux. Mais quelles sont les preuves en faveur de la théorie de M. Ostrogorsky? Il prétend que Constantin ne se sert nulle part, dans les fragments conservés, de l'expression chalcédonienne ἐν δύο φύσεσιν à laquelle il préfère le ἐκ δύο φύσεων cyrillien ⁽¹⁾. La terminologie de Constantin serait donc semi-monophysite. M. Ostrogorsky allègue aussi le témoignage du chroniqueur Michel le Syrien, qui revendique Constantin pour le monophysisme (Michel le Syrien, éd. Chabot 521, 523): « les chalcédoniens détestaient ce Constantin et l'appelaient iconophobe: l'empereur victorieux (Constantin V) adhérait de toute sa volonté à la définition qu'avaient écrite les orthodoxes (c'est-à-dire les monophysites) ».

Ce dernier argument n'est pas tout à fait convaincant: Michel le Syrien, dès que son credo est en jeu, est un véritable mythomane et raconte l'histoire à sa façon. Un adversaire de l'Eglise officielle byzantine est facilement transformé par lui en monophysite; et ses sympathies pour l'empereur persécuteur des orthodoxes sont toutes naturelles. De plus il est dangereux de se servir des citations de Constantin V par le patriarche Nicéphore pour prouver le monophysisme du souverain, puisque si Nicéphore nous a conservé ses expressions, c'est précisément afin de démontrer la tendance monophysite de Constantin. Personne ne peut affirmer, et c'est ce que fait pourtant M. Ostrogorsky, que Constantin évite la formule orthodoxe ἐν δύο φύσεσιν. Nicéphore naturellement a recueilli avec soin les seuls passages dont la terminologie pouvait paraître

⁽¹⁾ Et qui se trouve d'ailleurs, on le sait dans notre texte grec des actes de Chalcédoine.

suspecte. Les orthodoxes, c'est-à-dire les partisans des images, ont accusé les iconoclastes de monophysisme, comme ils les ont accusés de bien d'autres hérésies, vices et crimes. Et le concile de 754, réuni sous l'influence et même sous la pression de l'empereur, se montre aussi opposé au monophysisme qu'au nestorianisme. Son argument principal est même que celui qui oserait représenter le Christ se rendrait coupable de la confusion des natures, c'est-à-dire précisément de monophysisme. On voit que, dans le camp des iconoclastes, il n'y a eu aucun fléchissement de la foi chalcédonienne. Et à notre avis, il est purement gratuit d'imputer à Constantin V des tendances monophysites en se fondant sur l'écrit tendancieux et les citations tronquées de Nicéphore. M. Ostrogorsky lui-même semble ajouter foi au témoignage des chroniqueurs d'après lequel Constantin V aurait prohibé l'appellation de *θεοτόκος*. Il est difficile de dire comment une attitude si spécifiquement nestorienne se concilierait avec le prétendu monophysisme de l'empereur. Historiquement et logiquement, nous ne voyons donc aucun rapport entre la querelle des images et le débat christologique. La vérité est que partisans et adversaires des images, faisant flèche de tout bois, ont corsé leur apologétique et leur polémique d'arguments touchant à la christologie ; mais ni les uns ni les autres n'ont eu en vue de ranimer le vieux débat des V^e, VI^e et VII^e siècles ; les conciles et notamment celui de Chalcédoine, ont paru intangibles aux deux camps ; et l'accord, sur la question christologique, des iconomaques et des iconodoules se marque précisément par le fait que les uns et les autres s'accusent mutuellement de monophysisme et de nestorianisme.

Dans la seconde partie, le deuxième concile iconoclaste (815 sous Léon V l'Arménien), M. Ostrogorsky s'exprime avec une grande sévérité sur le compte de M. Daniel Serruys à propos de la publication par ce dernier des actes du dit concile (1). « Le texte de M. Serruys n'a aucune valeur scientifique ». Ce qui veut dire qu'il manque quatre fragments, M. Serruys ayant ignoré le cod. *Coisl.* 93 de la Bibliothèque Nationale (XII^e siècle). On sait que ces canons du concile de 815 se trouve dans l'*ἔλεγχος* encore inédit du patriarche Nicéphore. A l'édition de M. Serruys, M. Ostrogorsky oppose la sienne (pp. 58-61). Dans les pages qui suivent il essaye de caractériser l'œuvre et la théologie du concile de 815 qu'il oppose

(1) *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1903, pp. 345-351.

à celui de 754. M. Ostrogorsky trouve beaucoup plus faible la position et beaucoup plus pauvre la théologie des « épigones » de 815. Evidemment la littérature polémique des orthodoxes a produit son effet, les arguments des iconoclastes de la première période avaient été réfutés : de là les formules beaucoup plus vagues du concile de 815. En tout cas la question christologique n'y joue plus aucun rôle.

Enfin (pp. 61-113), M. Ostrogorsky s'attaque à la question d'Epiphane. On sait que ce père de l'Eglise de la fin du IV^e siècle est généralement cité comme un adversaire acharné du culte des images, un des précurseurs orthodoxes de l'iconoclasme. Certains textes de lui sont décisifs à cet égard. D'abord il y a son *Testament à ses églises* : « Souvenez-vous, chers enfants, de ne pas ériger d'images dans l'église ni dans les sépulcres des saints... » Puis, la fameuse lettre à Jean, évêque d'Aelia, où Epiphane raconte comment, voyageant en Palestine, et passant par le village d'Anautha il entra dans l'église où il trouva un rideau ou une portière (βῆλον ἐν τῇ θύρᾳ βαπτόν) sur quoi était peinte l'image du Christ ou d'un Saint. Indigné et scandalisé, Epiphane déchira le tissu et conseilla d'en faire un linceul pour y ensevelir un pauvre. Les assistants murmurèrent, Epiphane promit tout au moins de remplacer le voile qu'il avait déchiré par un voile sans image. M. Ostrogorsky conteste l'authenticité de ce second texte, et ici il est d'accord avec M. Serruys. On sait que la question est compliquée. La lettre d'Epiphane à Jean de Jérusalem se trouve 1^o en traduction latine dans les œuvres de S. Jérôme : *Corp. Script. ecc. lat.* 54 (HIERONYMUS I, 1, édition J. HILBERG, *Epist.* 1, pp. 395 sqq); 2^o partiellement dans les *Libri Carolini* IV 25; 3^o en grec dans l'ouvrage du patriarche Nicéphore contre le concile de 815. M. Serruys, le premier, attira l'attention sur le texte grec lorsqu'il découvrit le codex 1250 de la Bibliothèque Nationale. Or, cette lettre iconoclaste d'Epiphane est citée par Nicéphore avec toute une série de passages également attribués à Epiphane par les iconoclastes. Tous ces textes figuraient dans la liste des passages patristiques allégués par le concile de 815. M. Ostrogorsky (pp. 67 à 75) donne le texte de tous ces extraits d'Epiphane qu'il emprunte à deux œuvres de Nicéphore : *l'adversus Epiphaniidem* et l'Ἐλεγχος du deuxième concile iconoclaste (d'après les manuscrits *Coisl.* 93 et *Bibl. Nat.* 1250). Les écrits d'Epiphane auxquels sont empruntés ces fragments sont le testament et la

lettre à Jean dont nous venons de parler, puis une lettre dogmatique et une épître à l'empereur Théodose II.

Le meilleur connaisseur d'Epiphane et son éditeur, Holl, admettait l'authenticité de toutes ces citations. Quant à la lettre de Jean, sa présence en latin, dans la traduction de S. Jérôme, paraissait évidemment une preuve d'authenticité. M. Serruys l'a suspectée précisément parce qu'il l'a retrouvée en grec parmi des citations d'Epiphane que Nicéphore déclarait apocryphes; il a conjecturé que le passage relatif au voile déchiré qu'on trouve dans la lettre traduite par S. Jérôme était une interpolation, introduite tardivement dans le texte hiéronymien. Contre Holl, M. Ostrogorsky reprend cette thèse. Il nie l'authenticité de toute cette littérature épiphanienne à la réserve d'un seul passage, celui du testament (1). D'après lui tout cela aurait été fabriqué entre le premier concile iconoclaste (754) et le second (815). Ces documents apocryphes auraient été forgés en partie à l'aide des actes du concile de 754. (2)

La question reste infiniment obscure. M. Ostrogorsky lui-même, on l'a vu, ne nie pas l'authenticité du testament, ce qui est très grave, parce que, dans ces conditions, l'hostilité d'Epiphane à l'égard du culte des images reste acquise. Cette opinion d'Epiphane était bien connue de Jean Damascène, le grand apologiste du culte des images, qui, dans un passage caractéristique, admet que ce père de l'Eglise a pu errer et qu'une hirondelle ne fait pas le printemps. J'avoue que l'authenticité de la lettre sur le voile déchiré ne me paraît pas ébranlée par les arguments de M. Ostrogorsky. Mais sa discussion dans cette troisième partie de son travail est certainement fort intéressante et il a eu le mérite de bien poser la question.

Espérons que M. Ostrogorsky nous donnera bientôt une édition complète des œuvres de Nicéphore. Ses travaux d'approche le désignent comme le futur historien de l'iconoclasme.

(1) M. OSTROGORSKY en concède l'authenticité parce qu'il est allégué par le concile iconoclaste de 754, tandis que les autres ne le sont pas. L'argument, dans la partie négative, est très faible. D'une part un des textes rejetés comme apocryphes correspond textuellement à l'un des anathèmes du concile de 754, dont il peut avoir été la source comme le pense Holl. Et nous n'avons aucune preuve directe que les autres passages n'aient pas été allégués en 754, parce que nous ne sommes pas sûrs de posséder intégralement ces actes dont les citations particulièrement gênantes peuvent avoir été supprimées. Le meilleur argument de M. OSTROGORSKY (p. 101) est celui qu'il tire de son fragment 6, où l'expression *ψευδώνυμοι εἰζόνες* est moins bien motivée que dans les actes du concile de 754 (MANSI XIII, 264 c).

(2) Cette thèse avait fait l'objet de la communication de M. Ostrogorsky au Congrès de Belgrade.

Dans le travail définitif qu'il nous donnera sur cette grande question nous sommes convaincus que plusieurs de ses hypothèses d'aujourd'hui seront abandonnée par lui-même, et que notamment il appliquera aux textes gênants d'Epiphane une critique plus conservatrice que celle de Nicéphore et de Jean Damascène.

Henri GRÉGOIRE.

Friedrich FUCHS, *Die höheren Schulen von Konstantinopel im Mittelalter*, Leipzig-Berlin, B. G. Teubner, 80 pp. in-8° (= *Byzantinisches Archiv*, Heft 8).

Ce livre est à la fois instructif et décevant. Il contient une foule de renseignements tirés de sources peu accessibles ou très dispersées, et il étudie une masse de problèmes obscurs, dont quelques-uns reçoivent une solution définitive ou satisfaisante. Mais, en dépit d'une clarté apparente dans la disposition des matières, il est confus et assez mal composé. Les redites sont fréquentes, et les contradictions aussi. L'auteur, au fur et à mesure de la rédaction et même de l'impression de ce mémoire, paraît avoir modifié son point de vue. La question essentielle est posée plusieurs fois, et ne paraît pas toujours résolue dans le même sens.

Il s'agit de savoir si, à Constantinople, l'Université laïque ou profane, fondée ou réorganisée par Théodose II en 425, a toujours existé indépendamment de l'École patriarcale, surtout théologique, ou si ces deux établissements ont été parfois confondus. Problème ardu. Le grand défaut des sources byzantines — l'absence d'une terminologie précise — qui a toujours été et qui demeure la principale pierre d'achoppement des études sur l'organisation économique de Byzance entrave pareillement le progrès des recherches qui concernent l'enseignement supérieur. C'est pourquoi tous ceux qui ont touché à ces questions, Schemmel, Fuchs, Bréhier, notamment, sont en désaccord sur des points importants; c'est pourquoi leurs contributions à l'histoire de l'Université des « Facultés » byzantines prennent si aisément une allure polémique.

M. Fuchs nous parle d'abord de l'Université théodosienne, pour laquelle il n'a voulu, dit-il, que compléter ou rectifier Schemmel. Fondée le 27 mars 425, elle gardait son organisation primitive, son *σωματεῖον διδασκάλων* au IX^e siècle encore, au témoignage des *Basiliques* (Fuchs, p. 3). Il faut noter ici une première contradiction. A la p. 20, M. Fuchs nous met lui-même en garde contre les conclusions risquées que l'on pourrait tirer, pour les IX^e-X^e siècles,

de la présence dans les *Basiliques* des dispositions sur l'enseignement supérieur du *Code Justinien* X, 48, 12. Ce texte législatif a été purement et simplement reproduit : il est trop évident que beaucoup de ses dispositions étaient lettre morte (par exemple, tout ce qui concerne l'enseignement *latin*). M. Fuchs a raison d'insister sur un point : Théodose II et Eudocie n'ont point voulu instituer à Constantinople une sorte de concurrence chrétienne à l'Université païenne d'Athènes. Au contraire, beaucoup de professeurs de Constantinople furent des Hellènes jusqu'aux temps de Justinien. La première réaction contre cet état de choses se produisit à l'occasion de l'affaire Pamprépios, ce professeur païen s'étant « compromis dans la politique ».

Il n'y avait pas alors, à Constantinople, d'« école théologique » comparable à celles d'Édesse et de Nisibis. On trouvera dans ce premier chapitre beaucoup de notes intéressantes, spécialement sur les étudiants arméniens à Byzance, l'enseignement de la médecine, celui du latin, celui du droit.

L'Université subit une éclipse sous Phokas, mais elle est rétablie par Héraclius. Sous quelle forme ? Nous touchons ici à une question infiniment controversée. Étienne d'Alexandrie, sous le règne d'Héraclius et avec l'aide du patriarche Serge, aurait transporté, d'Alexandrie à Constantinople, les études de philosophie chrétienne. Or, cet Étienne est qualifié d'οἰκουμηνικός διδάσκαλος, tandis que les historiens et les chroniqueurs mentionnent un οἰκουμηνικὸν διδασκαλεῖον à propos de sa suppression par Léon III l'Isaurien.

Cet οἰκουμηνικὸν διδασκαλεῖον n'est-il qu'un *theologorum quoddam seminarium* (expression de H. Usener) ? Ou bien, est-ce l'Université même de Constantinople, réorganisée et « cléricalisée » par le patriarche Serge sous Héraclius, et Léon III a-t-il, pour frapper la théologie iconophile, supprimé tout enseignement supérieur dans la capitale ? Que faut-il penser des détails que nous donnent chroniqueurs et hagiographes sur l'οἰκουμηνικὸν διδασκαλεῖον ; son local (Βασιλικὴ κινστέρνη, πλησίον τῶν Χαλκοπρατειῶν, πλησίον τῆς μεγάλης ἐκκλησίας τῆς Θεοῦ Σοφίας), les douze sages qui l'occupaient sous la direction de l'οἰκουμηνικός διδάσκαλος, et sans lesquels l'empereur lui-même n'osait rien décider ? Faut-il croire que Léon, en abolissant l'institution, brûla les professeurs et la bibliothèque ? Ce n'est ni la première fois, ni la dernière que l'on discute tout cela. M. Fuchs renvoie au travail de

Rein, *Kaiser Leo III und die ökumenische Akademie zu Konstantinopel*, paru dans les *Jahrbücher der finnischen Akademie des Wissenschaften* (XI Band, Helsingfors, 1919, p. 24 sqq.), et lui-même a augmenté d'une unité la série des textes qui alimentent le litige : la vie du patriarche Germanos (1) ; mais il a bien raison de ne pas considérer cette vie comme une *source* historique. Depuis, M. L. Bréhier a *liquidé* la légende de l'incendie de la bibliothèque dans une magistrale étude qu'on trouvera dans ce même tome IV de *Byzantion* (v. plus haut, pp. 13-28). M. Fuchs semble abandonner à regret le mythe de l'incendie, mais il voudrait garder tout le reste. Une question embrouillée de topographie constantinopolitaine est inséparable de la controverse. Schemmel distinguait la *στοὰ βασιλέως*, local de l'Université théodosienne réorganisée sous Héraclius, et le siège de l'*οἰκουμηνικὸν διδασκαλεῖον* (2) ou séminaire patriarcal. M. Fuchs identifie la « citerne » et la « basilique », et conclut que l'*οἰκουμηνικὸν διδασκαλεῖον* présidé par Stéphanos, aboli en 726 par Léon l'Isaurien, n'est autre que l'Université devenue ecclésiastique au début du VII^e siècle. Il croit aux « douze professeurs », bien qu'il admette le caractère légendaire d'informations comme celle du biographe de Germanos (« l'empereur ne décidait rien sans eux »). Cependant sa pensée est assez flottante. Page 16, il a l'air d'ajouter foi à un on-dit des *Patria*, d'après lequel le *διδασκαλεῖον* aurait été fondé par Constantin (!) ; page 39, il semble dire que le *διδάσκαλος* « sacré » représentant de l'évêque ou du patriarche, qui jusqu'au VII^e siècle ne s'était occupé que de théologie, mit la main, sous Héraclius, sur l'enseignement supérieur. Tout cela est bien obscur, et le « collège des douze professeurs » bien mythique, malgré les paroles (citées pages 17) d'un Latin du XII^e siècle, Anselme de Havelberg, qui paraît être l'écho d'une conception populaire des choses de l'enseignement à Constantinople, la même qu'on retrouve dans la *Vie* de Germanos et ailleurs.

N'attache-t-on pas trop d'importance aux imprécises expressions des historiens et autres écrivains qui nous parlent périodiquement d'une décadence ou d'une éclipse des bonnes études ? Faut-il,

(1) Publiée par PAPADOPOULOS-KERAMEUS, 'Ο ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος, Μαυρογορδάτειος Βιβλιοθήκη, Ἀνέκδοτα Ἑλληνικά, Constantinople 1884, p. 1-17. Cf. FUCHS, *Die ökumenische Akademie von Konstantinopel im frühen Mittelalter*, Bayerische Blätter für das Gymnasial-schulwesen, 59. Band, 1923, 4 H., pp. 177-92.

(2) Sur le véritable sens d'*οἰκουμηνικὸς διδάσκαλος*, cf. l'article de M. L. Bréhier.

dans chaque cas, conclure à une « suppression » de la vieille Université ? Faut-il prendre au pied de la lettre une allusion assez vague relative à Phocas, ou bien ce qu'on nous dit des « ténèbres » qui régnaient sous les Iconoclastes ? » Certes le César Bardas, sous Michel III, fait figure de Mécène et de restaurateur de l'Université. Mais à qui a-t-il recours pour présider celle-ci ? au philosophe Léon, iconoclaste lui-même, du moins dans la première partie de sa carrière, et qui était déjà célèbre comme professeur sous Théophile. Bardas, en 863, fit appel à cet homme, suspect théologiquement, pour ranimer τὴν ἔξω σοφίαν et pour être le véritable recteur de l'Université installée au palais de la Magnaure. Le programme le plus complet d'études universitaires que nous connaissions pour toute la période byzantine, nous le devons au biographe de Jean le Psichaute, confesseur sous Léon l'Arménien (813-820). Tout cela plaide en faveur de la théorie de la continuité. Je crois qu'il n'y a pas grand'chose à tirer du complexe des témoignages semi-légendaires relatifs à la destruction du διδασκαλεῖον par Léon III. En revanche, il faut faire grand cas des témoignages assez tardifs (XI^e-XII^e siècles) qui attestent la co-existence de deux ordres d'enseignement, le religieux et le laïque (Fuchs, p. 47). Il y a là une série de textes très clairs, reproduits par M. Fuchs, et qu'il interprète fort raisonnablement : « *Die Patriarchatsschule ist deutlich von der kaiserlichen Universität getrennt* ». N'en a-t-il pas été ainsi à toutes les époques ? M. Fuchs, si nous le comprenons bien, ne le croit pas. Il penserait plutôt que l'Université profane a disparu sous Phocas, qu'elle n'a ressuscité sous Héraclius que sous une forme cléricale, que Léon l'Isaurien l'a détruite, que Bardas a reconstitué la haute école séculière, perfectionnée ensuite par Constantin Porphyrogénète, qu'il y a eu une nouvelle éclipse sous Basile le Bulgaroctone, que Constantin Monomaque a « créé à nouveau » l'Université avec deux facultés, celle de droit et celle de philosophie, que, sous les Comnènes, l'école patriarcale, en réaction contre la philosophie hellénisante de Psellos et de ses disciples, accapara une fois de plus le haut enseignement...

M. Louis Bréhier, si nous ne nous trompons, croirait plutôt comme nous que les deux enseignements, celui de l'État et celui de l'Église, ont subsisté côte à côte pendant toute l'histoire byzantine, avec des périodes d'éclat et d'obscurité, tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre. Quant à la question secondaire des locaux, si difficile, M. Fuchs nous apporte quelques lumières nouvelles dont il faut le

remercier tout particulièrement. Nous croyons qu'il a résolu le problème de l'emplacement de la « faculté des lettres » de Constantin Monomaque, dont Psellos était doyen. La faculté de droit, ayant à sa tête, le νομοφύλαξ Jean Xiphilin, siégeait aux Manganes (couvent de S. Georges) ; le siège des « philosophes » était inconnu. M. Bréhier avait songé à l'église de S. Pierre, M. Giakoumakès à l'église de S. Georges, comme pour le Droit.

Voici comment raisonne M. Fuchs (p. 28) : Sous le patriarche Jean Xiphilin (1064-1075) l'Arménien Kakig parla devant l'empereur « au milieu des savants et des docteurs grecs venus à Constantinople », contre une union de l'Église d'Arménie avec celle de Byzance (d'après Mathieu d'Édesse). Au temps de ce Kakig vivait un nommé « Gregorios magistros » qui demeure à Constantinople de 1044 à 1058. Il s'y occupa d'études savantes entre autres d'une traduction de Platon. Langlois nous a traduit (v. Langlois, *Mémoire sur la Vie et les écrits du prince Grégoire Magistros*, dans le *Journal Asiatique*, VI^e série, tome XIII, II et 17) quelques-unes de ses lettres. Or Grégoire nous parle d'une lettre qu'il aurait lue « dans l'académie d'Achille ». Nous connaissons par le *Livre des Cérémonies* les διαβατικά τοῦ Ἀχιλλέως, lesquels étaient d'après Ebersolt « une des colonnades qui entouraient la place de l'Augustéon ». C'est donc dans le centre même de la ville, vis-à-vis du Sénat, dans les parages du « portique d'Achille », et dans une « atmosphère » tout antique, que nous devons nous figurer la Faculté des Lettres psellienne.

A la tête de cette Académie était donc le consul des philosophes (p. 29-30). M. Fuchs nous montre dans une sorte d'*excursus* sur ce titre, qu'il existait depuis 924, et que καθηγητῆς τῶν φιλοσόφων, ὑπατος τῶν φιλοσόφων καθηγεμῶν, τῶν φιλοσόφων sont des expressions synonymes, ainsi que πρόεδρος, διδάσκαλος, μαῖστωρ τῶν φιλοσόφων. Les listes de fonctionnaires du XIV^e siècle ne connaissent, à côté de ὑπατος τῶν φιλοσόφων, que le πρῶτος τῶν ῥητόρων. « Für Psellos bedeutet ὑπάτος τῶν φιλοσόφων auf jeden Fall Vorstand der philosophischen Fakultät, wie auf der anderen Seite der νομοφύλαξ Vorstand der Rechtsfakultät ist ».

Pages 31-35, M. Fuchs, se servant des *Opuscula* de Psellos, nous fait un tableau assez vivant de l'enseignement du maître. Il nous parle de son disciple favori, Jean Patrikios, mort prématurément ; du fameux Italos, successeur de Psellos comme ὑπατος τῶν φιλοσόφων, si connu par Anne Comnène ; de Théodore πρωτο-

πρόεδρος καὶ ὑπατος τῶν φιλοσόφων ὁ Σμυρναῖος, cité dans le *Timarion* et ailleurs.

On lira avec plus d'intérêt encore les pages consacrées à l'École du Patriarchat (p. 25-41, 47). C'est ici que M. Fuchs en admet l'existence séparée, parallèle à celle de l'Université impériale ; il le faut bien, puisque un document rédigé entre l'année 1084 et l'année 1111 porte d'abord sous la rubrique ἀπὸ μὲν συγκλήτου βουλῆς la signature de l'ὑπατος τῶν φιλοσόφων Théodore de Smyrne (c'est le troisième successeur de Michel Psellos comme doyen de la Faculté des Lettres), puis sous la rubrique ἀπὸ δὲ ἀρχιερατικοῦ καταλόγου celle du διάκονος et διδάσκαλος Eustathe. M. Fuchs tire d'un fameux manuscrit de l'Escurial (Y - H - 10 fol 317-318 v) un renseignement capital sur le *cursus honorum* des professeurs de l'École patriarchale. Le προοίμιον de Michel de Thessalonique ὅτε ἐγένετο οἰκουμενικὸς διδάσκαλος nous révèle que le « professeur universel » était celui qui expliquait l'Évangile (διδάσκαλος τοῦ Εὐαγγελίου), et ce grade était le plus élevé d'une série de cinq. On ignore les deux premiers. Le troisième et le quatrième étaient celui du διδάσκαλος τοῦ ἀποστόλου et du διδάσκαλος τοῦ ψαλτηρίου. A côté du διδάσκαλος œcuménique il y a le ῥήτωρ ou μαῖστωρ τῶν ῥητόρων, attesté seulement depuis le XI^e siècle, professeur (ecclésiastique) de rhétorique et de philosophie. Il semble, qu'à l'époque des Comnènes tout au moins, l'école du Patriarchat ait considérablement élargi son programme, peut-être pour faire concurrence à l'Université « laïque », et ait embrassé toutes les sciences profanes. Est-elle arrivée à supplanter entièrement l'autre enseignement ? Cela ne paraît pas probable.

Mentionnons encore l'utile *excursus* sur l'ἐγκύκλιος παιδεία (p. 45-50). M. Fuchs montre ensuite comment l'École patriarchale s'annexe peu à peu l'ὑπατος τῶν φιλοσόφων ; puis il nous décrit, d'après les œuvres de Nicolas Mésarités, publiées par M. Auguste Heisenberg, l'école « de l'église des SS. Apôtres » (vers 1200), qui comprend une section de médecine. Elle possède des séminaires ou σύλλογοι ; là, pas d'enseignement *en cathedra*, mais des discussions libres et souvent bruyantes. Enfin quelques notes sur la tentative d'Innocent III de fonder à Constantinople, après la conquête latine, une sorte de filiale de l'Université de Paris, et sur la célébrité dont jouissaient en Occident les écoles de Byzance.

Les vingt-cinq dernières pages du livre sont consacrées aux deux derniers siècles de Byzance : *Die Erneuerung der Studien nach*

1261, *Die Zeit des Planoudes, Die Zeit des Nikephoros Gregoras, Die Spätzeit des Humanismus, Die Patriarchalschule in der letzten Zeit des Reiches.*

Le grand professeur du XIII^e siècle est Nicéphore Blemmydès (1), qui fonda des écoles, sous « l'empire de Nicée », à Éphèse et dans son propre couvent. Théodore II Lascaris fonda à Nicée l'église de S. Tryphon et y érigea σχολεῖα γραμματικῶν καὶ ῥητόρων. Hexapterygos le professeur de rhétorique Michel Senacherim, le scholiaste d'Homère, enseignèrent à Nicée, ainsi qu'Andronic Phrangopoulos, rhétoricien.

Après la reconquête de Constantinople (1261), Georges Acropolite, élève d'Hexapterygos et de Nicéphore Blemmydès, fut relevé par l'empereur Michel Paléologue de toutes ses charges, afin qu'il pût se consacrer entièrement à l'enseignement. Mais il semble qu'il ait donné de l'ombrage au patriarche adversaire de sa politique d'union. Maxime Holobolos fut choisi par le patriarche Germanos pour réorganiser, en qualité de ῥήτωρ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας, ματτωρ τῶν ῥητόρων ou ῥήτωρ τῶν ῥητόρων, l'école patriarcale.

Vers 1300, florissaient Théodore Hyrtakenos, d'autres encore : mais il s'agit d'écoles qui ne sont plus des « écoles supérieures ». Planude, au contraire, donne une enseignement vraiment universitaire. Mais c'est un moine, et son « université » est annexée à un couvent. Jamais, avant cette époque on n'avait enfreint les canons des conciles qui interdisaient aux monastères de donner l'instruction aux παῖδες κοσμικοί. Après Planude, vient Nicéphore Gregoras, très brièvement caractérisé par M. Fuchs. Puis, l'influence de l'Université de la science occidentale se fait sentir à Byzance. Les Grecs se rendent compte de leur infériorité. Les Latins l'emportent par le dialectique et la connaissance d'Aristote. Georges Scholarios, qui lui-même fonde une école, est très pessimiste en ce qui concerne l'état et l'avenir des études dans l'Orient grec. Une foule d'Italiens se rendent à Constantinople, mais c'est surtout pour y apprendre le grec et y acheter des manuscrits. François Filelfe, à part son beau-père Chrysoloras, puis un diacre Chrysokokkes, ne trouve guère de savant capable de lui enseigner quelque chose.

Il y a, dans ces dernières pages très condensées, bien des matériaux qui pourront servir à une histoire de l'humanisme. Un bon *index* termine l'ouvrage.

(1) Michel KARAPIPERIS, *Nikephoros Blemmydes als Pädagog und Didaktiker*, Diss. de Munich, Jerusalem 1921. Verlag des griechischen Klosters.

Bref, le livre de M. Friedrich Fuchs est digne de cette série savante qu'avait fondée, sous le nom de *Byzantinisches Archiv*, le regretté Karl Krumbacher, et dont M. Auguste Heisenberg poursuit heureusement la publication. Il touche à trop de problèmes insuffisamment éclaircis pour nous satisfaire pleinement. Mais, plein de choses et de textes nouveaux, il fait faire un pas considérable aux recherches commencées par Schemmel (1). Nous espérons que M. Louis Bréhier qui a déjà donné à *Byzantion* deux excellentes monographies rentrant dans le même cadre, s'appliquera à clarifier d'autres questions relatives au haut enseignement à Byzance. Et pour le XIV^e siècle, nous attendons beaucoup de M. R. Guiland et du P. V. Laurent, le savant collaborateur des *Echos d'Orient*, qui connaissent si bien cette période de renaissance.

Henri GRÉGOIRE.

(1) Fritz SCHEMSEL, *Die Hochschule von Konstantinopel im IV^{ten} Jahrhundert*, *Neue Jahrbücher*, XII (1908), 2 Abt., 3 H., p. 147 sqq. — LE MÊME, *Die Hochschule von Konstantinopel*, *Progr. des Kgl. Wilhelms-Gymnasiums*, Berlin (1912). — LE MÊME, *Die Schulen von Konstantinopel vom IX-XI Jahrhundert*, *Philologische Wochenschrift*, XLIII (1923), col. 1178-1181. — LE MÊME, *Die Schulen von Konstantinopel vom XII-XV Jahrhundert*, *Philologische Wochenschrift*, XLV (1925), col. 1178-1181.